



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LES
AMOURS

DE

CATULLE.

TOME PREMIER.

THE

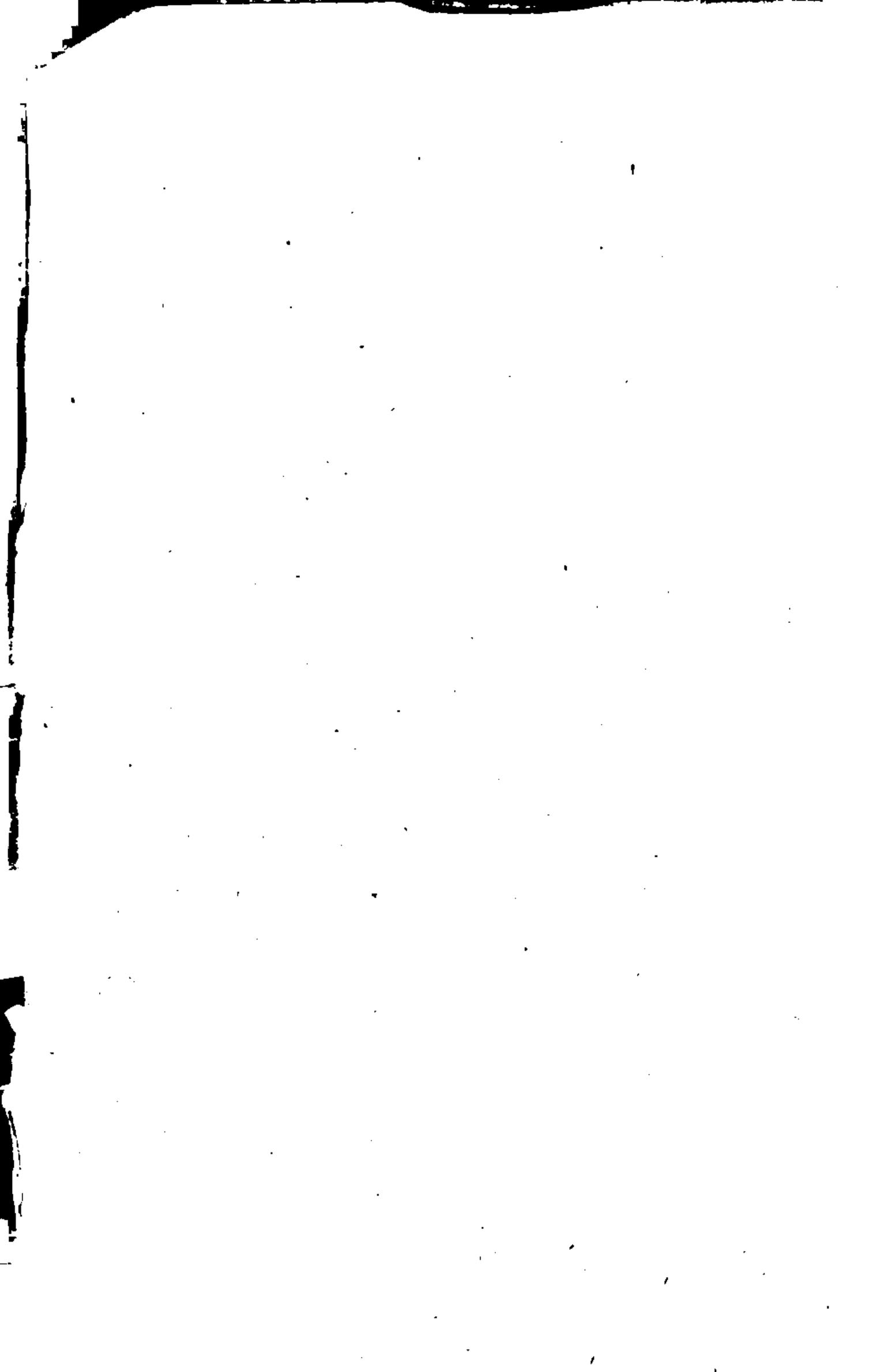
BRITISH

IN

INDIA

AND





761997

LES
AMOURS
DE
CATULLE
ET DE
TIBULLE.

Par Mr. DE LA CHAPELLE

De l'Académie Française.

Avec quelques autres Pièces du
même Auteur.

NOUVELLE EDITION

*Augmentée d'un Eloge Historique
de Mr. de la CHAPELLE.*

TOME PREMIER.



A L A H A Y E,
Chez JEAN NEAULME
M. DCC. XLII.



L'ÉDITEUR

au Lecteur.

CE n'a été qu'après de longues importunités qu'on a pu faire résoudre l'Auteur de ces Ouvrages à souffrir qu'on les rimprimât. Il ne les regardoit que comme un amusement de sa première jeunesse peu digne de l'attention du Public. Il ne jugeoit pas lui-même qu'il dût se dérober à des occupations plus sérieuses, pour donner quelques momens à les relire, dans la vue d'en corriger quelques mots. Trois ou quatre Editions différentes faites en France & dans les Pais étrangers, n'avoient pu le déterminer à se rendre aux sollicitations des personnes qui le pressoient d'en donner une plus correcte. Il n'y a consenti que lorsqu'on lui a montré une partie de ces mêmes Ouvrages imprimés en Hollande, sous le nom de feu Mr. Chapellet. Ce Livre a pour Titre, Voyage de Messieurs de Bachaumont & de la Chapellet. On y confond dans la Préface les noms de Mr. Chapellet & de Mr. de la Chapellet. On attribue à celui-ci le Voyage de
Tome 1. * 3 l'au-

L'Éditeur

L'autre. On y dit que Mr. de la Chapelle a fait des Pièces de Théâtre, & on y rapporte une partie de la Préface de la Tragédie de Cléopâtre. On ajoute qu'il a aussi travaillé sur Catulle, & on met à la fin du Livre beaucoup de Vers traduits du même Catulle. On veut encore qu'il soit l'Auteur de l'Histoire des Campagnes de Norlingue & de Fribourg. Ce n'est pas tout. Toujours trompé par l'équivoque des noms, on répand les taches de la naissance de Mr. Chapelle qu'on dit être mort, & qui l'est effectivement, sur celle de Mr. de la Chapelle, qui vit encore. Quoiqu'on lui fasse beaucoup d'honneur de lui attribuer les Ouvrages de deux Auteurs, dont la réputation est si solidement établie, il a cru qu'il ne devoit pas leur ravir leur gloire & en jouir injustement. Pour démêler cette confusion, il s'est résolu à se faire connoître au Public. Il se nomme Jean de la Chapelle, fils de Pierre de la Chapelle, Ecuyer, Seigneur du Plaix, & Conseiller du Roi, Doyen des Professeurs de Droit de l'Université

ité de Bourges. Sa Famille est noble & ancienne, & a fait des Chevaliers de Rhodes, ainsi que Mr. de la Chapelle Pere l'a justifié lorsqu'il a produit ses Titres devant les Commissaires nommés par le Roi. Mr. de la Chapelle donc seul Auteur des Pièces qui composent ces deux Volumes, est différent de feu Mr. Chapelle qui a fait avec Mr. de Bachaumont le Voyage dont nous avons déjà parlé. Il l'est encore de Mr. de la Chapelle à qui nous devons l'Histoire des Compagnes de Norlingue & de Fribourg, & qui est mort depuis quelques années Inspecteur des Beaux-Arts sous feu Mr. de Villacets Surintendant des Bâtimens. Celui dont je vous donne les Ouvrages est le même qui dès sa première jeunesse a été connu par l'ingénieuse Histoire de Catulle, & ensuite par les Tragédies que vous trouverez dans le second Volume de ce Recueil: le même qui a eu l'honneur d'être Secrétaire des Commandemens de feu Monseigneur le Prince de Conty, & de Monseigneur le Prince de Conty d'aujourd'hui: le même qui fut reçu à

L'Éditeur au Lecteur.

L'Académie Française l'année 1688. Et qui est présentement Receveur-Général des Finances de la Rochelle. Au reste, il ne prétend pas qu'on doive regarder ces Ouvrages comme s'ils sortoient nouvellement de sa plume, Et on lui a entendu dire plus d'une fois sur le sujet de cette Edition, qu'en vain les Critiques voudroient se donner la peine de chercher Et de relever les fautes qu'il peut avoir faites dans un âge où il est presque permis d'en faire, que l'homme de quarante ans ne vengera pas la querelle de l'Auteur de vingt ans.

Je n'ai rien à dire sur cette nouvelle Edition sinon qu'elle est augmentée d'un Eloge de Mr de la Chapelle.

PRE.



PRÉFACE.

S'IL est vrai ce que j'ai
ouï dire à de fort habi-
les gens, qu'il y a sou-
vent des Ouvrages qui
réussissent par le seul Titre qui
plaît & qui engage à les lire, je
dois espérer que celui-ci aura un
succès fort heureux. Le nom de
Catulle est si connu dans le Mon-
de: les gens même qui n'ont ja-
mais lu ses Vers, sont si persua-
dés sur le rapport qu'on leur en
fait, qu'il est un des plus délicats,
un des plus galans, & un des
plus tendres Auteurs de l'Anti-
quité: Enfin sa Lesbie est deve-
nue

P R E' F A C E.

nue si célèbre par les Vers amoureux qu'il a faits pour elle, qu'il est malaisé qu'on n'ait quelque curiosité d'apprendre les aventures de deux personnes, dont on a tant oui parler.

Il est certain qu'il y a peu de Poètes qui ayent autant de réputation que Catulle. Ovide, qui étoit lui-même si délicat & si passionné, faisoit autant d'estime de lui, que de Virgile; & avoit coutume de dire, que la gentillesse & la mignardise de l'un (si j'ose ainsi parler) valoit bien la pompe & la majesté de l'autre.

Pour moi, je n'ose appeller Histoire cet Ouvrage que je mets au jour: j'ai trop de respect pour un nom qui ne se doit donner qu'à des vérités constantes; mais je puis dire que si ce n'est pas une Histoire, ce n'est pas aussi un Roman.

P R E F A C E.

man. Les choses que je rapporte ont tant d'apparence de vérité, que ce seroit leur faire injustice que de les regarder comme de pures Fables ; ce sont, pour ainsi dire, des conjectures Historiques, qui ont un si grand fondement dans les Vers du Poëte que je traduis, qu'on les prendroit aisément pour des certitudes.

Il y avoit long-tems que je me plaignois du peu de soin de la plupart de ceux qui ont entrepris l'interprétation des Poëtes galans de l'Antiquité ; ils nous donnent de longues & de fatigantes dissertations sur chaque Vers, qu'on pourroit expliquer avec moins d'embarras & plus de plaisir, pour ceux qui veulent étudier ces anciens Auteurs.

Leurs petits Ouvrages détachés

P R E F A C E.

chés ne font obscurs, que parce que l'on ignore les aventures & les occasions qui les ont fait naître: cependant ce sont ces aventures que les Interprètes ne se mettent point en peine de nous apprendre; ils se contentent d'expliquer quelquefois assez bizarrement certains termes ambigus, qui seroient d'eux-mêmes fort intelligibles, si l'on sçavoit les choses pour lesquelles ils ont été dits.

J'ai donc voulu donner l'intelligence de Catulle, d'une manière qui ne sentit point l'École ni le Commentaire: & en lisant ses Oeuvres avec beaucoup de soin & d'application, j'ai tâché de deviner ses intrigues & ses galanteries; peut-être que j'y ai réussi. Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé un nœud & un certain enchaînement
d'a-

P R E F A C E.

d'avantures, qui donne une suite très-vraisemblable à tous les Vers amoureux qui sont répandus sans ordre & sans liaison parmi les autres Ouvrages. Et j'ose assurer, que s'il n'y a rien qui prouve évidemment la vérité de l'Histoire que j'ai composée, il n'y a rien aussi qui en fasse voir la fausseté, ni qui détruise les apparences sur lesquelles je me suis fondé.

Cet Ouvrage-ci n'est donc proprement qu'une explication agréable, & un Commentaire galant des Vers que Catulle a faits pour Clodia qu'il aimoit, & dont il déguise le nom sous celui de Lesbie; parce qu'elle étoit peut-être de cette illustre Famille Patricienne des Clodiens, qui ensuite a donné des Empereurs à Rome, & que le respect qu'il avoit pour
les

P R E F A C E.

César avec Calpurnie fille de Pison. Cependant il n'est pas possible que Catulle soit mort la deuxième année du Gouvernement de César dans les Gaules, puisqu'il nous apprend lui-même qu'il avoit vu l'Expédition de César en Angleterre, qui ne se fit qu'en la quatrième année de son Gouvernement des Gaules, & l'an 698. de Rome; ce qui se prouve par ces Vers.

*Sive trans altas gradietur Alpes,
Cæsaris visens monumenta Magni,
Gallicum Rhenum, horribiles, ul-
timosque Britannos.*

De plus, il paroît par cet autre Vers de l'Epigramme contre César,

Socer generque perdidistis omnia.

Que

P R E F A C E.

Que notre Poëte a vu les Guerres Civiles de César & de Pompée , & les révolutions que ces Guerres ont causées. Or ces Guerres ne commencèrent qu'en l'année 704. de Rome, & la Bataille de Pharsale se donna l'an 705.

Enfin , il paroît encore par ces Vers de la même Epigramme ,

*Paterna primum lancinata sunt bona:
Secunda præda Pontica; Inde tertia
Hibera.*

Que Catulle a survêcu à la Victoire que César remporta sur Pharnace , Roi de Pont , qui fut si prompte , que lui-même s'étonnant de son bonheur , écrivit à Rome ces trois mots fameux , *Veni, vidi, vici.* Or cette Guerre est marquée l'an de Rome 706. Il paroît qu'il avoit vu encore la Guer-

P R E F A C E

Guette d'Espagne, qui n'arriva qu'environ l'an 708. de Rome : car on peut dire qu'en cette Epigramme les Guerres de César sont racontées de suite: *Rectus est ordo omnium Bellerum quæcumque profligavit Cæsar, primum Gallici, deinde Britannici, tertio Pontici, quarto Hispanici, quæ omnia gradatim recenset prout tempore gesta sunt.* Comme dit Scaliger sur ces Vers, sans qu'il nous avertisse néanmoins combien cela est contraire à ce que dit St. Jérôme, touchant la vie & la mort de Catulle. De tout cela il s'ensuit, que ce Poëte a vécu douze ans après l'année où l'on a marqué sa mort: & partant, qu'il est né plus tard que nous ne l'apprenons en cette célèbre Chronique, où qu'il a vécu plus de trente ans; ce que j'estimerois le plus vraisemblable. J'appelle
tou-

P I R E F A C E

toujours César Dictateur ; car encore qu'il ait possédé la Dictature à diverses reprises , puisque les Médailles l'appellent *Dictator-quartum* , Dictateur pour la quatrième fois ; néanmoins ce fut une continuation non interrompue , depuis que cette Dignité lui eut été déferée par le Sénat pour la seconde fois , après la Bataille de Pharfale , lorsqu'il étoit en Egypte ; tellement qu'à la fin il fut déclaré Dictateur perpétuel ; au lieu que la première fois qu'il fut nommé par M. Lepidus , il se déposa lui-même , après l'avoir été seulement onze jours.

La peinture que je fais de lui à la fin de mon Second Livre , ne paroîtra peut-être pas trop conforme à l'idée qu'on a de ce grand Homme ; cet habillement de demi-Dieu , ces Pierreries dont je dis qu'il

P R E F A C E.

qu'il étoit couvert ; enfin cet air de galanterie que je lui donne, semblent peut-être indignes de César.

Il est vrai que tout cela n'étoit guère convenable à son âge, ny au rang qu'il tenoit dans le Monde.

Mais cette magnificence & cette galanterie m'a semblé si fort de l'humeur & du caractère de César, du goût & des manières du Siècle dans lequel il vivoit, que je n'ai pu me résoudre à retrancher la description que j'en fais.

Suétone dit que César étoit *circa curam corporis morosior*, c'est-à-dire, qu'il avoit un peu trop de soin de lui-même : *Etiam cultu notabilem ferunt*, dit le même Auteur : Il étoit remarquable par sa parure & par son ajustement : *Munditiarum lautitiarumque studiosissime multi prodiderunt* : Il aimoit la propreté & la politesse
avec

P R E F A C E.

avec excès: *Gemmas, toreumata, signa, tabulas operis antiqui semper animosissimè comparasse*: Il ajoute un peu après, *Immenso pretio, & cujus etiam ipsum puderet*; c'est-à-dire, qu'il avoit une passion pour les Bijoux, les Perles, les Pierres précieuses, & les Ouvrages antiques, qui lui faisoit faire une dépense incroyable, & dont il avoit honte lui-même.

Enfin, tout ce que je dis de la magnificence & de la galanterie de César, est tiré presque mot à mot de Suétone, qui rapporte des choses que ce Dictateur fit pour Cléopatre, aussi étranges que je lui fais faire pour les Dames qui étoient en Bithynie.

Au reste, l'habillement de demi-Dieu, qui pourroit paroître une chose extraordinaire dans notre Siècle, ne l'étoit point dans
ce-

P R E F A C E.

celui de César. Ce que Plutarque rapporte dans la Vie d'Antoine qui se promenoit par les Provinces habillé en Bacchus; & ce que Suétone dit d'Auguste, qui se travestissoit en Apollon, & qui habilloit en Dieux & en Déeses les personnes qui étoient de ses plaisirs, doit justifier ce que je dis de l'ajustement de César, qui est bien plus raisonnable & plus modeste que celui d'Auguste; parce qu'enfin les demi-Dieux n'étoient que des Hommes illustres, dont on pouvoit imiter la figure sans impiété.

Il y a encore beaucoup d'autres objections que je me suis faites à moi-même, & que j'ai détruites aussi par des considérations assez fortes, que j'expliquerai peut-être un jour, s'il arrive que des gens désintéressés aient les mêmes

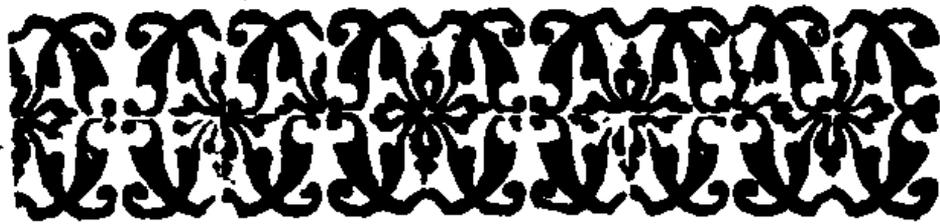
P R E F A C E

mêmes scrupules que j'ai eus.
J'avoue pourtant que j'abandonne mon Livre avec quelque sorte de confiance, & que je ne crains point la malignité de certains petits faiseurs d'Historiettes qui ont commencé à le critiquer avant que de l'avoir vu. Je ne puis croire que leur sentiment soit plutôt suivi que celui d'un des plus sçavans Hommes de notre Siècle, à qui cet Ouvrage a eu le bonheur de ne pas déplaire; je veux dire Mr. CHARPENTIER, qui fait un des principaux Ornemens de l'Académie, & qui s'est acquis tant de gloire & tant de réputation par ses beaux Ecrits, où l'érudition & la pureté du langage brillent également. Je lui suis redevable de la meilleure partie des éclaircissemens sur la Chronologie, & des réflexions que
je

P R E F A C E.

je donne dans cette Préface.
Et quoique je ne doute pas que la modestie ne lui fasse condamner la liberté que je prens de publier les obligations que je lui ai, je ne sçauois m'empêcher de donner mille louanges à l'exactitude & à l'honnêteté avec laquelle il s'acquitte de l'Emploi que Mr. LE CHANCELIER lui a donné pour la révision des Livres. Il y a peu de personnes à qui il ne communique très-agréablement les lumières qu'une longue étude lui a acquises; & si ses bonnes intentions ont quelque effet, le Public lui aura l'obligation d'avoir purgé la Librairie d'un nombre infini de méchans Livres, & d'Histoires falsifiées; à qui la facilité des Lecteurs, & d'autres raisons moins honnêtes, avoient donné la vogue dans le Monde.

E' L O.



É L O G E

De Mr. de la Chapelle de l'Académie Française.

JEan de la Chapelle naquit à Bourges en 1655, de Pierre de la Chapelle Ecu-
yer, Seigneur du Plaix, Conseiller du Roi, Do-
yen & Docteur Régent de la Faculté de Droit de l'Université de cette Ville. Il fit ses études au Collège des Jésuites de Bourges, & fut destiné à l'état Ecclésiastique, quoique l'aîné de deux Freres. Son pere, célèbre pour son éloquence & pour sa grande habileté dans le Droit Romain, étoit l'homme de confiance de Mr. le Prince pour les affaires que S. A. S. avoit dans la Province du Berry. Il se flatoit de procurer

Tome I.

à son

à son fils des bénéfices, parce que ce Prince en avoit plusieurs à sa nomination; mais l'extrême sévérité du pere, & le penchant du fils au libertinage déterminèrent celui-ci à quitter cette profession, & à venir à Paris vers l'an 1677, où il lui fut aisé de trouver des Protecteurs à l'Hôtel de Condé, & ensuite à celui de Conti. Ce fut dans ce dernier Hôtel qu'il devint amoureux de Mademoiselle Pelart, Sœur de Mr. Pelart, qui a été long-tems un des Fermiers-Généraux de Sa Majesté, & fille de Madame Pelart qui avoit été Nourrice d'un des Princes de Conti, & ensuite Femme de Chambre des Enfants de France Petits-fils de Louis XIV. Mademoiselle Pelart étoit une fille bien élevée, & très-raisonnable, qui ne voyant à Mr. de la Chapelle, ni fortune, ni établissement, n'avoit aucun goût pour lui. L'indifférence de la Démoniselle & le tempérament plein de feu de la Chapelle irritèrent tellement sa passion, qu'il fit mille extravagances,

&

& qu'un jour il entreprit de se tuer en présence de sa Maîtresse. Madame Pelart & toute sa famille se donnèrent des mouvemens pour lui procurer de l'emploi: ils eurent enfin le bonheur de le placer auprès de Louis-Armand de Bourbon Prince de Conti, en qualité de Secrétaire de ses Commandemens. Cette fortune fut bien-tôt suivie d'une autre que la Chapelle estimoit infiniment davantage; il épousa Mademoiselle Pelart.

Mr. de la Chapelle commença de bonne heure à donner des preuves de son esprit; il publia dès 1680 *Les Amours de Catulle*, le meilleur de tous ses Ouvrages. On convient généralement que ce Roman, dont le tissu est très-ingénieux, est écrit d'un stile fin & délicat, il est vraisemblable qu'il a peint, dans son Livre, les transports amoureux que sa femme avoit fait naître. C'est dommage que les vers soient d'un si mauvais goût.

E L O G E.

En 1681., il fit jouer sur le Théâtre François une Tragédie intitulée *Zaïde*. Il avoue dans la Préface mise à la tête de cette Pièce, dans l'Édition de ses Oeuvres en 1700., que c'est plutôt un caprice de jeune homme qui essaye son génie, qu'une composition réglée, & digne du nom de Tragédie. Il ajoute qu'il ne connoissoit alors ni l'art du Théâtre, ni les préceptes, ni les Ouvrages des Anciens. Il n'eut d'autre guide en travaillant qu'une imagination échauffée par l'envie de mettre des vers sur la Scène, qui m'ont paru très-mauvais. Cette Pièce fut imprimée en 1681 chez Jean Ribou.

La même année on représenta sur le même Théâtre une Comédie en prose, intitulée *Les Carrosses d'Orléans*, en un seul Acte. Dans la Préface, il justifie l'usage des Comédies en prose par l'exemple même d'Aristophane, de Plaute & de Térence dont les vers sont si libres que ce n'est proprement que
de

E L O G E.

de la Prose , & qu'on ne sent presque pas de mesure. Il nous apprend qu'à l'exemple des Italiens, Mr. d'Urfé, si célèbre pour son inimitable *Astrée*, avoit voulu introduire dans notre Tragédie les vers non rimés. Cette Comédie fut imprimée la même année chez le même Libraire.

Il fit jouer sur le Théâtre de Guenegaud, dans la même année, une Tragédie qui a pour titre *Cléopâtre*. Il la dédia à Madame la Duchesse de Bouillon, qui, par la délicatesse de son goût & par la supériorité de son esprit & de son rang, faisoit alors le destin des Pièces de Théâtre. Elle fut jouée vingt-neuf fois dans le mois de Décembre, & imprimée l'année suivante chez Jean Ribou avec une Préface. Elle fut remise au Théâtre le 2 Janvier 1723, peu de tems avant la mort de l'Auteur. C'est sa seule Pièce Dramatique qui soit un peu estimée.

Téléphonte, Tragédie dédiée à Madame

me: la Duchesse de la Ferté n'eut pas en 1683. le même succès ; malgré la protection déclarée de Madame la Duchesse de Bouillon, & les éloges que la Chapelle dit, dans sa Préface, que Mr. le Prince avoit donnés à sa Pièce. Elle ne fut jouée que douze fois ; la *Virginie* de Mr. de Campistron, représentée dans le même tems, lui porta malheur (*). Le sujet de la Tragédie de Mr. de la Chapelle a été traité, mais bien différemment, par Mr. le Marquis de Maffei sous le nom de *Méropé* mere de *Téléphoné*. Cette Pièce Italienne est fort admirée de ses compatriotes. Jean Ribou imprima la même année cette Tragédie de Mr. de la Chapelle.

Vers ce tems-là, il composa une Epître en vers à la louange du Prince de Conti (†). Voici comme il parle

(*) Observations sur les Ecrits modernes
T. II. pag. 307.

(†) Imprimée dans l'Édition de 1700 dont je parlerai bien-tôt.

E L O G E.

parle de ses succès au Théâtre.

Mais avant que mon zèle, au Parnasse
approuvé,

T'ose offrir de toi-même un Portrait
achevé,

J'attends que le Cothurne ait anobli
ma plume :

A mes vers chaque jour la Scène s'ac-
coutume,

Et peut-être mon nom de long-tems
n'y mourra :

Je puis le croire; au moins Cléopa-
tre vivra,

Tant qu'au Théâtre émus par d'invin-
cibles charmes,

Les peuples aimeront à répandre des
larmes.

Ajax renouvelant tous ses fameux
malheurs

Va bien-tôt exciter de plus nobles dou-
leurs :

Déjà même il a sçu dans ma bouche te
plaître :

** 4

Je

E' L O G E.

Je le dis, mon orgueil n'en fait point
un mystère;

Et sans honte au Public tes applaudis-
semens,

Peuvent bien confirmer tes premiers
jugemens.

Condé même a senti sa grande Ame
touchée,

De l'image d'Ajax dans mes vers é-
bauchée.

Cependant malgré l'horoscope que Mr. de la Chapelle avoit fait de sa Pièce, malgré les suffrages de ces deux grands Princes, *Ajax* Tragédie fut mal reçue, & n'a jamais été imprimée. Il est vraisemblable que le Poëte n'a conservé cette Epître à la Postérité, que pour faire voir, combien son Siècle avoit eu tort de ne pas applaudir une Pièce estimée de deux Princes qui se connoissoient en Ouvrages d'esprit. Elle fut représentée en 1685 sur le Théâtre de Guenegaud.

La

E. L O G E.

La même année, le Prince de Conti étant mort, Mr. de la Chapelle passa en qualité de Secrétaire des Commandemens auprès de François-Louis de Bourbon, devenu Prince de Conti par la mort de son Frere aîné. Trois ans après, il fut reçu le 12 de Juillet à l'Académie Française, à la place du fameux Antoine Furetière, Abbé de Chalivoy, que sa capacité & la jalousie littéraire avoient fait chasser de l'Académie. Dans le Discours que Mr. de la Chapelle prononça à ce sujet, il remarqua que nul autre avant lui, *n'avoit été réduit à déplorer les égaremens de son Prédécesseur.* Cette Pièce ne vaut pas mieux que beaucoup d'autres, qui sont pourtant les Monumens de l'Eloquence Académique. Les deux Princes de Conti partagèrent les louanges consacrées, dans ce jour de Fête, au Roi, au Cardinal de Richelieu & au Chancelier Seguier.

En 1687 il fit une Tragédie in-
* * 5 ti-

E L O G E.

titulée *Isaac*, qui fut mise en musique & imprimée in-8o. à Evreux chez Jaques Mallassis; ainsi que le dit Mr. de Beauchamps dans ses *Recherches sur les Théâtres de France* T. II. pag. 401.

Quatre ans après, c'est-à-dire en 1690, Mr. de la Chapelle fut disgracié, & sa place de Secrétaire fut donnée au Chevalier de Maubranche, fils du Lieutenant-Général de Bourges. On n'a jamais sçu le véritable sujet de cette disgrâce. Quelques-uns ont prétendu avec beaucoup d'apparence qu'elle fut causée par la Princesse de Conti, qui soupçonna Mr. de la Chapelle d'être le Ministre des plaisirs du Prince. D'autres ont dit qu'il y avoit de la malversation; ce qui n'est guère croyable. Mr. de la Chapelle avec peu de biens, sans emploi & avec une femme, auroit été fort à plaindre s'il n'eût trouvé de puissans Protecteurs, qui vinrent à son secours. Mr. de Caumartin, Intendant des Finances, qui

E' L O G E.

qui avoit beaucoup de crédit auprès de Mr. de Pontchartrain, Contrôleur-Général des Finances, le fit entrer dans plusieurs Affaires extraordinaires où en peu de tems il amassa beaucoup de bien. Il acheta la Charge de Receveur-Général des Finances de la Rochelle, & la Terre de Saint Port; mais dans la suite il vendit l'une & l'autre.

En 1695 s'étant trouvé Directeur de l'Académie Françoise, lorsque Mr. l'Abbé de Saint Pierre y fut reçu, il répondit au Discours de cet Abbé; mais de manière, que si Mr. de la Chapelle n'avoit fait que cet Ecrit, il ne feroit pas une fort noble figure dans la République des Lettres; quoiqu'à dire vrai, ce soit un Chef-d'œuvre en comparaison du Discours du pauvre Abbé Segui, fiffé à la Ville & à la Cour. Mais Mr. de la Chapelle fit briller son esprit, dans le Discours qu'il prononça, en la même qualité de directeur, à la réception de Mr. de Valincour à l'Académie,

E' L O G E.

en 1699. Là il mit dans un beau jour le génie & le talent de Racine, & le regardant comme le dernier Poëte Tragique, il rappella heureusement la réflexion de Veljeius Paterculus, au sujet du concours de tous les grands Hommes en divers genres, dans un même Siècle.

Vers le même tems, un Libraire Hollandois publia un Recueil sous le titre de *Voyage de Messieurs de Bacbaumont & de la Chapelle*; confondant ainsi *Chapelle* avec *la Chapelle*. Dans la Préface, (*) il attribue à celui-ci le Voyage de l'autre. On y dit que Mr. de la Chapelle a fait des Pièces de Théâtre, & on y rapporte une partie de la Préface de la Tragédie de *Cléopâtre*. On ajoute qu'il a aussi travaillé sur *Catulle*, & on met à la fin du Livre beaucoup de vers traduits de ce Poëte Latin. Enfin, on le fait Auteur de *l'Histoire des Campagnes de Nolingue & de Fribourg*,

(*) Ou plutôt quelque Correcteur erigé en faiseur d'avertissemens.

E L O G E.

bourg, composée par Mr. de la Chapelle Inspecteur des Beaux-Arts, & qui étoit mort depuis quelques années. Ce Recueil défigurés déterminâ Mr. de la Chapelle à publier en 1700., à Paris chez Anisson, tous les Ouvrages, dont on avoit déjà donné, dit-il dans un Avertissement sous le nom de l'Editeur, trois ou quatre Editions, soit en France, soit dans les Pays étrangers, toutes pleines de fautes qui les avoient entièrement défigurés. Cette Edition renferme tous les Ouvrages dont je viens de parler.

Pour ne plus donner lieu de le confondre avec d'autres Ecrivains du même nom, il dit sous le nom de son Editeur, qu'il se nomme Jean de la Chapelle, fils de Pierre de la Chapelle &c.; que sa Famille est noble & ancienne, & qu'elle a fait des Chevaliers de *Rhodes*, ainsi que Mr. de la Chapelle Pere l'a justifié, lorsqu'il a produit ses Titres devant les Commissaires nommés par le Roi. Il falloit que ces Ti-
tres

D L O G E.

tres fussent bien inconnus ; car la Thaumassière, qui a employé le onzième & le douzième Livre de son *Histoire du Berry* au Nobliaire de cette Province, a entièrement oublié cette Famille. Il n'en parle dans son Histoire que pour nous dire, qu'en 1651 Pierre de la Chapelle Ecuyer, Seigneur du Plaix, Conseiller du Roi, Doyen & Docteur Régent ez Droits en l'Université de Bourges, étoit Maire de cette Ville, & qu'il fut continué l'année suivante. Cette preuve négative se change en démonstration, quand on fait réflexion que la Thaumassière publia son Histoire en 1689 du vivant de Pierre de la Chapelle qui étoit de ses Amis, & Chef d'une Faculté dont la Thaumassière étoit Docteur aggregé. A la fin de ce même Avertissement, il y a une époque de l'âge de Jean de la Chapelle qui n'est pas juste : car il y est dit qu'en 1700. il n'avoit que quarante ans, quoiqu'il en eût quarante-cinq ; mais elle sert à conf-

ta-

E L O G E.

tater le tems qu'il donna la première Edition du Roman des *Amours de Catulle*, qui fut en 1680.

La bêtise du Libraire Hollandois attira à Mr. de la Chapelle une Epigramme de la part de l'Abbé de Chaulieu (*); mais, à dire vrai, elle retombe plutôt sur l'Académie Françoise, devenue, depuis un certain nombre d'années, l'objet de la Satire de tous les bons Esprits.

Lecteur, sans vouloir t'expliquer,
Dans cette Edition nouvelle,
Ce qui pourroit s'alambiquer,
Entre *Chapelle & la Chapelle*,
Lis leurs vers; & dans le moment
Tu verras, que celui qui si maussade-
ment

Fit parler *Catulle & Lesbie*,
N'est pas cet aimable Génie
Qui fit ce *Voyage charmant*,
Mais quelqu'un de l'Académie.

La

(*) Elle a été supprimée dans l'Édition des *Poésies de Chaulieu* que Mr. de Lamoignon a fait imprimer à Rouen en 1733. in-8º.

E' L O G E.

La même année il se trouva chargé, comme Directeur de l'Académie Française, de Complimenter Louis XIV & le Duc d'Anjou sur l'Avènement de ce Prince à la Couronne d'Espagne. Ses Discours furent trouvés fort beaux lorsqu'il les prononça. Mr. de la Chapelle donnoit par la déclamation la plus séduisante un grand relief à ses Ouvrages.

Depuis ce tems-là Mr. de la Chapelle s'occupa principalement d'Affaires politiques, & il composa sous la direction de Mr. de Torci, Ministre des Affaires Etrangères, les *Lettres d'un Suisse à un François*; Ouvrage estimé, écrit avec beaucoup de feu & de politesse, & plein de Recherches curieuses. Ces Lettres s'imprimèrent successivement *in-40.* chez de Laulne qui les rimprima ensuite en 8 Voll. *in-12* l'an 1704., quoiqu'elles portent le nom de *Basse*. Je ne sçai pourquoi, dans quelques Catalogues de Livres, on associe à cet Académicien Mr. l'Abbé Dubos pour la composition de ces

E L O G E

ces Lettres. Les Originaux sont dans le Dépôt des Pièces concernant les Affaires Etrangères ; & toutes sont signées par Mr. de la Chapelle seul, qui par conséquent ne doit partager avec personne la gloire d'avoir composé un si excellent Ouvrage.

Cependant, pour diversifier ses occupations, il écrivit les *Amours de Tibulle* qui parurent en 1713. Quoique cet Ouvrage n'ait pas eu autant de succès que le premier Roman ; le stile & le tissu n'en sont ni moins fins ni moins délicats, mais les vers sont également mauvais.

Pendant la Minorité du Roi Louis XV., Mr. de la Chapelle trouva le secret de mériter la confiance de Louis-Armand de Bourbon Prince de Conti, mort en 1727 : mais la Princesse de Conti sa mere, toujours irritée contre notre Ecrivain, ne put le souffrir ; & sous prétexte qu'il donnoit de mauvais conseils à son fils, elle pria Mr. le Duc d'Orléans Régent de l'exiler. Comme ce Prin-
ce

E L O G E.

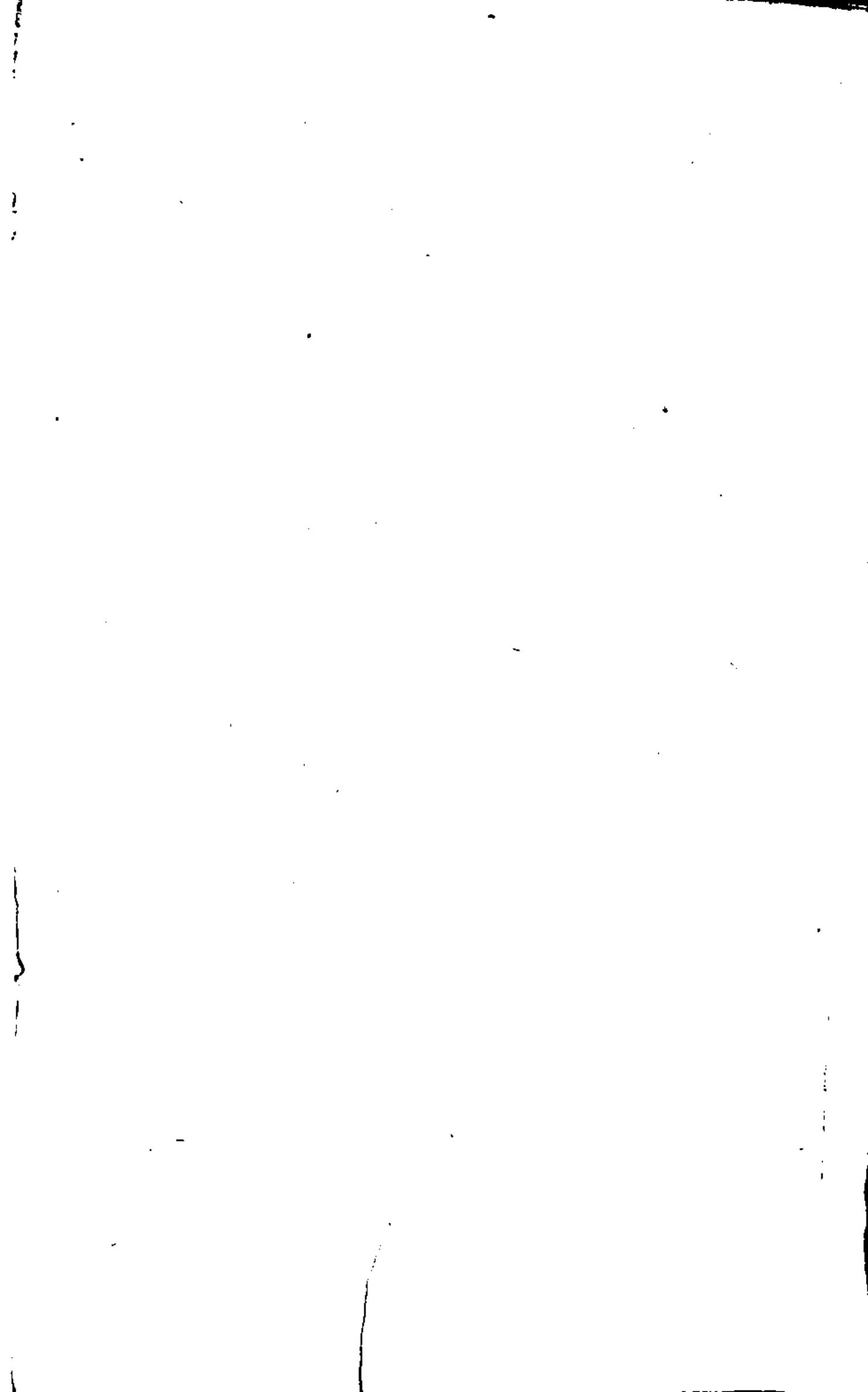
ce ne croyoit pas que cela fût bien vrai, il la refusa d'abord; mais elle lui dit qu'il n'y avoit qu'à mettre la Chapelle dans la classe des personnes que la Politique n'avoit nouvellement obligé d'exiler. Il fut donc envoyé à Bourges, d'où il fut rappelé peu de tems après. De retour à Paris, il ne songea plus qu'à assurer une fortune honnête à Madame de la Chapelle sa femme, qu'il aimoit toujours avec la même tendresse, les mêmes soins & les mêmes empressemens que si elle n'avoit été que sa Maîtresse. On prétend qu'il étoit impuissant. Quoi qu'il en soit, il mourut le 29 de Mai de l'an 1723 âgé de soixante-huit ans.

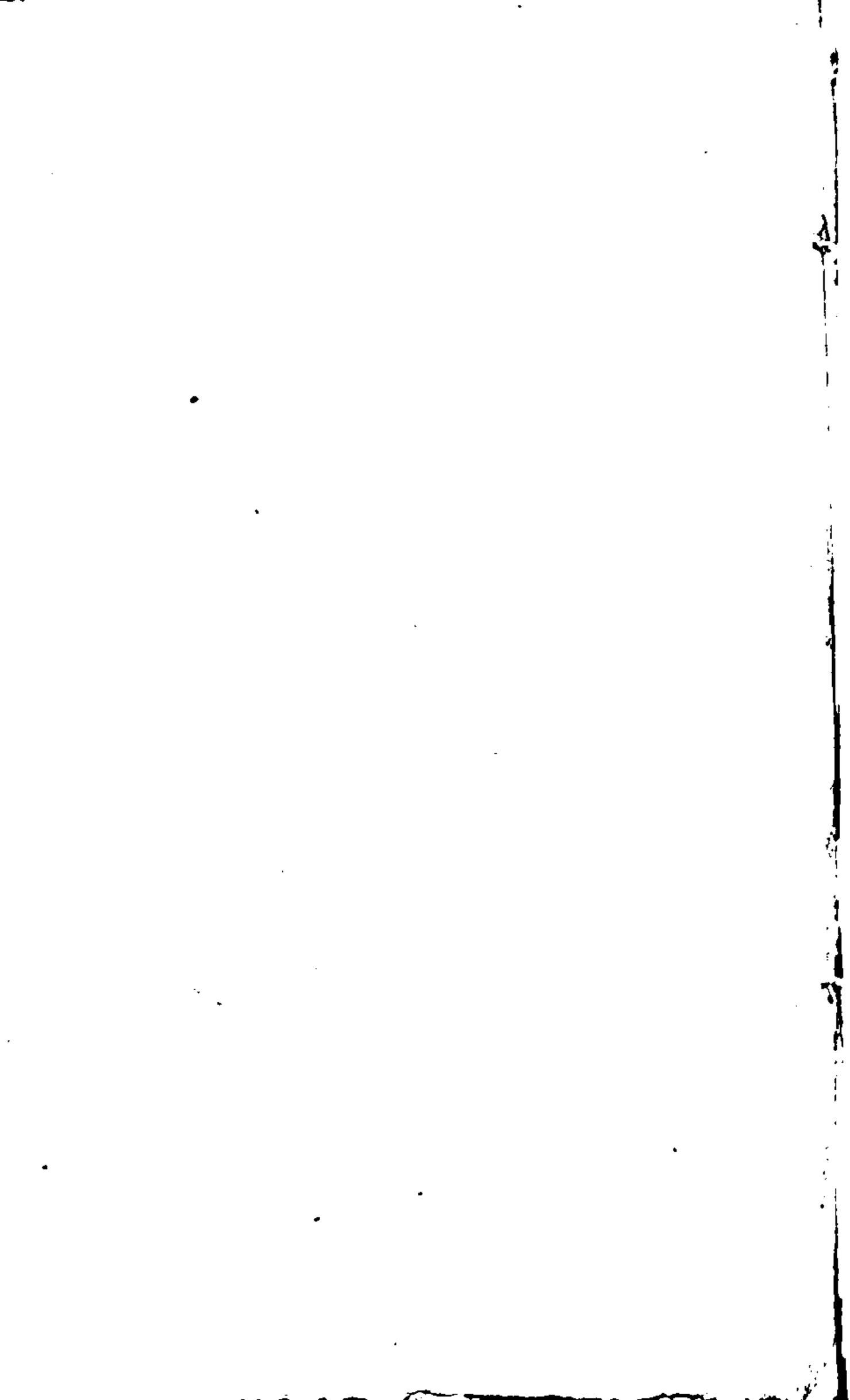
Par tout ce que j'ai dit, il est aisé de voir que Mr. de la Chapelle joignoit à beaucoup d'esprit de grandes connoissances, & qu'il pouvoit par-là se consoler de n'être pas excellent Poëte.

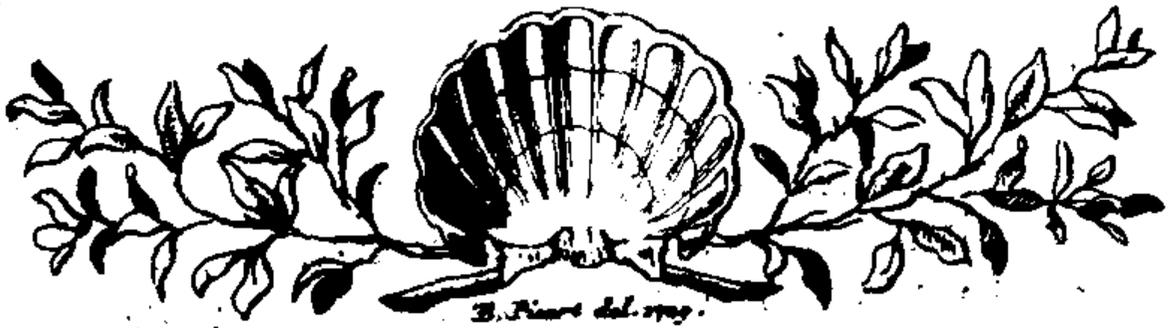
A Amst. en Septembre 1741.

J. F. B.

LES







LES
AMOURS
DE
CATULLE.

CATULLE si estimé des Anciens, à cause du tour aisé & délicat qu'il donnoit à toutes ses pensées, naquit auprès de Verone, dans une agréable presqu'Isle, où son Pere avoit une maison. Il étoit encore fort jeune, lorsque Manlius le demanda pour le mener à Rome. Il y passa une partie de sa jeunesse ; & la beauté de son esprit lui acquit l'amitié de tout ce qu'il y avoit de Gens illustres dans cette célèbre Ville, qui étoit alors dans le plus florissant état où elle ait jamais été.

Il étoit d'une Famille illustre, son Pe-
Tome I. A re

2 LES AMOURS

re étoit intime ami de Jules César, qui vivoit avec lui, comme avec un de ses égaux; enfin Catulle avoit autant de bien, & autant de qualité qu'il en faut pour se distinguer dans le monde: cependant comme il se sentit du génie pour les Vers, il le donna tout entier à l'étude de la Poëse, & il y réussit de la manière que tout le monde sçait.

Il commençoit à jouir de cette haute réputation qu'il s'étoit acquise dans Rome, lorsqu'il lui prit tout d'un coup un dégoût si furieux du monde, que sans qu'on en fît les raisons, en un tems où il devoit être fort content de lui-même, il résolut d'abandonner Rome, & de faire un voyage en Asie. Il partit donc malgré ses amis, qui firent tous leurs efforts pour le retenir; à peu près dans le même tems que Jules César qui étoit devenu le Maître du monde, après avoir heureusement terminé les affaires d'Egypte, partoit d'Alexandrie pour retourner à Rome, où sa présence étoit nécessaire. Catulle après avoir erré assez long-tems, se laissant conduire au hazard, & au chagrin qui le devoit, fut enfin jetté par une tempête sur les côtes de l'Asie-Mineure, & César qui se trouva pour lors en Bithynie, le reçut avec

avec beaucoup de marques d'estime & d'amitié. Ce fameux Conquerant avoit fait ses premières campagnes dans cette Province; on les grandes affaires qu'il fut obligé de régler, le firent séjourner quelque tems. Comme il aimoit le plaisir, ce ne furent que Fêtes & que parties de divertissement en Bithynie durant tout le tems qu'il y fut. Catulle étoit beaucoup plus jeune que lui, & moins emporté dans la joye. César y prit garde; & il s'apperçut même qu'il quittoit souvent la compagnie pour aller rêver dans quelque lieu solitaire; il lui en fit la guerre, & Catulle pour donner quelque honnête prétexte à sa mélancolie, lui dit qu'il travailloit à un grand Ouvrage qu'il avoit depuis long tems entrepris, & qu'il étoit bien aise d'achever avant que de retourner à Rome. César fit semblant de se contenter de cette réponse; mais comme il connoissoit autant bien que personne du monde tous les caprices & toutes les bizarreries d'amour, il se persuada malgré la dissimulation de Catulle, qu'il étoit occupé de quelque amoureuse affaire, & il fit ce qu'il put pour s'en éclaircir. Un jour que Catulle à son ordinaire alloit rêver dans le Jardin du Palais, où César lo-

geoit , il le suivit, sans être apperçu, jusque dans un Cabinet , où se croyant en liberté , cet Amant infortuné après avoir soupiré long-tems , tira des tablettes , sur lesquelles il écrivit quelques Vers qui lui vinrent en pensée , il alloit les referrer lorsque César qui s'étoit toujours tenu caché , l'en empêcha. Au moins , lui dit-il en prenant ses tablettes , vous ne me refuserez pas le plaisir de lire quelques endroits de cet admirable Ouvrage qui vous occupe si fort ; car je ne doute pas que vous n'y travailliez maintenant. Catulle rougit & voulut retirer ses tablettes , mais il n'y eut pas de moyen , & César y lut ces Vers.

*Miser Catulle desinas
ineptire.*

Catulle , malheureux Catulle,
 Rapelle ta raison ,
 N'affecte point hors de saison
 Une constance ridicule.
 Tes beaux jours sont passez , & tes soins
 superflus
 Ne rapelleront point l'heureux tems qui
 n'est plus ;
 Cette ingrata beauté que ton ame charmée

A

A toujours trop aimée,
 Venoit jadis dans des lieux écartez,
 Soulagée l'ardeur qui te presse,
 Et permettre à ta tendresse
 Mille petites libertez.
 Maintenant l'inconstante est lasse de te plai-
 re,

Elle n'écoute plus tes vœux ;
 Cesse à ton tour d'aimer cette beauté lé-
 gère,

Et ne t'obstine point à vivre malheureux.

Adieu donc inhumaine,

Tu ne riras point de ma peine :

Catulle ne veut plus t'aimer,

Et d'une immortelle haine,

Contre toi va s'armer.

Non, non, je n'irai plus en Esclave ti-
 mide,

Adorer une perfide ;

Je ne t'offrirai plus d'encens,

Et mes yeux languissans

Ne t'entretiendront plus de ma peine se-
 crette ;

Mais que tu souffriras à ton tour de cha-
 grins !

Un reste de pitié fait qu'encor je te plains :

Tu vas traîner une vie inquiète,

Exposée à mille tourmens,

Sans appui, sans Amans.

Ton crime te rendra moins belle,

Tes attraits n'auroient plus de pouvoir sur
 les cœurs, tu cesseras vain de faire la belle,
 Tu cesseras vain de faire la belle,
 Et tu voudras en vain prodiguer tes fa-
 veurs,
 Tous tes adorateurs
 Fuiront une infidelle,
 Et mes Rivaux auront le soin de me van-
 der
 Mais, c'en est trop, Catulle, il n'y faut
 plus songer.

César après avoir lu ces Vers, ne
 douta plus que son Ami ne fût amou-
 reux, & que le voyage qu'il avoit entre-
 pris ne fût un effet de quelque dépit
 d'Amant maltraité. Mais comme il étoit
 lui-même très-sensible à l'Amour, &
 qu'il est naturel aux Amans de se plaire
 à entendre les aventures de ceux qu'ils
 regardent comme leurs compagnons de
 fortune, il eut une forte curiosité de
 sçavoir celles de Catulle. Cet Amant
 affligé eut beau lui dire que le récit qu'il
 lui feroit de ses Amours, ne serviroit
 qu'à le faire penser à une fugate qu'il
 vouloit oublier, & qu'il ne lui étoit
 rien arrivé d'assez considérable pour
 mériter son attention. César ne se paya
 point de ces raisons. Non, mon cher

LES AMOURS



HISTOIRE

DE

CATULLE

ET DE

LESBIE.



Il y avoit sept ou huit ans que je demeurois à Rome, lorsque quelques affaires particulieres m'obligerent de faire un voyage à Verone. J'en étois sorti si jeune, que lorsque j'y retournai je fus comme étranger dans mon propre país, personne ne m'y connoissoit, & je n'y connoissois personne. Ce n'est pas que la renommée qui fait les choses presque toujours plus grandes qu'elles

qu'elles ne sont, ne m'eût rendu d'assez bons offices. On parloit de moi comme d'un homme extraordinaire, & il y avoit peu d'honnêtes gens qui ne souhaitassent de me connoître. Un de ceux qui en eurent le plus d'empressement, fut Gellius. C'étoit un homme parfaitement bien fait, fort aimé du beau Sexe, & en qui une complaisance générale pour tout le monde tenoit lieu de mérite; car enfin ce n'étoit pas un des plus spirituels hommes du siècle: cependant sa bonne mine & ses manieres obligeantes, l'avoient si bien établi parmi les Dames, qu'à moins de vouloir se brouiller avec elles, il faisoit nécessairement dire du bien de lui. Il me vit avec tant d'affiduité, il eut tant d'empressement pour me faire divertir, que je ne pus lui refuser mon amitié. Je n'avois encore fait aucunes visites que pour mes affaires, lorsqu'il vint un matin me prendre pour aller au Temple; il me dit que toutes les Dames y seroient ce jour-là, & qu'il y auroit du plaisir à les voir, parce qu'il se faisoit une fête de Vesta, où elles avoient coutume de paroître ajustées & parées avec plus de soin qu'à l'ordinaire. Je me laissai conduire où il voulut, & nous ne fumes pas plutôt entrez dans le Temple,

ple, que je fus regardé de toutes les Dames, d'une maniere qui me fit comprendre, qu'il n'y en avoit point qui ne fist dessein sur mon cœur. Je vous dis les choses peut-être trop ingénument, & je craindrois que vous ne me soupçonassiez de quelque vanité, si vous ne connoissiez mieux que moi les petites façons, & les manieres des femmes, qui jalouses les unes des autres, se disputent la conquête des cœurs, & se font un honneur d'engager les gens qui ont quelque réputation. Je fus attaqué par tant de beautés, que le nombre de mes ennemies fit que je me sauvai, & que mon cœur ne sachant à qui se rendre, demeurera libre. Le soir toutes les Dames s'assemblerent chez Quintilie, où Gellius ne manqua pas de me mener.

Quintilie est une grande femme, dont les traits sont assez réguliers; mais il lui manque je ne sçai quoi, qu'on ne sçauroit bien dire, & les gens de bon goût ne la trouvent point belle. Elle est trop tirée, tout ce qu'elle fait sent l'affectation; & elle étudie un certain air de majesté, qui lui ôte tout l'agrément qu'elle pourroit avoir. Elle se pique de ne laisser échaper personne; elle veut que tout le monde soit amoureux d'elle; & quoi-
qu'elle

qu'elle soit fière, elle ne laisse pas d'avoir une certaine facilité, qui attire chez elle tout ce qu'il y a de galand dans l'Italie. Il passe peu d'Etrangers de considération, qui ne la voyent; enfin c'est une de ces Femmes, qui veulent faire les honneurs de tout un pais. Je vis chez elle presque toutes celles que j'avois vues au Temple. Je ne sçai si dans sa Salle leur beauté avoit un jour plus avantageux; mais je sentis qu'elle faisoit plus d'effet sur mon cœur. J'allai me placer auprès de deux aimables filles, qui paroissent fort bonnes amies: c'étoient Ipsitille & Lesbie; cette dernière a un autre nom, mais les Vers que j'ai faits pour elle, depuis que j'en suis devenu amoureux, ont rendu celui-ci si célèbre, qu'on la connoît mieux sous le nom de Lesbie, que sous celui de sa famille. Lesbie & Ipsitille sont toutes deux très-belles, quoique leurs traits soient fort différens; l'une est d'une taille grande & dégagée, & a l'air aisé, quoique majestueux; l'autre est petite, & avec un embonpoint qui ne gêne point sa taille, elle a une fraîcheur sur le visage, qui lui donne un air de jeunesse tout-à-fait engageant; l'une est un peu plus sérieuse, & l'autre plus en-
A. 6
jouée.

jouée, mais toutes deux ont infiniment de l'esprit. Je fus charmé de leur conversation, & en les quittant, je sentis bien que je devenois amoureux; mais ce qu'il y a de rare, c'est que je ne pus démêler à laquelle des deux je me donnerois. Je demurai quelques jours dans cette incertitude, contant mes raisons, tantôt à l'une, tantôt à l'autre. J'allois régulièrement chez Quintilie, pour les voir; & cette femme prévenue de son mérite, s'imagina que j'étois amoureux d'elle; mais son erreur & mon incertitude ne durèrent pas long-tems. Lesbie enfin l'emporta; cette inconstante, qui cause à présent tous mes chagrins, s'empara tellement de mon cœur par ses fausses bontez, que je ne pense pas que je puisse jamais rien aimer autant que je l'ai aimée. Il y a à Verone un Jardin public, le plus agréable que j'aye encore vu; les Dames durant la belle Saison, vont s'y promener presque tous les jours, & leurs Galands ne manquent pas de s'y trouver. On diroit que ce lieu-là n'est fait que pour les Amans; il y a des allées de Myrtes & d'Orangers qui font respirer un air délicieux; on y voit des figures passionnées d'Amans favorisez, & de Maîtresses sensibles; les transports

ports & les plaisirs amoureux sont si naturellement dépeints dans leurs postures & sur leurs visages, qu'elles inspirent de la tendresse aux plus severes; On y trouve presque par-tout des jets d'eau, des canaux & des grottes très-commodes pour les rendez-vous.

On dit qu'un homme fort riche ayant passé toute sa vie à faire l'Amour dans plusieurs pais différens, se retira enfin à Verone, où il fit faire cet admirable Jardin, qu'il consacra à l'Amour, comme pour reconnoître les faveurs qu'il avoit reçues de lui, & le donna en mourant, au public, afin que les Amans qui y viendroient avec leurs Maîtresses, y fissent éternellement regner l'Amour. Ce fut dans ce lieu charmant que je trouvai un jour Lesbie, qui avoit choisi une allée assez écartée pour s'y promener seule; j'entendis en m'approchant d'elle, qu'elle chantoit une Ode que je fis autrefois à Rome, en l'honneur de Diane, dont, si je m'en souviens, les Vers étoient à peu près conçus en ces termes.

O D E
P O U R
D I A N E.

Diane sumus in fide.

JEUNES filles & jeunes gens,
 Dont le cœur n'a rien de profane,
 Avec moi dans vos chants,
 Célébrez à l'envi la puissante Diane.

O fille du grand Dieu des Dieux,
 Vous que Latone poursuivie
 D'un Monstre furieux,
 Mit au monde en tremblant dans les bois
 de Délie.

Vous dont les fleuves & les bois,
 Depuis cette heureuse naissance,
 Ont reconnu les Loix,
 Et dont tout l'Univers adore la puissance.

VOUS.

Vous faites ce que fait Junon,
Et souvent les femmes enceintes
Vous en donnent le nom,
En vous offrant leurs vœux entrecopez de
plaintes.

Vous-même brillez à nos yeux,
Et la nuit sous le nom de Lune,
En parcourant les Cieux,
Du craintif Laboureur vous faites la for-
tune.

Enfin sous tant de noms divers,
Toujours sainte & toujours sacrée,
Soumettez l'Univers.
Aux Romains qui vous ont de tout temps
adorée.

En vérité, Madame, lui dis-je en l'a-
bordant, après qu'elle eut cessé de chan-
ter, il fait bon travailler pour les Dieux;
ils savent nous récompenser lorsque
nous nous y attendons le moins. Quand
je fis ces Vers pour Diane, je ne pen-
sois

sois pas que j'aurois un jour la gloire de vous les entendre reciter. Si la Déesse, me répondit elle, ne vous fait aucune autre faveur, vous êtes assez mal payé. La Déesse, repris-je, lit dans nos cœurs, & sçait bien qu'elle ne peut rien faire de plus satisfaisant pour moi, que de mettre mes Vers dans votre bouche. J'ai peine à croire, reprit-elle, que vous soyez aussi sensible que vous dites, au plaisir de m'entendre chanter vos Vers. Hé! d'où vient, Madame, interrompis-je brusquement, & d'un air inquiet, que vous me soupçonnez de peu de sincérité? Comment voulez-vous que je croye tout ce que vous dites sur ce chapitre, interrompit-elle à son tour; vous qui depuis que vous me connoissez, n'avez pas fait un seul Vers pour moi? Pensez-vous, ajouta-t-elle en riant, que je n'aime pas mieux chanter mes louanges, que celles de Diane? Mais vous seriez bien fâché qu'on eût vu le nom d'une Provinciale dans vos Ouvrages. Vous autres gens du Parnasse, accoutumez à vivre à la Cour, vous avez si méchante opinion des Provinces, que vous ne croyez pas seulement qu'on y connoisse l'esprit; & quand vous êtes obligés d'y venir, vous voudriez pouvoir laisser le
vôtre

votre à la Cour, tant vous êtes persuadé que c'est quelque chose d'inutile en Province, que l'esprit. Hé, plutôt à Dieu, Madame, interrompis-je, que j'eusse pu du moins laisser mon cœur à Rome, il y eût couru moins de danger qu'ici; il seroit encore libre & tranquille; je vous eusse regardée impunément, & vous n'eussiez pas eu la gloire d'inspirer de l'amour à un indifférent de profession, qui avoit bravé toutes les Beautés Romaines. Mais, ajoutai-je, en la regardant d'un air passionné, dût-il m'en coûter tout le repos de ma vie, je ne saurois me repentir de vous avoir apporté un cœur digne de vous, & il ne tiendra point à mon esprit que votre victoire ne devienne aussi célèbre qu'elle est entière. Pourquoi me donnez-vous le change, me dit-elle, je ne me mets point en peine de votre cœur, & je ne voulois parler que de votre esprit? Hé bien, Madame, repartis-je, il faut donc vous faire voir que mon esprit ne m'a point abandonné. Je fus quelque tems sans parler, & puis je lui dis ces Vers, qui me vinrent sur le champ.

*Bleuit par esse Deo
videtur.*

Les Dieux de l'Olympe habitans,
Ne sont point plus heureux, & si j'ose
le dire,
En bûvant leur Nectar ne sont point si
contens
Que moi, quand je vous vois sourire.

DU

Cet air serein & gracieux,
Qu'un aimable enjouement donne à votre
visage,
Pénètre dans mon cœur, m'enchanté par
les yeux,
Et des sens me fait l'usage.

Puisqu'è les Vers vous coûtent si peu,
dit Lesbie en riant, je prétens bien que
vous en fassiez pour mon Moineau: c'est
peut-être de tous les petits Oiseaux ce-
lui qui mérite le plus d'être immortalisé.
Il est vrai que ce Moineau, pour qui
elle me demandoit des Vers, étoit la
plus jolie chose du monde: il y a des
Esclaves, que leurs Maîtres ont pris
grand soin d'élever à leur façon, qui ne
sont

sont pas si bien instruits, qu'il d'étoit ;
 il avoit une obéissance & une docilité,
 que ces âmes ferviles n'ont presque ja-
 mais ; il faisoit cent petites gentilles-
 ses, qui marquoient un discernement mer-
 veilleux, & s'il y a quelque chose qui
 puisse prouver, que l'instinct des bêtes
 vaut bien quelquefois la raison des
 hommes, c'est assurément l'exemple de
 ce Moineau. Mais je ne fus point con-
 tent que Lesbie s'avisât de me parler de
 lui, lorsque je voulois l'entretenir de
 choses qui me sembloient de plus gran-
 de importance. Quoi, Madame, lui
 dis-je, en prenant un ton fort sérieux,
 ne m'emploirez-vous jamais qu'à faire
 des Vers, & pensez-vous que je ne sois
 capable d'autre chose, que de louer un
 Moineau ? Ah ! Catulle, interrompit-
 elle, j'ai voulu plaisanter, & non pas
 faire injure à votre mérite ; je vous esti-
 me autant, & peut-être plus que je ne
 dois, ajouta-t-elle, en rougissant. J'al-
 lois lui répondre, & l'obliger à s'expli-
 quer plus clairement, lorsque deux ou
 trois personnes, qui vinrent l'aborder,
 m'en empêchèrent.

Je me retirai fort satisfait de ma jour-
 née, & flatté des plus agréables idées
 du monde, je ne doutai point que Les-
 bie

bie n'eust un peu de bonté pour moi, & je ne songeai qu'à profiter des dispositions favorables où il me sembloit qu'elle étoit. Je fis des Vers pour son Moineau, & je les lui envoyai le lendemain, avec un Billet pour elle. Voici à peu près le sens du Billet, & les Vers du Moineau.

CATULLE

A

LESBIE.

*J*E connois trop l'amitié que vous avez pour votre Moineau, & j'aurois peur en me brouillant avec lui, de me faire un trop puissant ennemi auprès de vous; je vous envoie des Vers, où je tâche de faire connoître toutes ses aimables qualitez; il ne tiendra point à moi, que la posterité, en les lisant, ne soit charmée de sa gentillesse long-tems après sa mort. S'il est aussi reconnoissant, & aussi raisonnable que vous dites quelquefois, c'est à lui maintenant à me le témoigner, en vous faisant connoître que la passion que j'ai pour vous, est la plus
vie-

*violente & la plus respectueuse que vous
ayez jamais inspirée.*

V E R S

P O U R

L E M O I N E A U

D E

L E S B I E .

Passer deliciae mea Puella.

Heuzeux Moineau , trop heureuse Les-
bie ,

Que votre sort est doux ,

Et qu'à bon droit j'en suis jaloux !

Sans chagrin , sans mélancolie ,

L'un de l'autre contens vous passez votre
vie ,

Tous les jours sont sercins pour vous ;

Sur le sein de sa Maîtresse

Le Moineau voltige sans cesse ,

Il prend mille plaisirs ,

Pont elle me défend jusqu'aux moindres
desirs ,

22 LES AMOURS

Si je veux à mon tour folâtrer avec elle,
 Quand le Moineau sensible à mon tourment,

Semble ailleurs occupé me ceder un moment,

Aussi-tôt la cruelle

Me quitte, & le rappelle,

D'un doigt qu'elle lui tend, & qu'il vient
 à becqueter,

En se frappent de l'aïlle;

Pour le mieux arrêter,

Elle se plaît à l'irriter.

Heureux Moineau, trop heureuse Lesbie,
 L'un & l'autre, dit-on par ces jeux innocens,

Vous sçavez adoucir les maux les plus pressans.

Un destin si tranquille est bien digne d'envie.

Que ne puis-je, comme elle, en jouant avec lui,

Bannir de mon esprit la tristesse mortelle,

Ou comme lui badinant avec elle,

Soulager quelquefois mon amoureux ennui.

Ces Vers eurent tout l'heureux succès
 que je pouvois souhaiter : Lesbie m'en
 fût bon gré, & commença à vivre avec
 moi, comme avec un homme qui ne lui
 étoit pas indifférent. J'allai chez elle
 l'après-dinée, j'y trouvai Quintilie, &
 trois

trois ou quatre de ses amies, qui donnerent à mes Vers plus de louanges qu'ils n'en méritoient; & Lesbie, en s'approchant de moi, me dit à l'oreille: Je n'estime pas moins votre Prose que vos Vers, mais je n'ai garde de la montrer; je suis bonne, & ne veux point vous faire d'affaire avec votre belle Maîtresse. Elle vouloit parler de Quintilie, qui lui avoit fait bonnement confidence de la passion qu'elle s'imaginott que j'avois pour elle. Les douceurs, continua-t-elle, que vous me dites dans vos Vers, ne tirent point à conséquence; c'est le stile de la Poësie, on n'y fait pas même réflexion; mais la Prose n'est point si privilégiée, & on est obligé de dire la verité, quand on ne parle pas le langage des Fables. Pensez-vous, Madame, repartis-je, que je ne la dise pas, quand je vous dis, que jamais personne ne vous a autant aimée que je vous aime? La bouche peut quelquefois mentir, ajoutai-je, on lui fait dire ce qu'on veut; mais les yeux qui parlent presque toujours, malgré nous, ne savent point déguiser; & quand le cœur ne languit pas, ils ne font point languissans. Je ne sai, continuai-je, si vous avez bien voulu observer les miens; mais

mais si vous l'avez fait, vous y avez vu tant d'amour, & tant de respect, que vous ne sauriez sans injustice, douter de la sincérité de mes paroles. Si vous voulez que je vous croye, répondit-elle, il faut que vous me persuadiez qu'on peut aimer également en deux lieux différens : car enfin vous dites à Quintilie les mêmes choses que vous me dites. Ne faites point l'étonné, ajouta-t-elle, en voyant que je paroissais surpris; Quintilie est moins mystérieuse que vous, & elle ne fait point de façon d'avouer que vous êtes amoureux d'elle. Je ne sai, Madame, lui dis-je, si Quintilie s'imagine que je suis amoureux d'elle, mais je sai bien que je suis fort éloigné de l'être. Voyez, ajoutai-je, en lui montrant mes Tablettes, quels sont mes sentimens pour elle; je ne pouvois pas deviner que vous m'en parleriez, & je n'avois pas dessein de vous faire voir le Portrait peu avantageux que j'en ai fait. Elle prit mes Tablettes avec empressement, & y lut ces Vers.

Quin-

Quintilia formosa est multis.

ON dit que Quintilie est belle,
 Pour moi je juge autrement d'elle ;
 Elle est droite, elle est grande, elle a de la
 blancheur,

Mais l'agrément lui manque, & c'est une
 statue,

Qui peut plaire à la vue,

Et qui ne touche point le cœur.

Comme il y avoit une espèce de ja-
 lousie entre Quintilie & elle, elle fut
 très-satisfaite de ces Vers ; & quelque
 instance que je pûsse faire pour ravoit
 mes Tablettes, elle ne voulut point me
 les rendre, & me promit seulement que
 personne ne les verroit ; mais elle ne
 tint mal sa parole, tout le monde les
 vit, & Gellius qui étoit parent de Quin-
 tilie, vint un jour m'en faire de gran-
 des plaintes. Je ne scûs d'abord que
 lui dire, mais comme nous étions par-
 faitement bons amis, je lui avoüai in-
 génûment la passion que j'avois pour
 Lesbie, & je lui dis que les Vers dont
 il se plaignoit, étoient un caprice d'A-
 mant prévenu, qui croyoit devoir tout
 sacrifier à sa Maîtresse. La confiance

B

que

que je lui fis de mon amour , l'obligea à me pardonner ; Quintilie elle-même ne me témoigna aucun chagrin ; mais & Gellius & elle se vangerent peu de tems après bien cruellement. Cependant lorsque je voulus me plaindre à Lesbie de la petite infidélité qu'elle m'avoit faite ; au lieu de m'en faire des excuses , elle m'embarqua dans de nouvelles affaires. Une jeune personne étoit arrivée depuis peu à Verone , elle n'étoit point belle , mais elle avoit un certain air de coquetterie , & certaines façons libres , qui lui attiroient une infinité de soupirans : Ces gens se tuoient de dire du bien d'elle , & ils établirent si bien sa réputation , qu'elle passoit pour une des plus belles personnes du monde , quoiqu'elle eût de très-grands défauts , dans la taille & dans le visage ; car on ne pouvoit pas dire de quelle couleur étoient ses yeux , elle avoit le nez trop petit , les mains fort seches , & les doigts extrêmement courts , & à l'observer de près , elle étoit un peu boiteuse.

Cependant Acné , c'est ainsi qu'elle se nommoit , devint suffisante & glorieuse , elle traitoit toutes les Dames qu'elle voyoit , avec une hauteur terrible , & Lesbie ne fut pas plus privilégiée

giée que les autres, quoiqu'elle fût infiniment plus belle. La fierté de cette indiscrette fille l'irrita tellement, qu'elle me dit que si je l'aimois, il falloit que je la vangeasse, & que par des Vers les plus aigres que je pourrois faire, j'apprisse à cette orgueilleuse à se mieux connoître. Quelque peu d'inclination que j'eusse à la Satire, il falut obeïr à Lesbie; & voici les Vers que je fis contre Acmé.

Salve nec minimo Puella naso.

A Vous la Nymphé aux yeux couleur d'Olive,

Dont la bouche ne peut retenir la salive;

A vous la Nymphé au petit nez,

Dont les pieds mal tournez

Font que le corps chancelle;

A vous dont les doigts sont trop courts;

A vous enfin qui n'êtes pas trop belle,

Et qui faites ici la Reine des Amours.

Hé quoi! vous avez la folie

De vous croire jolie?

Et la voix du Peuple en ces lieux,

Vous compare à Lesbie?

O qu'en Province on a de méchans yeux!

Ces Vers furent répandus par toute la Ville, il y eut peu d'honnêtes gens qui n'en eussent des copies, & j'eus bientôt sur les bras tous les adorateurs d'Ac-mé, qui se déclarerent hautement mes ennemis; les gens même de sang froid n'approuverent pas mon procédé; & beaucoup de personnes qui avoient auparavant de l'amitié pour moi, commencerent à me craindre, & à ne m'aimer plus. On me regarda comme un homme dangereux, avec qui le plus sûr étoit de n'avoir aucun commerce, afin de n'être point exposé aux traits d'une Muse satirique. Les Meres un peu severes défendirent ma compagnie à leurs Filles, & les Maris délicats à leur Femmes; enfin je devins la terreur de tout le beau Sexe. On me faisoit de grandes honnêtetés par-tout où je me trouvois; mais je remarquois bien que les Dames s'observoient avec moi, & qu'elles étoient continuellement sur leurs gardes, de peur qu'il ne leur échappât quelque chose qui pût me mettre en méchante humeur contre elles.

J'eusse été fort à plaindre si les bon-
tez de Lesbie ne m'eussent consolé de
cette disgrâce; mais il est vrai qu'elle
commença à m'accabler de tant de fa-
veurs,

veurs, que le chagrin que j'eus d'abord d'être haï de tout le monde, fut bientôt dissipé par le plaisir d'être aimé de la seule personne à qui je voulois plaire. Elle inventoit tous les jours pour moi de nouvelles manieres de tendresse, & Ipsitille à qui elle confioit tous ses secrets, m'a dit qu'elle ne lui parloit d'autre chose que de moi; qu'elle étoit inquiète & rêveuse, lorsqu'elle ne me voyoit pas, & qu'enfin il étoit difficile d'aimer mieux qu'elle m'aimoit alors. Je me trouvois aussi le plus heureux homme du monde, & je ne me plaignois que de ce que je n'étois pas assez souvent avec elle, & que tant de gens incommodes lui rendoient visite, que je passois quelquefois des journées entieres sans pouvoir l'entretenir; mais elle fit bien-tôt cesser ce petit sujet de plaintes.

Nous primes si bien nos mesures ensemble, que nous nous trouvions tous les jours à une certaine heure dans ce Jardin dont je vous ai parlé, & que personne ne s'appercevoit du rendez-vous. On sçavoit bien que j'étois amoureux de Lesbie, & que Lesbie me souffroit; mais on ne s'imaginait pas que je fusse aussi bien auprès d'elle que j'étois; & parce qu'on me voyoit tous les jours chez el-

le, on n'alloit pas penser que nous nous vissions ailleurs. Un jour que j'étois venu au rendez-vous à l'heure ordinaire, j'attendis long-tems Lesbie; & après m'être fort ennuyé, enfin j'allai chez elle assez inquiet, pour sçavoir ce qui avoit pu la retenir. Je la trouvai dans un état qui d'abord m' alarma extrêmement: elle versoit des larmes en si grande abondance, que je crus qu'il lui étoit arrivé quelque malheur extraordinaire. Je m'affligeai d'abord avec elle, & peu s'en fallut que je ne pleurasse comme elle, sans sçavoir ce qui la faisoit pleurer: Enfin elle me dit que son Moineau étoit mort. J'avoüe que mon étonnement fut encore plus grand qu'il n'avoit été, je n'avois pas cru jusqu'alors que la mort d'un Oiseau, quelque aimable qu'il pût être, dût causer de si violentes douleurs. J'admiraï la tendresse de Lesbie, & après tout, je lui sçeus bon gré d'être si sensible. Si la mort d'un Moineau lui fait verser tant de pleurs, disois-je en moi-même, à quelles extrémités la perte d'un Amant ne la porteroit-elle point? Et si elle aimoit une bête si tendrement, avec quelle passion ne dois-je point croire qu'elle m'aime? Ces réflexions m'occupoient si agréablement, que la joye
de

de mon cœur se répandit sur mon visage, & que Lesbie qui s'en apperçut, crut que je ne compatissois pas assez à son affliction, & me reprocha ma dureté. Je me plaignis à mon tour de ce qu'un malheur si léger lui avoit fait oublier que je l'attendois ; & après ces reproches mutuels, notre conversation finit par de mutuelles assurances de fidélité & d'amour.

Ipstille vint un moment après, & nous passâmes le reste de la journée à consoler Lesbie. Tandis que ces deux belles personnes s'entretenoient ensemble, je m'approchai de la table, & je fis des Vers sur la mort de ce Moineau si regretté. Lesbie en fit faire plusieurs copies, & je pense que la mémoire de ce petit Oiseau durera long-temps après nous, si toutefois je dois croire que les applaudissemens qu'on donna aux Vers que vous allez entendre, ont été sinceres.

32 LES AMOURS

PLAINTE

SUR

LA MORT

DU

MOINEAU

DE

LESBIE.

Lugete, ô Veneres Cupidinesque.

Prenez Graces & Jeux, pleurez tendres
Amours,

C'en est fait, la Parque ennemie

Vient de trancher le cours

D'une innocente vie.

Cet Oiseau si charmant, dont j'enviois le
fort,

Le Moineau de Lesbie est mort.

Il est mort, ce Moineau si cher à sa Ma-
tresse,

Et si digne de sa tendresse;

Docile,

Docile, & soumis à ses loix,
 Il étoit instruit à lui plaire,
 Et venoit à sa voix,
 Comme un Enfant à celle de sa Mere,
 Toujours sur ses genoux;
 Jamais libertin & volage,
 Il fit ses plaisirs les plus doux,
 D'aller rendre souvent en son petit ramage,
 A sa Maîtresse une espèce d'hommage.
 Faloit-il qu'avec tant d'attraits,
 Pour n'en revenir jamais,
 Il prit un triste vol vers l'infernal rivage?
 Affreuse nuit du trépas!
 Où les cruels Destins font tôt ou tard des-
 cendre,
 Tout ce qui respire ici-bas;
 Noir chaos, qui détruis les plus charmans
 appas!
 Lieux d'horreur, où nos vœux ne se font
 point entendre!
 Puisque vous nous ôtez nôtre innocent Moi-
 neau,
 Fuffiez-vous confondus dans vos propres ab-
 mes,
 Et privez de Victimes,
 Ne voir plus ériger ni bucher ni tombeau!
 Et toi trop malheureux, & trop aimable
 Oiseau,
 Dont mes Vers feront vivre à jamais la mé-
 moire,
 Ton sort est encor plein de gloire:

34 LES AMOURS

Lesbie abandonnée à d'amères douleurs,
A depuis ton départ les yeux baignez de
pleurs.

Peu de jours après cet accident, une
parente de Lesbie l'engagea à venir pas-
ser quelque tems dans une Maison de
campagne qu'elle avoit, & j'étois si bien
avec toute la famille, qu'on me mit de
cette partie. Ce fut-là que Lesbie com-
mença à s'abandonner toute entiere à la
passion qu'elle avoit pour moi; elle ne
se contraignit plus, & se laissant con-
duire à sa tendresse, elle prévenoit sou-
vent mes desirs, & m'accordoit des fa-
veurs que je n'eusse peut-être pas osé
demander. Ce fut-là aussi que je fis ces
Vers libres & passionnez, qui ont été
cause de mon malheur.

VERS

V E R S

A

L E S B I E

*Vivamus, mea Lesbia, atque
amemus.*

NE songeons qu'à la joye, aimons nous,
ma Lesbie,
Laissons moraliser ces Stérques vieillards,
Qui condamnent souvent jusqu'aux moindres
regards,
Et goûtons à longs traits les douceurs de la
vie.

Le Soleil meurt, & renaît tous les jours;
Mais de nos courtes années,
Les cruelles Destinées,
Ont autrement réglé le cours.

Quand nous mourons, nous mourons pour
toujours,

Et déjà la mort s'est faite
De tous nos jours: passez, s'il bien ou mal vous
employez.

Menageons donc le tems, & si vous n'en
croyez,

Faisons par nos plaisirs desespérer l'envie,
Rendons des vuriens tous les soins superflus;

Ma Lesbie, accordez tant de baisers confus,
 A l'Amant qui pour vous soupire,
 Tant de fois par milliers sans ordre redou-
 blez,
 Que nos jaloux en soient troublez,
 Et qu'incertains du nombre, ils n'osent en
 rien dire.

Je fis encore d'autres Vers que je vais
 vous dire, où les bontez de Lesbie sont
 plus clairement exprimées.

V E R S

A

L E S B I E

Quæris quot mihi basiationes.

Que mon bonheur est grand, & que ma
 joye est grande!

Ma Lesbie enfin me demande,

Combien l'ardent Catulle, afin d'être con-
 tent,

Exige de baisers? dix mille à chaque ins-
 tant,

Qu'il faut en Amour me rendre plus trait-
 table,

Autant que l'Océan roule de grains de sable,

Autant que l'Univers a vu passer de jours,

Au-

Autant que quand la nuit étend ses sombres
 voiles,
 Le Ciel fait paroître d'Etoiles,
 Qui suivant leur paisible cours,
 prennent plaisir à voir nos furtives amours.
 Je veux autant de baisers, ma Lesbie,
 Qu'un curieux oïsf, mit-il à supputer
 Tous les momens de sa vie,
 Ne puisse jamais compter;
 Et dont la pâle Satire,
 Qui répandant par-tout un venin plein d'hor-
 reur,
 Donne à la Vertu même une noire couleur,
 N'ose jamais rien dire.

Ces Vers vous font aisément com-
 prendre que j'étois alors dans le plus
 heureux état du monde; mais il semble
 qu'il soit nécessaire que tous les biens
 qui coûtent si peu de peine à acquérir
 en coûtent infiniment à conserver, &
 qu'il y ait une espèce de fatalité qui se
 plaise à détruire les fortunes qui ont été
 établies en peu de tems. Quoi qu'il
 en soit, il est certain que je ne tardai
 guères à éprouver que ces passions qui
 sont d'abord si violentes, consomment
 tout leur feu en moins de rien, & ne
 sont pas fort longues; & sans doute j'é-
 tois inspiré des Dieux, lorsque je fis
 ces Vers sur l'inconstance du Sexe.

38. LES AMOURS

V E R S

S U R

L'INCONSTANCE

D U

S E X E.

*Nulli se dicit Mulier mea nubere
malle.*

MA Maîtresse aujourd'hui m'embrassant
tendrement,

Me jure qu'elle m'aime,

Et qu'elle quitteroit pour moi Jupiter même;

Mais cette ardente foi ne dure qu'un mo-

ment.
Et l'on peut bien écrire avec ce beau serment,
Sur le sable léger, ou sur l'onde agitée,

Tout ce qu'une femme emportée,

Dir de rendre & de douk à son crédele A-

mant.

Le jour même que je retouruai de la
Campagne avec Lesbie, un de mes mell-
leurs amis arriva à Verone pour me
voir;

voir ; c'étoit Licinius Calvus , dont vous
 connoissez sans doute l'esprit & le mé-
 rite ; il fait des Vers avec une justesse
 & une facilité admirables ; & vous n'i-
 gnorez pas qu'il compose des Discours ,
 dont le stile est si pur & les pensées si
 brillantes , que , quoiqu'il soit encore
 fort jeune & d'une taille peu avantageu-
 se , il les prononce avec tant de grace
 & tant de véhémence , que le fameux
 Cicéron , à qui son éloquence a acquis
 tant de gloire , commence à l'appréhen-
 der. Au reste , il n'a guère moins d'a-
 grémens dans l'humeur , que de charmes
 dans l'esprit. Il est bon , honnête &
 civil ; il aime ses amis presque autant
 que ses Maîtresses , quoiqu'il ait le
 cœur fort tendre , & fort sensible à l'A-
 mour ; & s'il avoit pu surmonter une
 inclination furieuse qu'il a à médire &
 à reprendre avec une hardiesse terrible
 les défauts des Personnes les plus Illuf-
 tres , ce seroit peut-être l'homme du
 monde le plus agréable & le plus propre
 à la société. Nous nous étions vus à
 Rome , où il commença à faire des Vers
 en même tems que moi ; & ce qui sem-
 bloit devoir jeter entre nous de la ja-
 lousie & de l'émulation , servit à nous
 rendre meilleurs amis. Nous nous com-
 muni-

muniquions nos Ouvrages, & nous n'avions rien de secret l'un pour l'autre. Il m'avoit plusieurs fois pressé par ses Lettres de revenir à Rome, & comme il vit que les miennes ne lui faisoient point esperer mon retour, il résolut de venir me trouver lui-même. Le soir même qu'il arriva, je le menai chez Lesbie, afin de lui faire voir ce qui m'avoit arrêté si long-tems en Province. Ah! mon cher Catulle, me dit-il, après qu'il l'eut un peu regardée, que vous avez grande raison de préférer le séjour de cette Province à celui de Rome, & que je crains de devenir votre Rival, si vous ne vous hâtez de me donner au plutôt quelqu'autre Maîtresse. Lesbie qui entendit ce qu'il me disoit, lui répondit fort obligeamment pour moi, qu'elle ne lui conseilloit pas de me faire cette perfidie, & qu'elle haïssoit si fort les infidelitez, qu'elle se feroit un plaisir de le maltraiter, & de me vanger. J'aurois cru, Madame, au contraire, reprit-il, que vous me sçauriez bon gré de vous avoir sacrifié le meilleur de mes amis. Je ne donnai pas le tems à Lesbie de répondre, & prenant la parole pour elle, je dis ces Vers que je fis sur le champ.

Quel-

Quelque ardent amour qui nous presse,
 Le crime n'est jamais permis ;
 Et qui trahit ses amis,
 Trahiroit bien sa Maitresse.

Lesbie approuva cette Maxime, & voulut que je la misse sur ses Tablettes : Elle me les donna aussi-tôt, & après que j'eus achevé d'écrire, Licinius les prit, & y écrivit aussi ces quatre Vers.

A causer quelque grand transport,
 L'honneur d'un bel Objet consiste ;
 Et l'amour n'est guère fort,
 A qui l'amitié résiste.

Lesbie loua extrêmement la maniere spirituelle dont il défendoit une méchante cause. Et Licinius l'interrompant, que voulez-vous donc, dit-il, que fasse un malheureux, qui malgré tous ses efforts devient Rival de son Ami ? Elle se tourna de mon côté sans rien dire, & me regarda d'une maniere qui me fit connoître qu'elle vouloit que je répondisse pour elle. Je le fis encore en quatre Vers.

Qu'il ferme son cœur & ses yeux,
 Et s'il ne peut plus se défendre

Con-

Contre un Objet victorieux,
Qu'il fuye, & qu'il aille se pendre.

Licinius rit de cette Maxime; & après m'avoir dit que j'avois une vertu bien terrible, il ajoûta ces Vers pour répondre aux miens.

D'un Ami se voir le Rival,
Est une extrémité cruelle;
Mais mourir est un plus grand mal,
Que de devenir infidelle.

La conversation continua encore quelque tems sur le même pied, & nous emplîmes les Tablettes de Lesbie de Vers, & de Maximes opposées.

Le lendemain, comme je me trouvai éveillé, beaucoup plutôt que Licinius, qui étoit fatigué de son voyage, je m'avisai de lui écrire un Billet en Vers, que je fis mettre dans sa chambre par un Esclave. Voici ce que je lui mandois.

CATULLE

A

LICINIUS.

Hesterno, Licini, die otiosi.

Que nos petits jeux d'hier,
 Mon cher Licinius, doivent vous rendre
 fier!

Les Tablettes de ma Maitresse,
 Pleines de mille Vers,
 Que nous fîmes tous deux sur cent sujets
 divers,
 En faisant admirer votre délicatesse,
 Font craindre à mon amour quelque fa-
 cheux revers.

Malgré l'amitié qui nous lie,
 Cher Ami, je vous porte envie,
 Et je sens un secret dépit,
 Quand vous faites voir tant d'esprit.
 Charmé de vous pourtant, à regret je vous
 quitte,

Et la nuit sème en vain ses humides pavots,
 Quand je ne vous vois point, je n'ai point
 de repos:

Inquiet, dans mon lit je me tourne & m'a-
 gite, Et

Et le jour me tarde à venir,
 Pour vous entretenir.
 Ce matin fatigué d'une longue insomnie,
 J'expliquois dans ces Vers la crainte de
 mon cœur;
 Un Rival tel que vous dans les fers de Les-
 bie,
 Me feroit mourir de douleur.
 Quittez donc le dessein, injuste & témé-
 raire,
 De devenir l'Amant de ma Bergère:
 Et si de votre Ami vous troublez le bon-
 heur,
 Craignez que Nemesis, vangeresse des cri-
 mes,
 Ne punisse bien-tôt vos feux illégitimes.

Licinius ayant trouvé ces Vers sur sa
 Tablette, vint aussi-tôt dans ma cham-
 bre, & me pria de lui faire voir quel-
 que autre Beauté que Lesbie; afin, me
 dit-il, qu'il pût s'engager ailleurs, avant
 que de retourner auprès d'elle. Je le
 menai l'après-dînée chez Quintilie, elle
 avoit déjà ouï parler de lui, & des
 Vers que nous avions faits le soir pré-
 cedent chez Lesbie. Elle témoigna tant
 d'empressement pour les voir, que Li-
 cinius qui a une mémoire admirable,
 s'étant fait apporter des Tablettes, les
 écri-

écrivit tous en sa présence ; & lui donna encore ceux que je viens de vous dire, que j'avois faits pour lui.

Quintilie le remercia avec des manières si engageantes, que dans ce moment même il devint éperdûment amoureux d'elle. Comme il n'étoit pas homme à soupirer long-tems sans le dire, il fit aussi-tôt sa déclaration ; mais avec tant d'esprit, que Quintilie qui se sentoît aussi du penchant pour lui, ne manqua pas de répondre très-favorablement ; & on peut dire que leur intrigue commença & s'établit parfaitement en ce seul jour, & depuis ils s'aimèrent avec une tendresse, & une constance merveilleuse. Licinius ne songeoit qu'à plaire à Quintilie, & il n'y a rien que Quintilie ne fît pour conserver sa conquête ; de sorte que comme elle vit, que le grand monde qui venoit tous les jours chez elle, ne plaisoit pas à son Amant, elle fit si bien, qu'elle écarta tous ces Galans oisifs, dont elle avoit tant aimé la coquette.

Nous étions fort heureux mon ami & moi, lorsque son indiscretion nous ruina l'un & l'autre. Nous nous rendions tous les jours un compte exact de tout ce qui se passoit entre nos Maîtresses & nous.

nous. Nous nous montrions tous les Billets qu'elles nous écrivoient, & tous les Vers que nous faisons pour elles, nous nous en donnions même des copies. Quintilie en eut quelque soupçon, & comme elle n'avoit pas oublié les Vers desobligeans que j'avois faits sur elle, elle ne perdit pas l'occasion de s'en vanger. Elle obligea Licinius, qui ne devinoit pas son dessein, de lui mettre entre les mains tous mes Vers amoureux pour Lesbie. Elle les garda quelque tems, afin de mieux couvrir son entreprise; & lorsqu'elle crut qu'il ne se souviendrait plus de les lui avoir confiés, elle les donna à Gellius, avec qui je commençois à n'être plus si bien.

Gellius par des voyes détournées, les fit rendre à Lesbie, à qui on ne manqua pas de dire, que je publiois dans le monde les faveurs qu'elle me faisoit: On lui montra même quelques-uns des Billets qu'elle m'avoit écrits. Ses parens & ses meilleurs amis s'affemblerent, & firent si bien par leurs beaux raisonnemens, qu'elle ne douta point que je ne fusse le plus indiscret de tous les hommes, & qu'elle résolut de me haïr autant qu'elle m'avoit aimé.

Le jour qu'elle prit cette résolution, je

je me trouvai à une promenade où elle étoit, & je voulus l'aborder avec la même familiarité que nous avions coutume d'avoir ensemble; mais elle me reçut d'une façon qui me fit d'abord comprendre tout mon malheur. Elle eut dessein de me quitter sans me rien dire, & fit quelques pas en arrière; mais elle changea aussi-tôt de sentiment, & se rapprochant de moi, elle me dit que j'étois un ingrat & un perfide, qu'elle ne me vouloit voir de sa vie; elle me quitta brusquement en achevant de prononcer ces paroles foudroyantes. Je demeurai immobile, appuyé contre un arbre, qui m'empêcha de tomber, & je n'eus ni la force de l'arrêter, ni de la suivre; & cette espèce d'évanouissement eût peut-être encore duré long-tems, si Ipsitille, qui d'un endroit assez proche du lieu où j'étois avoit remarqué tout ce qui s'étoit passé, ne fût venue m'aborder.

Ma mauvaise fortune avoit voulu que cette fille, que je n'avois regardée jusqu'alors que comme l'amie de ma Maîtresse & la confidente de ses amours, avoit pris pour moi des sentimens un peu trop tendres; & comme je l'ai sceu depuis, avoit beaucoup contribué à me mettre mal dans l'esprit de Lesbie; s'i-

ma-

maginant qu'elle profiteroit de notre division, & que je deviendrois amoureux d'elle, pour me vanger de l'injustice qu'on me faisoit.

Elle me dit d'abord tout ce qu'elle put pour me consoler; mais je n'étois guères en état d'écouter ce qu'elle me disoit. Non, Madame, lui dis-je enfin, après l'avoir laissé parler assez long-tems sans l'interrompre, il n'y a que la mort qui puisse finir les douleurs qui me tourmentent. Pensez-vous que je puisse vivre haï de Lesbie; moi, qui tout injuste qu'elle est, l'adore encore au moment que sa cruauté me rend le plus malheureux des hommes? Quoi, poursuivis-je, je ne verrai plus cette adorable personne; moi qui comptois pour des siècles, tous les momens que je ne passois pas auprès d'elle? Vous m'abandonnez donc, inhumaine Lesbie, m'écriois je; après cela vous m'ôtez mon repos, ma joye, mes plaisirs; & que ne m'ôtez-vous en même tems cet amour trop violent que vous m'avez donné? Mais, non, je veux vous aimer & vous adorer malgré vous. Je veux opposer à votre legereté, une fidelité inviolable: Vous auriez ce que vous souhaitez, si je changeois à mon
 tour,

tour, & je vous punirai mieux en vous aimant toujours, qu'en vous abandonnant comme vous m'abandonnez.

Le bruit de ma disgrâce s'étoit déjà répandu par-tout, & Licinius s'étoit joint à Ipsitille pour me consoler. A peine après bien des prieres, put-il obtenir de moi, que je souffrisse qu'on me remenât chez moi. Il ne me quitta point tout le reste du jour, que je passai dans un accablement de douleur difficile à exprimer. Je ne fus guère plus tranquille les jours suivans, & mon affliction alla à un tel excès, que je tombai dans une fièvre aigue, qui fit craindre pour ma vie.

Ce qui acheva de me desesperer, fut que Licinius, que j'avois prié de voir Ipsitille de ma part, & de la prier d'obliger Lesbie à m'apprendre du moins les causes de son changement, me rapporta que Lesbie ne vouloit pas même qu'on prononçât mon nom en sa présence. J'avoue que je fus frappé de cette réponse, comme d'un coup de foudre, & tous mes Amis crurent que j'allois mourir. Quintilie elle-même, qui me punissoit si cruellement, sans que je le sceusse. & qui étoit venue me voir pour jouir de sa vengeance, a avoué qu'elle fut tou-

chée du pitoyable état où j'étois, & que peu s'en falut qu'elle ne se repentît de tout ce qu'elle avoit fait pour me perdre.

Cependant je commençai à reprendre mes forces, lorsqu'on s'y attendoit le moins. Ipsitille vint me voir, & comme elle avoit effectivement beaucoup de tendresse pour moi, elle me parut compatir avec tant de bonté à mes malheurs, elle me dit des choses si obligeantes, & elle accompagna tout ce qu'elle me disoit, de certains regards si languissans & si passionnez, que je sentis je ne sçai quelle émotion secrète, qui dissipa pour quelque tems cette profonde mélancolie dans laquelle j'étois plongé. Je commençai à prendre du plaisir dans son entretien, ce qui ne m'étoit point encore arrivé avec personne depuis ce funeste jour, auquel Lesbie me prononça l'arrêt de ma mort; car c'est ainsi que j'ai toujours appelé le cruel discours qu'elle me tint. Je me repentis, de ce qu'au lieu de suivre mon premier penchant, qui sembloit m'entraîner du côté d'Ipsitille, je m'étois attaché à une inhumaine; qui apprenoit les tristes nouvelles de ma mort, sans donner les moindres marques de pitié.

Je

Je soupirai deux ou trois fois; & regardant languissamment Ipsitille, qui avoit pris une de mes mains, qu'elle tenoit entre les siennes: Ah! lui dis-je, les Dieux sont justes, & ils ont raison de me punir de l'injustice que je vous ai faite; ils vouloient que je vous aimasse, mon cœur même sembloit être d'accord avec eux, Je leur ai résisté, j'ai combattu mes propres sentimens, pour me donner tout entier à une ingrante, qui m'abandonne aujourd'hui, qui me fait mourir. Je l'ai bien mérité, ajoutai-je encore, en soupirant. Ipsitille soupira aussi, sans me répondre, & me pressa la main, en rougissant. L'embarras où elle étoit; cette douleur amoureuse qui paroissoit dans ses yeux, son silence même; tout cela fut pour moi une espèce de langage, qui me persuada mieux que tous les discours du monde n'eussent pu faire. Je l'envisageai avec des yeux moins prévenus, & comme elle étoit dans un état à toucher les plus insensibles, je la trouvai plus aimable qu'elle ne m'avoit jamais paru. Je me dis à moi-même, qu'il y auroit bien du plaisir à me venger de l'inconstance de Lesbie, en la quittant, pour aimer une personne aussi charmante qu'Ipsitille. Ce dessein me

C 2

plût,

plût, & si je ne commençai pas d'abord à aimer cette belle fille, j'eus du moins envie de le faire.

Cependant je me trompai moi-même, & je la trompai aussi. J'étois aussi éperdûment amoureux de Lesbie, que j'aye jamais été; & dans ce même moment, où je prenois la résolution de me venger d'elle, je ne la haïssois que parce que je l'aimois avec ferveur, si j'ose parler ainsi. Je vous dis là des choses difficiles à concevoir; mais l'état auquel j'étois est encore plus difficile à exprimer. Je ne saurois à présent, que je suis un peu plus tranquille, vous donner une idée assez forte des cruelles agitations de mon cœur, des passions contraires qui le déchiroient, de mes irrélutions, de mes retours & de mes foiblesses, de mes emportemens & de mes fureurs. Pour vous en faire connoître une partie, il faut que je vous recite quelques-uns des Vers que je fis dans le tems que j'étois le plus tourmenté.

VERS

V E R S

A

L E S B I E.

*Dicebas quondam solum te nosse Ca-
tullum.*

TU m'as juré cent fois une ardeur éter-
nelle,

Tu me trompois, je te croyois fidelle,

Et je t'aimois alors,

Non comme une Maîtresse,

Mais avec des transports,

Plus ardens & plus forts,

Que ceux que peut causer la commune ten-
dresse.

Je te connois enfin; enfin j'ouvre les yeux.

De ton perfide cœur toute la honte éclate,

Et malgré toutefois ton parjure odieux,

Je ne puis te haïr, ingrâte.

Quel charme est donc le tien?

Tu me trahis; je t'aime: & tu sçais dans
ton crime,

34 LES AMOURS

Conserver mon amour en perdant mon es-
time;
Mais plus je t'aime enfin, moins je te veux
de bien.

En voici encore d'autres d'un stile &
d'un caractère peu différent.

V E R S

A

LESBIE.

*Odi & amo, quare id faciam for-
tasse requiris.*

J'Aime & je hais, toujours à moi-même
contraire;
Je veux au même Objet & du bien & du
mal;
Je cherche à l'ontrager, & je voudrois lui
plaire,
Es tel est de mon cœur l'égarement fatal,
Que je ne suis jamais d'accord avec moi-
même.
Je ne sçai comme quoi,
Des transports si divers ont pu s'unir en
moi;

Mais

Mais je souffre un tourment extrême,
Et je sçai seulement que je hais, & que
j'aime.

Voilà quels étoient mes véritables sentimens, lorsque je promis à Ipsitille de l'aimer; car enfin, après que nous eumes assez long-tems gardé un silence, qui n'étoit guère tranquille ni de part ni d'autre: Si vous pouviez, lui dis-je, oublier mon égarement, & recevoir dans vos fers un malheureux, qui n'est peut-être que trop puni de la résistance qu'il vous a faite, vous seriez aimée avec tant de tendresse & tant de constance, que vous n'auriez point sujet de vous repentir de votre bonté. Mais non, poursuivis-je, sans lui donner le tems de répondre, vous n'avez garde de dérober à Lesbie une infortunée victime, que vous avez peut être vous-même condamnée à la mort. Et cette ingratitude, dont l'inconstance m'a presque mis au desespoir, ne me quitte peut-être que pour vous vanger. Non, Catulle: non, me dit Ipsitille, je n'ai aucune part aux injustices qu'on vous fait; je n'ai jamais connu ce penchant secret que vous dites que vous aviez pour moi, & quand je l'eusse connu, je ne punis pas si cruellement le mépris

pris qu'on fait du peu de beauté que les Dieux m'ont donné. Si ce que vous m'apprenez est vrai, vous êtes d'autant plus à plaindre, que vous avez vous-même causé tous vos maux, & que pouvant être fort heureux, vous vous êtes rendu le plus malheureux des hommes. Car enfin, poursuivit-elle, en passant la main sur son visage, pour me cacher sa rougeur, je n'eusse peut-être pas été plus insensible que Lesbie, & j'eusse été plus constante. Elle voulut se lever après cela pour me dire adieu; mais l'arrêtant par le bras: **Achevez, Madame, lui dis-je, & après ce que vous venez de m'apprendre, si vous voulez que je meure, ne souffrez pas que ma mort soit le long & pénible effet du regret que j'aurai de ne vous avoir pas aimée assez tôt. Accablez-moi tout d'un coup, en me disant que vous ne voulez point d'un Encens si inutilement prodigué ailleurs, & que le vil rebut d'une beauté moins parfaite que la vôtre, est trop indigne de vous pour être accepté; ou bien si quelque pitié vous touche, rappelez-moi à la vie, en me permettant de vous aimer. La maladie vous donne des privilèges, qu'on ne vous accorderoit point si vous étiez en santé, répondit agréablement Ipsitille. Allez,**

lez; Catulle, continua-t-elle, en me donnant une main, qu'elle souffrit que je portasse sur ma bouche: S'il ne faut pour vous guérir, que vous permettre de m'aimer, il ne tiendra point à moi qu'un des plus agréables hommes du monde ne meure pas misérablement, lorsqu'il ne fait encore que commencer à vivre. Aimez-moi donc si vous voulez, & songez à vous guérir, si vous voulez que je vous aime. Je ne répondis à ces paroles que par des caresses & des transports qui me firent croire que j'allois être plus amoureux d'Ipfitille, que je ne l'avois jamais été de Lesbie.

Je m'occupai tellement de ma nouvelle passion, j'eus tant d'envie de la faire au plutôt éclater, afin de desesperer Lesbie, dont je connoissois l'humeur fière & glorieuse, que sans le secours des Médecins j'achevai de me rétablir en peu de tems. Cependant j'appris une nouvelle qui m'affligea sensiblement, & qui me fit bien connoître que Lesbie ne m'étoit pas autant indifférente que je voulois croire. Elle appréhenda, après m'avoir banni, que je n'insultasse à sa solitude, si elle demeuroit sans Amant, & elle fit si bien qu'elle engagea Gellius. Licinius fut celui qui m'apporta cette fâcheuse

nouvelle ; & comme si vit qu'elle faisoit un effet sur mon esprit, auquel il ne s'étoit point attendu. Hé quoi ! me dit-il, ne m'avez-vous pas juré que vous haïssez Lesbie ? D'où vient que vous êtes jaloux de ceux qui s'attachent à elle ? Oui, Licinius, repris-je, je hais Lesbie encore plus que je ne l'ai aimée ; mais je ne puis souffrir que Gellius, qui m'a toujours fait office d'ami, devienne l'Amant d'une ingrante, que je voudrois que tout le monde abandonnât comme moi. Gellius est un perfide, ajoutai-je, un traître, que je dois haïr, puisqu'il aime ceux que je deteste. Ah ! Catulle, s'écria Licinius, vous aimez encore Lesbie. Vous m'offensez, interrompis-je brusquement, si vous me croyez assez lâche pour conserver le moindre sentiment d'amitié envers une infidelle, qui me préfère Gellius. Moi, j'aimerois encore cette perfide ? Ah Dieux ! l'Enfer n'a point de furie qui me paroisse si horrible qu'elle. Licinius sourit, & comme il vit que je ne pouvois parler sur ce chapitre sans émotion, il ne me répondit rien. Je ne fus pas plutôt seul, que je fis contre Gellius les Vers les plus sanglans du monde, où je lui reprochois la honte de sa famille, qui, à ce qu'on dit, s'aime d'une

d'une manière peu innocente. En voici quelques-uns.

V E R S

A

G E L L I U S.

*Non ideo Gelli sperabam te mihi
fidum.*

SI trop long-tems flatté d'un espoir té-
méraire,

Je n'avois pu penser qu'en ce fatal amour,
Qui m'a presque réduit à ne plus voir le
jour,

Gellius me seroit contraire,
Et que Lesbie enfin auroit de quoi lui
plaire.

Ce n'est pas qu'en effet je lui connusse un
cœur

Jaloux d'une vertu sévère,

A qui tout crime fait horreur;
Mais l'ingrate n'étoit ni sa sœur ni sa mère,

Et ce fameux Amant,
Que jamais on ne vit aimer innocemment,

70 LES AMOURS

Devoit brûler de feux moins légitimes,
Et dans les grands forfaits, de tout-tems
affermi,

Ne se pas abaisser à trahir un Ami.

Mais Gellius aime si fort les crimes,
Que leur nom seulement échauffe ses desirs,
Et les moindres forfaits lui font de grands
plaisirs.

AUTRES

CONTRE

GELLIUS.

*Gellius est tenuis, quidni, cui tam
bona mater?*

Gellius est tout maigré; Hé quoi! tu t'en
étonnes?

Le moyen qu'il soit gras?

Il a des parentes trop bonnes.

Et sa Tante & sa Mere ont encor des appas,
Sa Sœur est charitable & belle;

Ami n'en doutons point,

si sa Famille étoit tant soit peu plus cruelle:

Il en auroit plus d'embonpoint.

Tan-

Tandis que ces Vers couroient dans le monde, & que chacun en raisonnoit diversement, selon les divers interêts qu'on prenoit dans cette affaire, ou pour Gellius, ou pour moi; je commençai à sortir, & la premiere visite que je fis fut chez Ipsitille; elle me fit de grands reproches sur la manière dont j'en uois avec Gellius. Hé quoi! Madame, lui dis-je, se peut-il que le plus scelerat de tous les hommes soit de vos amis? Plût aux Dieux, répondit-elle, que vous eussiez autant d'indifférence pour Lesbie, que j'en ai pour Gellius; mais si vous n'aimiez point Lesbie, vous ne haïriez pas Gellius. Catulle, poursuivit-elle, si je n'ai point assez de mérite pour me faire aimer de vous, je vous témoigne peut-être assez de bonté pour mériter de n'être pas trompée. Je sens bien que je commence à vous aimer; mais peut-être que je puis encore surmonter mon amour, avant qu'il devienne plus fort. Avouez-moi, de bonne foi, si vous n'avez pu effacer Lesbie de votre cœur, je vous servirai auprès d'elle en bonne amie, & je ne songerai plus à être votre Maîtresse. Tant de sincérité me toucha, & je fus sur le point de la détromper en me détrompant moi-même, & de la prier de

me raccommoder avec Lesbie; mais la honte de répondre si mal aux bontez qu'elle m'avoit témoignées, me ferma la bouche.

Mon irrésolution dura quelques momens, & Ipsitille qui observoit mon visage, devinant ce qui se passoit dans mon cœur, s'écria d'une manière tendre & douloureuse; Lesbie est toujours aimée, & Ipsitille aime en vain. Malheureuse, qu'ai-je fait aux Dieux, pour prendre si aisément de l'amour, & pour n'en pouvoir donner? Catulle, continua-t-elle, en me regardant avec des yeux gros de pleurs, qu'elle ne pouvoit presque plus retenir; je ne m'oppose point à votre bonheur, allez trouver votre infidelle, vous vous raccommoderez aisément; mais au moins ne lui racontez point ma honte. Ne vous présentez plus à mes yeux, & aidez-moi à étouffer l'inutile tendresse que j'ai pour vous. Des paroles si touchantes dissipèrent cette espèce d'assoupissement où j'étois. Ah! Madame, lui dis-je, en me jettant à ses genoux, & en les embrassant: Avez-vous oublié que c'est vous seule qui m'avez conservé la vie? Sans vous je serois mort; la permission que vous m'accordâtes de vous-aimer, me fit résoudre à vivre: je ne vis que pour vous, & je mourrai de
dou-

douleur, si vous doutez de mon amour. Je lui fis alors tant de protestations, je lui jurai tant de fois que je n'aimois qu'elle, & que je haïssois Lesbie; j'animai mes discours de tant de passion & de tant de tendresse, que persuadée que je l'aimois effectivement, elle ne me fit guère languir, & m'accorda bien-tôt plus de faveurs, que je n'en avois jamais eu de Lesbie.

Il est malaisé de vous dire avec combien de marques d'indifférence & de mépris cette inconstante apprit mon engagement auprès d'Ipsicille; elle ne lui en parla jamais, & défendit à Gellius, qui, à ce qu'on dit, vouloit me quereller, d'en venir à cette extrémité. Cette modération me desespéroit; car je ne souhaitois rien tant que quelque grand éclat, qui pût attirer un éclaircissement entre elle & moi; je n'avois point encore pu deviner les raisons qu'elle avoit eues pour me quitter d'une manière si cruelle, & j'esperois qu'en lui faisant tous les jours de nouveaux outrages, je l'obligerois à dire les sujets de plainte qu'elle avoit contre moi; mais elle opposoit à tous mes emportemens une insensibilité si dédaigneuse, que toutes les mesures que je prenois pour la faire parler, n'étoient inutiles.

inutiles. Elle m'évitoit même avec tant de soin, que je ne pus la voir que long-tems après ma disgrâce, lorsqu'elle se prépara à faire un voyage à Rome.

Il étoit survenu une affaire dans sa Famille, qui obligea une Tante, auprès de qui elle avoit toujours demeuré depuis la mort de son Pere & de sa Mere, à aller à Rome. Il y avoit long-tems qu'elle avoit envie de voir cette superbe Ville, & je pense que la joye qu'elle eut de se disposer à un voyage souhaité tant de fois, ne contribua pas peu à dissiper le chagrin que notre brouillerie pouvoit lui donner.

Je me trouvai chez Ipsitille, lorsqu'elle vint lui dire adieu. Et quoique je fusse fort préparé à cette entrevûe, cependant je parus déconcerté & interdit en la voyant, Ipsitille même s'apperçut de mon embarras, & en eut du chagrin. Pour mon ingratitude, elle ne changea point de visage, elle me regarda comme un homme qu'elle n'auroit jamais vu, & elle commença la conversation avec autant de tranquillité & d'assurance, que si je n'eusse pas été présent.

Je connus bien néanmoins qu'elle faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour me chagriner; elle ménagea la conversation
avec

avec tant d'adresse, qu'elle la fit tomber sur Gellius. Elle en dit mille biens, elle loua sa douceur, sa complaisance & son honnêteté pour tout le monde; mais elle éleva sur-tout sa bonne mine & sa beauté. J'écoutai tous ces Eloges fort paisiblement, & sans y rien répondre; mais ayant apperçu des Tablettes sur une Table, auprès de laquelle on étoit assis, je les pris, & y écrivis quatre Vers, d'un caractère si gros, qu'il étoit impossible que Lesbie ne les lût, si elle jettoit les yeux dessus. Voici les Vers.

Gellius est pulcher.

IL faut bien qu'il soit beau, cet heureux
Gellius,
Dont les rares talens ne sont pas trop connus;

Puisqu'enfin sans scrupule,
On préfère son corps à l'esprit de Catulle.

Je tournai les Tablettes de son côté, & je connus bien-tôt qu'elle avoit lu ces Vers. Elle rougit, & fut quelque tems sans parler; mais ce qu'il y eut de fâcheux pour moi, c'est que Ipsitille les lut aussi, & qu'elle m'en témoigna son chagrin après que Lesbie fut sortie.

Elle

Elle eut tant de dépit de ce qu'en sa présence je n'avois pu m'empêcher de faire paroître encore quelque reste de passion pour sa Rivale, que peu s'en salut qu'elle ne rompit avec moi. Je ne l'ai jamais vue si en colere; elle ne me parla point, comme autrefois, en Amante étonnée, qui craignoit de me perdre; mais en Maîtresse absolue, qui vouloit me punir de mes infidelitez.

Des Vers que j'envoyai le lendemain à cette Belle irritée, firent cesser l'orage. Il faisoit un des plus beaux jours du monde; j'en avois passé une partie avec Licinius, qui donnoit à manger à deux ou trois de nos amis; & j'eusse bien voulu l'achever avec Ipsitille, afin de joindre aux plaisirs d'une spirituelle & honnête débauche, ceux de l'Amour & de la Galanterie. Mais comme après ce qui étoit arrivé le soir précédent, je ne savois pas si ma visite lui plairoit, je lui écrivis ces Vers, pour la prier de me permettre d'aller chez elle.

VERS

V E R S

A

I P S I T I L L E.

Amabo, mea dulcis Ipsitilla.

MA Reine, mon Amour,
 Ma charmante Ipsitille;
 Hé quoi ! souffrirez-vous qu'en ma chambre
 inutile,
 Je passe un si beau jour ?
 Dans une débauche agréable,
 Lassé des plaisirs de la Table,
 Je brûle d'amour sur mon lit,
 Et dans la solitude,
 Le repos même aigrit
 Mon amoureuse inquiétude.
 Soyez doncques seule chez vous,
 Daignez m'y mander & m'attendre,
 Et préparez votre ame aux plaisirs les plus
 doux,
 Qu'ait jamais fait sentir l'amitié la plus ten-
 dre.

Ipsitille ne tarda guères à me répondre
 de la manière que je pouvois souhaiter,
 & j'allai passer avec elle la plus amoureu-

se après-dinée (s'il m'est permis de parler de la sorte) que j'aye encore passé de ma vie.

Il y avoit apparence que mon engagement avec elle dureroit long-tems; cependant je la quittai bien-tôt de la manière que je vais vous dire. Lesbie étoit arrivée à Rome, & on ne me mandoit rien d'elle qui ne fût capable de me la faire haïr éternellement. Comme elle étoit parfaitement belle, elle fit du bruit dans Rome, elle eut grand nombre d'Adorateurs, dont les manières différentes de celles des Provinciaux, l'éblouïrent, & l'aveuglèrent tellement, que ce qui arrive presque à toutes les jeunes Provinciales qui viennent à la Cour, ne manqua pas de lui arriver; c'est-à-dire, que l'envie de plaire lui fit faire plus de chemin qu'elle ne vouloit, & qu'elle poussa trop loin la coqueterie. Je fis sur cela des Vers très-outrageans pour elle, & je les adressai à un de mes Amis & des siens, qui s'appelle Cælius. Les voici.

VERS

V E R S.

A

C Æ L I U S.

Cæli Lesbia nostra, Lesbia illa.

Qui l'eût cru, mon cher Cælius,
 Cette ingrante & fière Lesbie,
 Que j'aimois autant que ma vie,
 Oubliant son orgueil dans Rome & ses ver-
 tus,
 Des Chevaliers Romains brigue la connois-
 sance,
 Et gagne des Amis en perdant l'innocence?

Ipsitille ayant vu ces Vers, ne crai-
 gnit plus que je me raccommodasse avec
 Lesbie, & elle ne douta point que je ne
 l'eusse entièrement effacée de mon cœur.
 Un jour que cette indiscrette fille, un
 peu trop emportée dans sa tendresse,
 avoit un de ces épanchemens de cœur,
 qui font dire tout ce qu'on pense aux
 personnes qu'on aime bien, après m'a-
 voir fait mille caresses, & m'avoir assu-
 ré qu'elle n'avoit pas attendu que je l'ai-
 massé pour m'aimer, elle s'avisa de m'ap-
 pren-

prendre toute la malheureuse intrigue de ma brouillerie avec Lesbie. Elle crut se faire un grand mérite auprès de moi, en me disant qu'elle avoit du moins autant contribué que Quintilie, à me mettre mal avec ma Maîtresse. Je vous aime, me dit-elle, & j'étois au desespoir de ce qu'une autre vous possédoit tellement, qu'il sembloit que vous n'eussiez d'yeux que pour elle; j'embrassai donc avec joye l'occasion que Quintilie m'offrit de vous arracher à cette heureuse Rivale, à qui je portois envie; & je crus que vous me sauriez un jour bon gré de cette tromperie, qui au lieu d'une Maîtresse fière & orgueilleuse, qui ne vous aimoit que par vanité, parce qu'il lui étoit glorieux d'engager un homme tel que vous, vous donne une Amante tendre & délicate, qui n'aspire en vous aimant, qu'au plaisir de vous aimer. Elle accompagnoit tout ce qu'elle disoit d'une infinité de caresses passionnées, que je reçus avec une froideur à glacer. Ah! Madame, m'écriai-je, après l'avoir écoutée sans l'interrompre, qu'avez-vous fait, & que m'avez-vous dit? Je la quittai après cela, tout éperdu, sans lui rien dire davantage, & je la laissai dans un état peu différent de celui auquel j'étois.

Elle

Elle connut la faute qu'elle venoit de faire, & après avoir pleuré son indiscretion, elle vint conter son malheur à Quintilie, à peu près dans le même tems que j'allai trouver Licinius, pour lui apprendre ce qui venoit de m'arriver. Ah! Licinius, lui dis-je, en l'abordant, c'est vous qui m'avez perdu, c'est vous qui m'avez mis mal avec Lesbie. Il ne me répondit que par un silence plein d'étonnement; & je continuai à lui dire tout ce qu'Isitille m'avoit avoué. Je ne saurois vous faire comprendre les regrets sensibles qu'eut ce cher Ami, de ce que la confiance que j'avois eue en lui, m'étoit devenue si funeste par son indiscretion. Son chagrin eut même des suites bien terribles, & il sembla que les destins prissent plaisir à nous affliger l'un par l'autre, pour détruire cette belle amitié qui étoit entre nous.

Il y avoit dix ou douze jours que Quintilie étoit tourmentée d'une fièvre qui la retenoit au lit. Et Licinius, sans songer que ce qu'il alloit faire pouvoit aiguïr le mal de sa Maîtresse & le rendre dangereux, me quitta brusquement, & courut chez elle pour lui reprocher sa perfidie & sa cruauté. Comme il est d'une humeur un peu violente, il lui parla
d'une

d'une manière si aigre, il lui dit tant de fois qu'elle étoit indigne de son amour, après ce qu'elle avoit fait, que cette belle malade appréhenda de le perdre. Après donc qu'il fut sorti, elle s'abandonna à des excès de douleur si grands, en présence d'Ipsitille, qui n'étoit pas en état de la consoler, que sa fièvre augmenta étrangement, & que dès le même jour on craignit pour sa vie.

Cependant nous étions dans ma chambre, mon Ami & moi, & nous tâchions de nous affermir dans l'amitié l'un de l'autre malgré la fortune qui vouloit nous diviser, lorsqu'Ipsitille entra toute en pleurs, & s'adressant d'abord à Licinius: Allez, lui dit-elle, illustre Ami : Allez voir l'état auquel vous avez réduit une malheureuse personne qui vous aimoit avec trop de tendresse ; Quintilie se meurt. Mais vous, ingrat, poursuivit-elle, en se tournant de mon côté, vous n'aurez pas le plaisir de me voir mourir de honte & de douleur, pour n'avoir pu, après tant de bontez, me faire aimer d'un cruel. Les Dieux, à qui je veux me consacrer, me donneront assez de force pour me surmonter moi-même, & pour vous haïr plus que je ne vous ai aimé.

Elle

Elle sortit après cela, sans écouter ce que nous lui disions Licinius & moi. Le soir même, elle alla se renfermer dans une Maison de Vestales, où elle est encore, & où, quelques instances que j'aye pu lui faire, elle n'a jamais voulu consentir que je la visse.

Licinius me quitta avec toute la précipitation que peut avoir dans une pareille rencontre un homme véritablement amoureux. On lui dit chez Quintilie, qu'elle n'étoit plus en état d'être vue, & que la moindre émotion étoit capable de la faire mourir. Il revint affligé, comme on peut penser, ayant laissé deux Esclaves chez sa Maitresse, qui vonoient à tout moment lui en dire des nouvelles. Comme on ne lui rapportoit rien qui pût le remettre, il n'y a point de dessein violent qu'il ne formât contre lui-même; & j'eus toutes les peines du monde à l'empêcher d'avalier un poison, dont l'effet ne s'achevoit qu'en deux ou trois jours. Il avoit résolu de le prendre, afin de mourir en même tems que Quintilie, car on lui avoit dit qu'elle ne devoit pas passer ce tems-là. Il s'étoit déjà retiré dans un cabinet sans me rien dire, & après avoir relu, en pleurant, toutes les Lettres que cette belle mouran-

te lui avoit écrites , il avoit pris son Portrait , qu'il baisoit amoureusement , & il portoit déjà la main sur la coupé fatale où étoit le poison , lorsque j'entrai & lui arrêtai le bras. Il me regarda avec des yeux où la mort étoit déjà peinte. Et que vous ai-je fait , me dit-il , qui vous oblige à m'empêcher de m'assurer un remede certain contre les maux terribles que la Fortune me prépare ? Je lui dis tout ce que je pus pour lui persuader de vivre , & je ne le quittai plus.

Nous avions déjà passé deux jours dans le plus pitoyable état du monde , lorsqu'on vint nous dire que Quintilie étoit abandonnée des Médecins , & qu'elle demandoit à nous voir l'un & l'autre. Nous allâmes chez elle mon ami & moi ; Licinius s'approcha le premier de son lit , & s'étant mis à genoux , il prit une de ses mains qu'elle lui tendit , & après l'avoir baifée en la mouillant de ses larmes , il dit des choses si tendres , que tous ceux qui l'entendirent en furent touchés , & que Quintilie même , toute mourante qu'elle étoit , sentit une joye secrète , qui parut même sur son visage , & qui lui fit trouver la mort moins affreuse.

Mon cher Licinius , dit-elle , d'une voix

voix languissante, je vous aime, & quoique les reproches que vous me fîtes il y a deux jours, m'ayent peut-être mise dans l'état où vous me voyez, je ne vous veux point de mal de ma mort, puisque malgré la perfidie que j'ai faite à votre Ami, vous ne me haïssez point. Moi, Madame, interrompit-il, après avoir effuyé ses larmes, moi, je vous haïrois ? Ah ! malgré mes emportemens indiscrets, je suis si éloigné de le faire, que si les Dieux ne vous donnent la vie, je ne tarderai guères à mourir. C'est moi qui ne songe plus qu'à mourir, répondit Quintilie; mon heure est venue, il faut que j'obeïsse aux Loix de la Nature; mais si vous m'aimez encore, je vous ordonne de vivre pour l'amour de moi, afin que vous m'excusiez auprès de Lesbie & de Catulle, & que ma mémoire ne leur soit point si odieuse. Pour lors m'ayant fait approcher : Catulle, me dit elle, les Dieux me punissent bien des méchans offices que je vous ai rendus auprès de Lesbie, ne poussez point votre vengeance plus loin qu'eux, & cessez de me haïr, quand je cesserai de vivre. Je vous recommande votre Ami, continua-t-elle, prenez soin de sa vie, elle vous est nécessaire, puisque je l'ai prié de desabuser Lesbie.

En nous parlant de la sorte elle commença à s'affoiblir, & à sentir les approches de la mort; ses yeux se fermerent, tout son corps devint immobile, & elle ne parla plus qu'un moment avant que d'expirer, lorsqu'ayant un peu entrouvert ses yeux appesantis, elle apperçut Licinius auprès d'elle, & voulut lui dire adieu. Je meurs, lui dit-elle, en vous aimant toujours; vivez, au nom des Dieux, en m'aimant aussi: Adieu, mon cher Licinius, ajouta-t-elle en poussant le dernier soupir, & en lui serrant la main qu'elle tenoit. Ainsi mourut dans la fleur de son âge la malheureuse Quintilie, regrettée après sa mort de ceux même qu'elle avoit offensés durant sa vie. Ce fut un spectacle bien douloureux, que de voir le corps d'une jeune personne, à qui la mort n'avoit point encore ravi tous ses attraits, étendu sur un lit, & Licinius panché sur ce corps qu'il baignoit de ses larmes, s'obstiner à vouloir mourir de douleur; car il n'y eut pas moyen de l'arracher de ce lieu de tristesse, jusqu'à ce qu'on enlevât le corps de Quintilie pour le brûler. Il l'accompagna jusqu'au bucher, où il se fut jetté sans doute, si ses amis ne l'eussent retenu.

Nous demeurâmes encore quelque
tems

tems l'un & l'autre à Verone, où le seul plaisir qu'il pût prendre étoit de faire des Vers sur la mort de Quintilie, qu'il regrette encore avec les mêmes emportemens de douleur qu'il avoit le jour qu'elle mourut. Quoique je fusse fort troublé d'un accident si extraordinaire, & d'ailleurs fort inquiet pour mes propres intérêts, je ne laissai pas de faire aussi des Vers sur l'affliction de Licinius.

V E R S

A

L I C I N I U S.

Si quicumque mutis gratum, acceptumve sepulchris.

S I dans les tristes lieux où la mort les en-
voye,

Les manes des mortels,

A qui notre douleur érige des Autels,

Peuvent encor sentir le chagrin ou la joye,

Mon cher Licinius,

Tes pleurs ne sont plus superflus,

LES AMOURS

Sur les bords d'Acheron la triste Quintilie,
Avant le tems ravie,
N'accuse plus le Sort
Qui termina trop tôt sa vie,
Puisqu'elle est dans ton cœur vivante après
sa mort.

C'est ainsi qu'en la flattant, je tâchois
d'endormir, pour ainsi dire, la douleur
de mon Ami. Cependant comme il n'y
avoit rien à Verone qui ne servit à nous
affliger, nous retournâmes à Rome, où
j'esperois me raccommoier avec Lesbie,
mais elle étoit si irritée des Vers que j'a-
vois faits contre elle, qu'elle ne voulut
voir ni Licinius ni moi, & que je me
trouvai plus malheureux que je n'avois
jamais été: car enfin je sentoie malgré
moi, que j'aimois toujours cette incons-
tante, qui au lieu d'écouter ma justifi-
cation, ne songeoit qu'à faire tous les
jours de nouveaux Amans pour me des-
esperer.

Enfin, après bien des combats, je ré-
solus de l'oublier, & je crus que l'éloi-
gnement étoit le seul remède qui pût me
guérir. Voilà la raison qui m'a fait venir
dans ces lieux, où j'ai tous les sujets du
monde de me louer de la Fortune, puis-
que j'ai eu le bonheur de vous y rencon-
trer.

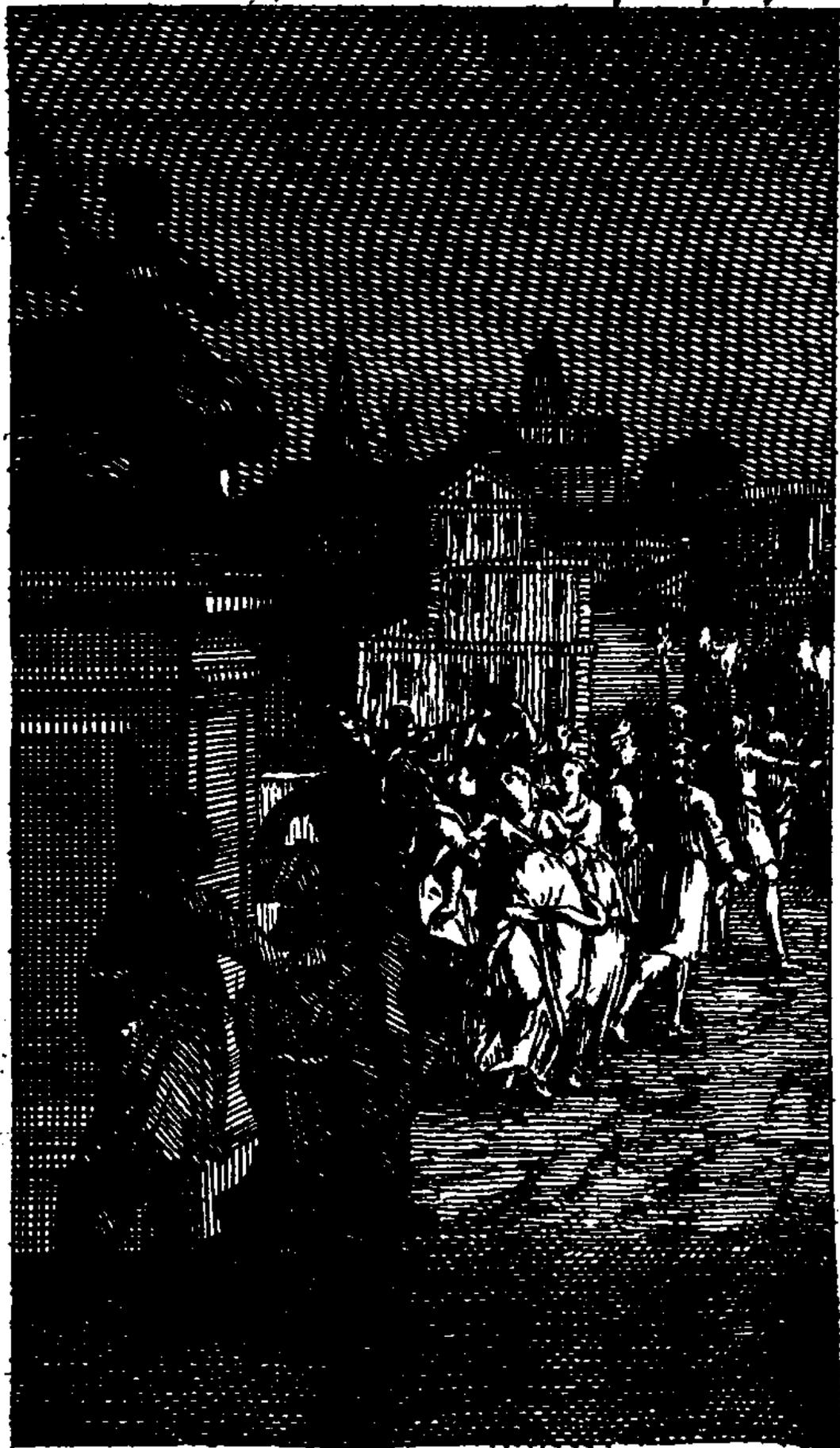
Ca.

J. R. S.
sainte Quintile,

...
... vivante après

...ant, je tâchois
...re, la douleur
...t comme il n'y
...e servit à nous
...s à Rome, où
...er avec Lesbie,
...es Vers que j'a-
...elle ne voulut
& que je me
que je n'avois
sentois malgré
s cette inconf-
uter ma justis-
faire tous les
pour me def-

combats, je ré-
us. que l'éloq-
e qui pût me
n'a fait venir
les sujets du
fortune, puis-
us y rencon-
C.





Catulle ayant ainsi fini son Histoire, fut remercié de César en des termes très-obligeans. Je ne souffrirai point, lui dit après cela ce nouveau Dictateur des Romains, que Catulle soit ainsi exilé de Rome; je veux vous y remener avec moi, & faire votre acommodement avec Lesbie. Non, Seigneur, interrompit Catulle, je ne veux plus penser à cette ingratitude, l'absence a déjà commencé à la chasser de mon cœur; souffrez que je demeure ici jusqu'à ce qu'elle en soit entièrement bannie. Voyez, ajouta-t-il, par la manière dont j'écris à mes Amis, quels sont les sentimens que j'ai pour elle. En disant cela, il tira une Lettre qu'il adressoit à Furius & à Aurelius, deux de ses meilleurs Amis. César la prit, & y lut ces Vers.

D

CA

CATULLE

A

FURIUS,

ET A

AURELIUS.

*Furi & Aureli comites Catulli.***C**Hers Amis de Catulle, & compagnons
fidelles,

Toujours prêts à suivre ses pas;

Soit qu'il lui plaise aller dans les Terres
nouvelles,Où l'Inde foute aux pieds l'or qu'il ne con-
noît pas:

Soit que de l'Hircanie, ou bien de l'Arabie

Il visite les habitans;

Soit qu'il suive le Nil, dont la rive fleurie

Fut l'azyle des Dieux poursuivis des Titans:



Soit

Soit que le long du Rhin dans les Gaules
vaincues,

Et déjà faites à nos Loix,
Il cherche de César les traces reconnues,
Aux vestiges récents de ses fameux Exploits.



Amis, je ne veux point qu'au gré de mes
caprices,

L'amitié vous fasse une Loi,
Et je n'exige point ces pénibles offices,
Mais daignez seulement dire deux mots
pour moi.



Allez trouver Lesbie, & dites à l'ingrate,
Qui fait abuser mille Amans,
Dont chacun en secret d'être aimé seul se
flate,
Qu'elle peut à son gré soulager leurs tour-
mens.



Qu'elle vive à son gré, je ne vis plus pour
elle;

Elle a fait mourir dans mon cœur
Les restes malheureux d'un amour trop fi-
dèle,
Comme le fer tranchant fait mourir une
fleur.

César alloit encore parler à Catulle, lorsqu'on vint lui dire, qu'un Vaisseau nouvellement arrivé de Rome, avoit apporté des Dames Romaines, qui demandoient à le voir. On lui ajouta, qu'entre ces Dames il y en avoit une dont la beauté attiroit les regards de tout le monde. Il étoit trop galant pour faire attendre plus long-tems de belles Dames. Il alla donc où on lui dit qu'elles étoient, & Catulle le suivit.

Comme ils alloient entrer dans une grande Salle magnifiquement meublée, où le Dictateur donnoit ses Audiences; un Esclave vint tirer Catulle, & lui dit, qu'Aurelius un de ses deux Amis, auxquels il adressoit cette Lettre que César venoit de lire, étoit arrivé, & qu'il l'attendoit avec beaucoup d'impatience. Il se démêla d'une foule Courtisans oisifs, qui étoient venus se joindre à lui, & courut embrasser son Ami.

Après qu'il lui eut fait les caresses ordinaires, il ne lui demanda point les raisons de son voyage, il le connoissoit assez pour les deviner de lui-même. Aurelius étoit un de ces agréables débauchez, que tous le honnêtes gens aiment, qui font de toutes les parties de plaisir, qui n'ont point d'autre emploi que celui
de

de se divertir, & de porter par-tout de la joye. Il étoit assez maltraité de la Fortune; cependant il ne laissoit pas de faire de la dépense, & il vivoit comme s'il eût eu beaucoup de bien; le favoir-faire lui tenoit lieu de patrimoine. Furius avec qui il étoit comme avec son frere, n'étoit guere plus accommodé que lui, & on disoit que la libéralité des Dames les faisoit subsister l'un & l'autre. Catulle leur reprochoit quelquefois assez agréablement leur pauvreté & leur débauche, témoin ces Vers qu'il envoya un jour à Furius.

A

F U R I U S.

Furi cui neque Servus est neque Arca.

CHER Furius, qui n'as ni Valet, ni Servante,

Ni terre, ni maison, ni rente,

Tu vis agréablement,

Tu dois à ton destin donner mille louanges;

Tu dors tranquillement,

Sans craindre que la nuit le feu prenne à tes granges:

D

Je

84 LES AMOURS

Je te trouve assez heureux,
Qu'on fasse la paix ou la guerre,
Tu ne crains ni procès, ni grêle, ni ton-
nerre;
Tu n'as point d'embarras, tu loges où tu
peux;
Ton ventre est toujours en haleine,
Tes dents briseroient les cailloux,
Et ton estomach en courroux,
Les digererait sans peine.
Tu pourrais vivre un siècle entier,
Sans craindre le poison d'un avide héritier;
Trop d'embonpoint, ni trop de bonne chère,
Ne nuisent point à ta santé;
Ne peste point contre ta pauvreté;
Tu demandes du bien : Hé, qu'en vou-
drois-tu faire ?
Va, ne t'épuise point en inutiles vœux,
Jouï de ta misère,
Je te trouve assez heureux.

Catulle n'eut donc pas de peine à
comprendre qu'Aurelius avoit accompa-
gné les Dames qui étoient venues pour
voir le Dictateur; mais il ne pouvoit de-
viner qui elles étoient. Et comme les
Amans sont toujours occupez de leur
passion, & que les choses les plus éloi-
gnées & les plus indifférentes, ne laissent
pas quelquefois de leur faire concevoir
des

des espérances qui les flattent; il y avoit des momens où Catulle s'imaginait que cette Dame, dont la beauté avoit déjà frappé les yeux de ceux qui étoient venus avertir César, étoit sa Lesbie; il se repaissoit sur cela de mille belles chimères; il donnoit au voyage de cette Belle les causes qui lui sembloient les plus avantageuses pour son amour; il lui tarδοit fort qu'il ne la vît. Un moment après il appréhendoit ce qu'il avoit souhaité, & il se repentoit d'avoir pu se réjouir de revoir une infidelle qu'il vouloit haïr, & qu'il croyoit effectivement haïr, quoiqu'il l'aimât peut-être plus qu'il n'avoit jamais fait.

Aurelius le tira de l'inquiétude où il étoit, en lui apprenant le nom de cette inconnue qui avoit paru si belle. Vous avez bien ouï parler, lui dit-il, de Crastinus qui commandoit une partie de la Cavalerie de César le jour de la fameuse Bataille de Pharsale; le succès de cette grande journée est dû à la bravoure de cet illustre Chevalier Romain, qui donna le premier dans les rangs ennemis & les enfonça. D'abord que les Armées furent en présence, il s'avança à la tête de ses Cavaliers, & faisant briller à leurs yeux son épée toute nue: Alons, Ca-

parades, leur dit-il, répandre, s'il le faut, jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour la gloire de notre Empereur; voici la dernière occasion que nous aurons de lui faire connoître notre fidélité & notre courage. Si nous en sortons victorieux, il n'aura plus d'ennemis, qui lui disputent la suprême Puissance, & nous n'aurons plus de Tyrans qui nous fassent craindre la perte de notre liberté. En même tems se tournant du côté de César: Seigneur, lui dit-il, je vais faire en sorte que vous me rendrez des actions de grace, soit que je perde la vie, soit que je sorte heureusement des dangers où je me précipiterai. Ses actions répondirent à ses paroles, il alla fondre sur l'Alle-gauche de Pompée avec tant de furie, que quoiqu'il ne fût pas suivi de deux cens Cavaliers, il l'ébranla tellement, qu'elle ne put se remettre. Son exemple & le desordre des Troupes ennemies encouragerent si fort ceux de son parti, que la victoire ne balança point de ce côté-là. Et que Pompée lui-même épouvanté du peu de résistance que faisoient ses gens, se retira dans son Camp; où craignant la défaite entière de son Armée, & voulant pourtant attendre le succès de la Bataille, il se renferma seul
dans

dans sa tente, agité de mille pensées diverses. Et ayant bien de la peine à tenir sa grande ame dans une situation digne de lui.

César avoua qu'il étoit redevable à Crastinus du gain de la Bataille; mais il ne put pas lui en témoigner sa reconnoissance. Ce vaillant homme fut trouvé parmi les morts, blessé d'une épée qui lui traversoit le gosier. Sa perte a été d'autant plus sensible à sa famille, que sa bravoure commençoit à la tirer de cette obscurité où elle avoit été jusqu'à présent. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'il a laissé à ses enfans plus de sujets de fierté, que de moyens pour soutenir cette fierté, que leur inspire la haute réputation de leur pere.

La belle Crastinie sa fille, & Planeie sa femme, sont les Dames que j'ai accompagnées jusques ici, où elles viennent se jeter aux pieds de César, & le prier d'avoir soin de la malheureuse famille d'un homme qu'il honoroit de son estime & de son amitié durant sa vie. Je ne doute pas que la considération du pere & la beauté de la fille ne fassent de grands effets dans l'esprit de César, qui, comme vous savez, est naturellement galant & libéral. Aurelius ayant parlé de la sorte
voulut

voulut changer de discours, & regardant Catulle: Hé bien, lui dit-il, ne regrettez-vous point Rome & l'Italie? A quoi passez vous ici les journées? & que fait votre Muse? Je vous assure, lui répondit Catulle, que je ne m'apperçois quasi pas que je suis à plus de deux cens milles de Rome; le séjour de César dans cette Province y a attiré une infinité de Romains, & je pense que Rome est plus deserte que cette solitude. Au reste, je n'ai pas le tems de m'y ennuyer; je vais régulièrement tous les jours faire ma Cour au Dictateur, je lis, j'écris, je rêve, je me promene: il ne me manque, ajouta-t-il en rougissant, qu'un petit engagement de cœur pour avoir toute sorte de plaisirs; mais je n'aime plus rien. Mais encore, reprit Aurelius, quel Ouvrage occupe à présent votre Muse? car, il faut que vous sachiez qu'à Rome on attend de grandes choses de votre retraite. Cependant, repliqua Catulle, je suis toujours le même, haïssant les Ouvrages d'haleine, ne voulant rien faire qui sente la contrainte & l'étude, & ne travaillant que par boutade, ici comme ailleurs. Lorsqu'il se présente quelque occasion de faire de petits Vers libres, soit pour louer quelqu'un
de

de mes Amis, soit pour berner quelque malheureux qui m'aura déplu, je ne la manque pas. Il faut que je vous montre, continua-t-il, de quelle manière je regalai l'autre jour Suffène, que vous connoissez. En disant cela, Catulle tira de sa poche un papier, & y lut ces Vers.

V E R S

A

V A R U S.

Suffenus iste, Varè quem probe nosti.

Suffène qui fait l'agréable,
 Mon cher Varus, & que tu connois bien
 Pour un fort grand diseur de rien,
 Seroit toutefois supportable,
 S'il avoit guéri son esprit
 De la fureur d'écrire,
 Ou s'il pouvoit au moins s'empêcher de
 nous lire

Tous

Tous les méchans Vers qu'il écrit.
 Ses Livres ont toujours de belles couver-
 tures,

Ils sont superbes en dorures;
 Mais lorsqu'on les veut lire : Ah! grands
 Dieux! quelle horreur!

Ce qu'il pense a si peu de grace,
 Son expression est si basse,
 Qu'on le prendroit pour un vrai Crocheteur;
 Sa verve cependant en sottises féconde,
 Le rend le plus heureux du monde;
 Il s'admire en secret,
 Se loue, & s'applaudit des pauvretes qu'il
 fait.

Nous sommes tous les duppes de nous-
 mêmes,

On croit valoir plus qu'on ne vaut,
 Et l'on prend des peines extrêmes
 Pour se persuader qu'on n'a point de défaut;
 L'Amour-propre nous en impose,
 Et chacun est suffis en quelque chose.

Voilà, continua Catulle, sans donner
 le tems à son Ami de louer ses Vers;
 voilà, dit-il, à quoi s'occupe ma Muse.
 Ce n'est pas qu'il faut vous avouer que
 j'ai voulu m'essayer sur les grands Ouvra-
 ges; j'ai fait depuis peu un Poëme, que
 j'appelle le Mariage de Pelée & de The-
 tis; je l'ai travaillé avec très-grand soin;

& il me semble que je n'ai rien oublié de ce qui peut rendre ces sortes d'Ouvrages accomplis. Je commence par raconter l'entreprise des fameux Argonautes : je feins que Thetis sortant de la Mer avec les Néréïdes, étonnées de voir une maison flottante sur les eaux, je feins, dis-je, que cette Nymphe a donné de l'amour à Pelée, & en prend en même tems pour lui. Leur Mariage se conclut à l'occasion des Fêtes qu'on fait pour le célébrer, dont je décris les préparatifs le mieux que je puis. Je raconte les Amours & le Mariage de Bacchus & d'Ariadne; enfin les Parques viennent chanter l'Epithalame de Pelée, & présentent les aventures d'Achille, qui doit sortir de cet heureux Mariage. Voilà à peu près tout l'ordre & toute l'économie de mon Poëme. Je ne vous le montre point, ajouta-t-il, parce que ces sortes de Pièces là ne sont pas du goût de tout le monde, & que souvent elles ennuyent, au lieu de divertir. Pour moi, je ne les aime point, & en vérité je n'y réussis pas comme dans les petites Pièces libres. Mais, continua-t-il, que de choses inutiles nous avons dites depuis que nous sommes ensemble, sans que vous m'ayez parlé de celles qui me touchent le plus.

Que

Que fait-on ? que dit-on à Rome ? n'y ai-je plus ni Amis ni Amies ? Aurelius qui connut bien que Catulle vouloit qu'il lui parlât de Lesbie, & qui avoit ses raisons pour ne le pas faire si-tôt, lui répondit, que tous ses Amis attendoient son retour avec beaucoup d'impatience ; & puis changeant de discours, il se mit à lui raconter une aventure qui faisoit alors beaucoup de bruit à Rome.

Vous savez, lui dit-il, quel étonnement la retraite de la belle Servilie causa à tout le monde. Il y avoit trois ou quatre ans qu'elle étoit veuve, & on croyoit qu'elle pensoit à un second Mariage, lorsqu'elle sortit de Rome, & alla se renfermer dans une Maison de campagne qu'elle avoit auprès de Tusculle, où elle vivoit comme une Vestalle, ne recevant des visites que d'une seule personne qui avoit toujours été dans sa confiance. Enfin elle est morte ; & cette personne qui la voyoit, se croyant dégagée par sa mort, du Serment qu'elle avoit fait de lui garder un secret inviolable, a publié l'aventure qui l'avoit obligée à se séparer du monde.

Lucrece dont vous admirez tous les jours les beaux Vers, cet Auteur si profond & si délicat tout ensemble, dont
l'es-

l'esprit & les Ouvrages ont plus fait d'honneur à sa famille, que les grands Emplois qu'il a toujours eus; Lucrece donc étoit devenu amoureux de Servilie, peu de tems après qu'elle fut veuve, il eut le bonheur de s'en faire aimer; mais il avoit des considérations d'interêts & de famille qui l'empêchoient de la marier; Servilie & lui dans cet embarras prirent le parti que leur passion leur fit paroître le plus raisonnable, ce fut de vivre ensemble comme s'ils eussent été mariez, & de tenir leur commerce fort secret; ils passerent quelque tems dans les plus grands plaisirs du monde, & il n'y eut que l'excès de leur amour qui troubla leur bonheur. Servilie aimoit éperdûment Lucrece, elle l'accabloit de caresses, & elle trouvoit qu'il ne lui en faisoit jamais assez; elle lui reprochoit souvent sa froideur: enfin elle lui dit un jour qu'il falloit qu'il eût quelque autre Maîtresse, & qu'il seroit impossible qu'étant aimé autant qu'il l'étoit, il répondît avec aussi peu d'ardeur à ses tendresses, si son cœur n'étoit point partagé.

Lucrece qui l'aimoit autant qu'il étoit capable d'aimer, & qui eut bien voulu que ses forces eussent été aussi grandes que son amour, afin de pouvoir rendre
à sa

à sa Maitresse emportement pour emportement, résolut de se fortifier par des secours étrangers; il prit un breuvage amoureux, mais si violent, qu'il fit le plus terrible effet du monde. D'abord qu'il l'eut avalé, il alla chez Servilie, & la regardant avec des yeux égarez, & qui faisoient connoître qu'il étoit hors de lui-même: Enfin, Madame, lui dit-il d'une voix mal-assurée, vous ne vous plaindrez plus de moi, je vais vous prouver que je vous aime, & que je n'aime que vous. En disant cela, au lieu de lui faire des caresses, il tira son épée, & se l'enfonça dans le cœur: Je vous aime, belle Servilie, dit-il encore en tombant; ce furent-là les dernières paroles que prononça cet Amant infortuné.

Servilie tomba presque en même tems que lui; elle l'embrassoit tout mort qu'il étoit, & il y a apparence que son desespoir lui eût fait entreprendre quelque chose de funeste contre elle-même, si elle ne se fût évanouïe sur ce corps tout sanglant qu'elle pressoit entre ses bras. Son Amie qui entra dans ce tems-là, crut la Maitresse morte, aussi-bien que l'Amant; elle la releva, & s'étant aperçue qu'elle respiroit encore, elle la fit revenir. D'abord qu'elle eut repris l'u-
sage

sage des sens, elle fit des cris si pitoyables, elle répandit tant de larmes, & se plaignit d'une manière si touchante, que son Amie qui ne crut pas qu'elle pût vivre dans de si grands transports de douleur, se repentit quasi de l'avoir tirée de son évanouissement.

Cependant il falloit mettre ordre à cacher la mort de Lucrece, & à faire porter son corps chez lui; la chose ne fut pas si difficile qu'on pourroit penser. L'Affranchi qui avoit suivi son Maître chez Servilie, étoit entièrement dans les intérêts de cette Dame; il y avoit une fausse porte derrière le logis de Lucrece, qui répondoit à celle de Servilie, il passoit toutes les nuits par cette porte, suivi seulement de son Affranchi, sans qu'aucun de ses gens s'en apperçût. Comme il y avoit peu de chemin à faire, & que la nuit étoit fort obscure, l'Affranchi se chargea du corps de son Maître, le porta dans son appartement, & ne fut vu de personne. Le lendemain étant entré à son ordinaire dans la chambre, il en ressortit aussitôt, & courut tout effrayé chez les Parens de son Maître, auxquels il dit l'état où il l'avoit trouvé, & qu'il y avoit apparence qu'il s'étoit tue lui-même.

Ils

Ils étoient si persuadez de la fidelité de cet homme, qu'ils n'eurent pas le moindre soupçon contre lui; ils le prièrent de leur aider à cacher cette mort si étrange. On savoit que Lucrece avoit un si grand feu d'esprit, que lorsqu'il faisoit des Vers, il sembloit qu'il fût agité d'une espèce de fureur; ils appréhenderent donc que cela & le genre de sa mort ne le fissent passer pour fou.

Tandis qu'on le portoit au bucher, Servilie prenoit la résolution d'aller achever le reste de sa vie dans cette solitude où elle est morte il y a peu de mois; elle ne garda auprès d'elle que deux femmes pour la servir, & ne voulut être vue que de cette seule personne dont je vous ai déjà parlé, qui avoit soin de lui envoyer tout ce dont elle avoit besoin. On dit des choses fort surprenantes de la manière dont elle vivoit; elle avoit fait tendre de noir toutes les chambres de son Appartement; au-dessus des portes & des cheminées ces Vers étoient écrits en gros caractères.

J'ai fait mourir mon Amant,
Et je ne veux plus vivre

Que pour pleurer à tout moment :
 Jusqu'à ce que touché de mon cruel tour-
 ment,
 Il daigne m'ordonner lui-même de le suivre.

Les fenêtres de sa chambre donnoient sur un petit jardin, où elle avoit eu soin de ne faire planter que des Cyprès & des Soucis. Au bout de ce jardin étoit une grotte qui n'avoit point d'autre ouverture que celle par où on entroit. Les murailles étoient peintes de noir, & semées de larmes, d'espace en espace : on voyoit des Amours qui pleuroient, & qui étoient appuyez sur des tombeaux. Dans le fond de la grotte étoit le Buste de Lucrece, fait au naturel ; une petite lampe suspendue au milieu ne donnoit qu'autant de lumière qu'il en falloit pour découvrir tous ces objets de tristesse. On lisoit en deux ou trois endroits ces Vers :

Loin d'ici jeux & plaisirs,
 La mort que j'attens à toute heure,
 Dans cette triste demeure,
 Est l'objet de tous mes desirs.

Servilie alloit tous les jours dans cette grotte, où il y avoit pour tout meuble

une petite cassette qui renfermoit tous les Billets qu'elle avoit reçus de son Amant, & tous les Vers qu'il avoit faits pour elle. Elle les relisoit tous, & puis s'appuyant sur ce Buste qui étoit dans le fond de la grotte, elle l'embrassoit, & passoit dans cet état des heures entières à pleurer. Après cela elle s'adressoit à Lucrece, comme s'il eût pu l'entendre, & lui disoit les choses du monde les plus touchantes & les plus passionnées; elle le conjuroit de lui pardonner ses reproches, & ses emportemens indiscrets, qui avoient été la cause de sa mort, & de vouloir bien lui permettre d'aller le rejoindre.

Après avoir vécu plusieurs années de cette manière; elle envoya un jour querir son Amie, & l'ayant priée de s'asseoir auprès de son lit, elle lui raconta une vision qu'elle croyoit avoir eue: Enfin, lui dit-elle, Lucrece, mon cher Lucrece m'est apparu cette nuit; j'ai voulu l'embrasser, mais il m'a d'abord repoussée, en me témoignant qu'il se souvenoit des injustices qui ont été cause de sa mort; je me suis mise à pleurer, & j'ai vu qu'insensiblement il se laissoit attendrir par mes larmes. Alors je lui ai protesté que je l'adorois toujours. Hé bien, m'a-t-il dit,

dit, si vous m'aimez, je vous attends dans les Champs Elifées. Il a disparu, après m'avoir dit ces mots, & m'a laissée dans une tranquillité d'ame que je n'avois point encore eue depuis sa mort. Ma Chere, continua-t-elle, en serrant la main de son Amie, je ne veux point différer, il faut que je parte, & je vous ai mandée pour vous dire le dernier adieu; ne me pleurez point après ma mort, réjouissez-vous plutôt de ce que je vais trouver un Amant si amoureux, & si chèrement aimé. En disant cela, elle prit un poison qu'elle portoit toujours avec elle, & l'avalâ, sans que son amie fist de grands efforts pour l'en empêcher, soit qu'elle crût qu'il valoit mieux qu'elle mourût, que de vivre comme elle vivoit, soit qu'il lui tardât d'être maîtresse des grands biens dont elle la faisoit héritière par son Testament. L'effet du poison fut très-prompt, Servilie expira, en baisant un petit Portrait de Lucrece, qu'elle portoit attaché au bras. Hélas! dit languissamment Catulle, après qu'Aurelius eut cessé de parler, personne n'est exempt des malheurs que cause l'amour, & si l'on examinoit bien les choses, peut-être qu'on trouveroit qu'il n'y a d'heureux, ni de malheureux dans le

100 LES AMOURS

Monde, que ceux que l'Amour fait.
C'est la pensée d'un de nos premiers
Auteurs de Théâtre, qui met ces beaux
Vers dans la bouche d'un de ses Person-
nages.

V E R S

T I R E Z

D E P L A U T E.

*Diva Astarte hominum Deo-
rumque vis.*

L'Empire de Venus s'étend sur tout le
Monde,

Ses Ordres font mouvoir les Cieux, la Ter-
re & l'Onde;

Tout ce que nous voyons, qui respire ici-bas,
Se laisse, tôt ou tard, surprendre à ses appas.

Au Barreau, dans le Temple, au Cirque, à
la Ruelle,

On n'agit que pour elle, & l'on n'adore
qu'elle;

Quand il plaît à Venus, on aime la laidure,
Et la beauté ne sert qu'à donner de l'hor-
reur;

Elle

Elle fait des mortels, que son pouvoir sur-
monte,

Et les maux & les biens, & la gloire & la
honte.

Ses bontez, ses rigueurs, ses caprices divers,
Ont d'exemples fameux rempli tout l'Uni-
vers.

Il en est que toujours sa haine persécute,
Et que de son service enfin elle rebute.

Il en est qu'au contraire, accablez de fa-
veurs,

Attachent à son Char d'éternelles douceurs.
Mais elle fait du bien, lorsqu'elle est in-
humaine,

Et l'on doit souhaiter son courroux & sa
haine.

Heureux ceux qu'elle afflige, ils quittent
ses Autels,

Et leur sagesse acquiert l'estime des mortels;

Mais elle perd enfin ceux qu'elle favorise,

Un tems vient où chacun à l'envi les mé-
prise.

Comme ils ne sont jamais plus charmez de
plaisirs,

Que lorsque tout succède à leurs honteux
desirs,

Au comble du bonheur, lorsqu'ils pensent
atteindre,

C'est alors qu'aveuglez, ils sont le plus à
craindre.

Dans un mal si commun, & si pernicieux,
Tombent également, les jeunes & les vieux.

DES LES AMOURS

Des uns impatiens, & fiers de l'avantage,
Que leur donne par-tout la coutume & leur
âge,

Dont les moins complaisans excusent les
erreurs,

Sont confiance à tous du secret de leurs
cœurs.

Ils gravent en tous lieux le nom de leurs
Maitresses,

Éclat & le fracas suit toujours leurs res-
dresses.

Les autres dont les sens par l'âge sont gla-
cez,

Lorsqu'ils sont amoureux sont les plus in-
sensez.

Cependant d'un vieux fou l'ardeur extrava-
gante,

Vaut bien d'un vieux bourru la froideur trop
prudente.

Lorsqu'en un siècle entier quelque austère
vieillard,

Aux pièges de l'Amour échape par hazard,

A tout le genre humain il se rend incom-
mode,

Il voudroit que ses fils véussent à sa mode

Ennemi des plaisirs qu'il quitte malgré lui,

Se conseil toujours prêt à juger mal d'au-
trui,

Contre les mérites de ses fils il déclame sans
cesse,

Il ne pardonne rien aux feux de la jeu-
nesse;

Et

Et ne fauroit souffrir qu'on goûte honnêtement

Les plaisirs qu'il prenoit jadis brutalement.

La pensée de ces Vers, continua Catulle, me parut si juste & si belle, lorsque je les lus, qu'ils me sont toujours demeurez dans la mémoire. Si vous vouliez, lui dit Aurelius, en riant, vous pourriez écrire avec autant de justesse sur le Chapitre de l'Amour, que vous connoissez autant bien que personne. Hélas! reprit douloureusement Catulle, je ne le connois que trop en effet. Mais d'où vient, mon cher Aurelius, poursuivit-il, en l'embrassant, que vous ne me parlez point de mes affaires amoureuses? Faloit-il attendre que je vous en demandasse des nouvelles? Et ne deviez-vous pas me prévenir sur cela? Mais vous-même, repliqua Aurelius, ne deviez-vous pas m'apprendre l'état de votre cœur? Car enfin, tant que je ne le saurai point, je craindrai toujours en vous parlant, & je me tairai de peur de vous en trop dire. Je vous ai déjà dit, reprit Catulle, que je n'allois rien; je vous redis de nouveau que je suis parfaitement guéri. J'ai pendant long-tems haï mon infidèle Lesbie, mais à

E 4 pré

présent je n'ai plus que de l'indifférence pour elle ; ainsi ne craignez point de m'apprendre tout ce que vous savez sur son sujet. Puisque vous êtes si tranquille, répondit Aurelius, je vais vous satisfaire. D'abord que Lesbie fut arrivée à Rome, elle fut visitée par tout ce qu'il s'y trouva alors de gens de qualité & de gens d'esprit. Les Vers que vous avez faits pour elle, lui avoient donné tant de réputation, qu'il n'y eut personne qui n'eût la curiosité de la voir. Elle se défit bien-tôt de ce grand monde qui l'accabloit, & il n'y eut plus que quatre ou cinq de vos meilleurs amis, qui continuerent à aller chez elle. Helvius Cinna étoit un des plus assidus auprès d'elle, & nous lui disions souvent qu'il devenoit votre Rival ; il entendoit assez raillerie sur ce Chapitre, & nous croyions tous qu'il ne lui en contoit que par amusement. Cependant nous fumes bien surpris, lorsqu'un matin il vint nous dire qu'il alloit épouser Lesbie. Leurs affaires s'étoient trouvées disposées d'une certaine manière, qu'il sembla à leurs Parens qu'ils ne pouvoient rien faire de mieux ni l'un ni l'autre pour leur fortune, que d'achever d'unir par le Mariage leurs intérêts, qui étoient déjà presque les mêmes. Les-

Lesbie n'avoit encore donné aucune marque d'affection particulière à Helvius Cinna. Cependant lorsqu'on lui proposa de l'épouser, elle y consentit, & l'affaire fut conclue en fort peu de tems. Elle est donc mariée, interrompit Catulle, & c'est Helvius Cinna qui me l'a ravie? Elle est mariée: Ah! justes Dieux! s'écria-t-il, en se laissant aller sur son siège, comme un homme demi-mort. Il demeura après cela long-tems sans parler, & Aurelius fort étonné lui-même, le regardoit, & ne savoit que lui dire.

Ce qui affligeoit le plus Catulle, c'étoit que Cinna, entre les bras de qui il envisageoit sa Maîtresse, avoit toujours été un de ses meilleurs amis. Voici de quelle manière il parle de lui, dans des Vers qu'il fit sur le sujet d'un Poëme, que cet heureux Mari de Lesbie avoit donné au Public, pendant que Catulle étoit encore à Rome.

168 LES AMOURS

SUR

LA SMYRNE

DE

CINNA.

*Smyrna mei Cinna nonam post de-
nique messem.*

LA Smyrne de Cinna commence à voir le
jour,
Cinna depuis neuf ans cloué sur son Ou-
vrage,
En réforme tantôt le stile & le langage,
Et tantôt au dessein fait prendre un autre
tour.



Depuis neuf ans entiers tout son tems se
consume,
A pefer quelques mots, & polir quelques
Vers,
Tandis qu'Hortensius sur cent sujets divers,
De ses Oeuvres d'un an a fait un gros Vo-
lume.

Mais



Mais les Vers de Cinna seront lus & relus,
 Les siècles à venir seront pleins de sa gloire;
 Au lieu qu'un lustre ou deux détruiront la
 mémoire,
 Et des Hortensius, & des Volusius.



Ces malheureux Auteurs, rebut de la Na-
 ture,
 Verront de leur vivant tous ces méchans E-
 crits,
 Fades productions de leurs petits esprits,
 Aux paquets des Marchands servir de cou-
 vertures



Qu'Antimaque orgueilleux de sa fécondité,
 Fasse admirer ses Vers à l'ignorant vulgaire,
 On n'en fait jamais bien, quand on en veut
 tant faire,
 Et j'aime mon ami dans sa stérilité.

Aurelius étant un peu revenu de l'é-
 tonnement que lui avoit causé la dou-
 leur de Catulle : Hé quoi, lui dit-il,
 vous me trompez? Vous me disiez que
 vous n'aimiez plus Lesbie, & je vois
 que

que vous en êtes plus épris que jamais ? Ah ! mon cher Aurelius, répondit Catulle, ne savez-vous pas que les Amans se trompent souvent eux-mêmes, & qu'ils croient souvent haïr ce qu'ils aiment éperdûment ; mais il est certain que je n'aime point Lesbie, & ce n'est point sa perte qui m'afflige, c'est la perte que je fais d'un de mes meilleurs amis ; car enfin je sens bien que je vais haïr Helvius Cinna, encore plus que je ne l'ai aimé. En vérité, dit Aurelius, vous êtes incompréhensible dans vos sentimens. Si vous n'aimez point Lesbie, quelle raison avez-vous de haïr Cinna ? Quel tort vous fait-il d'épouser une personne à qui vous ne pensez plus ? Ah ! s'écria Catulle, il m'ôte le plaisir de voir une ingrate, qui m'a abandonné, languissante, & abandonnée de tout le monde. Je voulois qu'après m'avoir trahi, elle ne trouvât ni amant, ni amis qui pussent la consoler de ma perte ; & s'il falloit qu'elle se mariât, je voulois qu'elle fût réduite à épouser quelque homme sans esprit & sans mérite, qui la fît rougir à tout moment. Mais Cinna la met en état de me braver, & de m'insulter avec impunité. Cinna m'empêche de me vanger, Cinna m'assassine en l'é-

pou.

poussant. Non, continua-t-il, je ne lui pardonnerai jamais cette perfidie; car enfin, je ne puis traiter autrement un procédé si contraire à l'amitié qui étoit entre nous; & je ne le regarde plus, que comme le plus cruel de mes ennemis. Que de fausses raisons, & de vains détours, pour cacher la passion que vous avez toujours pour Lesbie, interrompit Aurelius! Avouez plutôt que vous l'aimez malgré vous, & on ne trouvera point étrange que vous haïssiez son mari. Non, reprit Catulle; non, je n'aime point Lesbie, & je hais Cinna, & dans le même tems que je ferai à cet infidèle Ami une guerre cruelle, je me rendrai amoureux de la première personne pour qui je me trouverai du goût, & je serai plus galant que jamais, afin qu'on sache que ce n'est point un reste de mon ancienne tendresse, mais un pur sentiment de gloire qui me fait rompre avec Cinna.

Tandis qu'Aurelius & Catulle s'entretenoient de la manière qu'on vient de dire, César écoutoit la belle Crastinie avec une attention & une complaisance qui faisoient croire qu'il sentoit autre chose pour elle que la pitié ordinaire qu'inspirent les malheurs des personnes

mêmes que nous ne connoissons presque pas. Il lui promit tout ce qu'elle pouvoit attendre de l'homme du monde qui étoit le plus en état de faire du bien, & qui avoit le plus de penchant à en faire; il la fit loger dans son Palais, & durant plusieurs jours il donna des Fêtes magnifiques pour elle.

Catulle étoit de toutes les parties, & César ne pouvoit être un moment sans lui. Un jour qu'on prenoit le divertissement de la Chasse, les Dames mirent des habits d'homme, & monterent à cheval suivies d'un grand nombre de Cavaliers les plus lestes du monde, & qui par le soins qu'ils avoient eus de se parer, & par la magnificence de leur équipage, faisoient bien juger, que dans cette Chasse galante ce n'étoit pas aux Bêtes qu'ils en vouloient.

Crastine habillée en homme parut si belle aux yeux de Catulle, qu'il ne pouvoit se lasser de la regarder.

Amelits s'en apperçut, & se tirant un peu à l'écart je pense, lui dit-il, que nous ne tarderons guère à vous voir fortémeut amoureux, & Crastine achevera de chasser Leshie de votre cœur. Il est certain, répondit Catulle, que je me sens de grandes dispositions à aimer
Cra-





Crastine, & si je n'apprehendois d'être le Rival de César, je m'abandonnerois à mon inclination, & j'aimerois assurément cette belle personne plus que je n'ai jamais aimé mon ingrata. Quoi? reprit brusquement Aurelius, les galanteries de César vous épouvantent? Je vous croyois les sentimens moins vulgaires. César, continua-t-il, qui n'aime que pour se réjouir pendant quelque tems, ne nuiroit point à un amant qui aimeroit pour le Mariage. Je le croi, répondit Catulle, mais qui me répondra que César n'aimera plus Crastine, lorsqu'elle sera ma femme? Ah! lui dit Aurelius en riant, je n'ai rien à vous répondre sur cela; quand on se sent d'un tempérament jaloux, il ne faut point épouser de jeunes personnes qui sont belles, & qui aiment le monde; je pense même qu'on feroit bien de ne se point marier du tout. Vous me connoissez mal, reprit Catulle, je suis si peu jaloux, que si je me marie jamais, je veux que ma femme soit coquette, qu'elle aime le monde, qu'elle se pare, qu'elle s'ajuste, & qu'elle ait des Galans: je veux qu'elle reçoive des visites, & que tous les honnêtes gens soient bien venus chez elle; je ne prétens point me marier pour

m'en-

m'ensévelir avec une sauvage vertu, & je ne vois rien de plus dégoûtant dans le Mariage qu'une prude, dont l'humeur chagrine vous accable tous les jours de reproches, si vous ne vivez pas en vrai misantrophe comme elle. Après-tout, je pense que celles qui voyent le plus de monde, sont celles qui font le moins de mal; elles ne sont entêtées que de je ne sai quelle petite vanité, & elles sont contentes, pourvû qu'on dise qu'elles ont beaucoup de Galants. L'appréhension qu'elles ont d'en perdre quelqu'un, fait qu'elles les traitent tous également, & qu'elles n'accordent aucune préférence dont un mari puisse s'allarmer. A ce que je vois, dit Aurelius, vous seriez un mari fort commode. Si commode, reprit Catulle en riant, que si ma femme avoit de ces galanteries trop fortes, qui font de fâcheux éclats pour les maris, je pense que je me contenterois de lui dire ce que Terence fit dire par un de ses Vieillards, à un fourbe de Valet.

VERS

V E R S

T I R E Z

D E T E R E N C E .

*O Dava itan' contemnor abs te?***M**Eprisez-tu si fort mon peu d'expérience?**Me crois-tu si privé de toute connoissance,
Et si facile à duper,****Qu'avec un peu plus d'ast, il ne faille pas
feindre?****Ah! quand tu voudras me tromper,
Fai du moins semblant de me craindre.**

D'où vient donc, lui dit Aurelius, que l'attachement de César auprès de Crastinie vous fait de la peine? C'est, répondit-il, parce qu'un Galant du rang de César est toujours favorisé, ou du moins on croit toujours qu'il l'est; il n'y a point de Rivaux qui osent lui disputer un cœur, il est toujours seul, & cent Galans ordinaires ne font pas tant parler les gens, qu'un seul comme celui-là. Enfin vous penserez sur cela tout
ce

ce qu'il vous plaira; mais je n'aimerois point que ma femme eût un Amant pour qui je serois obligé d'avoir du respect.

Leur conversation n'eût pas fini si-tôt, s'ils n'eussent été interrompus par un Chevalier Romain nommé Ravidus, qui étoit un de ces gens incommodes qui ne sauroient voir deux personnes s'entretenir ensemble avec plaisir, sans venir indiscrettement les aborder souvent, pour leur dire des pauvretés. Catulle & Aurélius pour se défaire de cet homme, rejoignirent le gros de la Compagnie, où la beauté de Crastinie faisoit l'entretien de tout le monde. Un de ceux qui en paroissent les plus enchantez, dit que dans l'état où elle étoit, elle ressembloit à Juvencius. C'étoit un jeune homme de la première qualité de Rome; spirituel, aimable, honnête, & dont la beauté faisoit alors beaucoup de bruit; on trouva qu'il y avoit effectivement beaucoup de ressemblance entre elle & Juvencius; & Catulle depuis ce tems-là n'appella point autrement Crastinie que le beau Juvencius. Il adressa à Juvencius tous les Vers qu'il fit pour elle, & il n'y eut que très-peu de personnes qui en entendissent le mystère. *Boutez*, dit-il tout bas à son Ami; tant
 22 dis

dis que les autres parloient encore de cette ressemblance ; écoutez des Vers que je viens de faire pour Juvencius. C'est-à-dire, pour Crastinie, dit Aurelius. Catulle ne lui répondit que par un signe de tête, & lui dit ces Vers.

V E R S

A

J U V E N C I U S.

Mellitos oculos tuos, Juvenci.

Si le Dieu des Amans propice à mes desirs.

Ne laissoit à mon gré le choix de mes plaisirs,

Il vous rendroit moins farouche,
Et sur vos yeux charmans je colerois ma bouche ;

Je les baiserois mille fois,
Le plaisir m'ôteroit l'usage de la voix,
Et je pourrois, avant que mon ame ravie
Eût satisfait son amoureuse envie,
Prendre plus de baisers que la bonne Cérés
Ne fait croître d'épics dans nos féconds
Guerefs.

Ad.

Aurelius se fit redire ces Vers deux ou trois fois; & voyant qu'il n'y avoit personne auprès de Crastinie, il s'approcha d'elle, & les lui recita. Elle les écouta avec plaisir, & se tourna du côté de Catulle, qu'elle regarda en souriant; & qui ne perdit pas cette occasion de l'entretenir.

Ravidus aussi indiscret qu'à l'ordinaire, vint encore l'interrompre en lui montrant une petite maison, dont la situation lui paroissoit jolie, & qui méritoit bien, à ce qu'il disoit, qu'on en fit la description en Vers. Catulle ne lui répondit rien, & s'adressant à Aurelius: Qu'ai-je fait à ce misérable, dit-il, qui m'oblige à me persécuter si fort? J'ai bien plus d'envie, ajouta-t-il, de faire son portrait au naturel pour le punir, que la description de cette maison qu'il me montre. Il fut quelque tems sans parler après cela, & puis il dit ces Vers qu'il venoit de faire.

VERS

V E R S

CONTRE

R A V I D U S.

*Quenam te mala mens, miselle
Ravide?*

Quelle aveugle manie
T'abandonne si fort à ton mauvais génie?
Quel Dieu contraire à ton honneur,
Malheureux, vient t'offrir à ma Muse en
fureur?
De quoi t'avises-tu de me mettre en colère?
Te connois-tu quand tu t'en prens à moi?
Quel est donc ton dessein, & que prétens-
tu faire?
N'est-ce point que tu veux faire parler de
toi?
Oui, de quelque façon enfin que ce puisse
être,
Tu veux être connu:
Hé bien! on te fera connoître;
Mes Vers exposeront tes sottises à nu.

Ravidus entendit ces Vers, il comprit
bien

bien qu'ils étoient pour lui, & il devint plus discret.

César au retour de la Chasse donna un magnifique souper, & après le repas on commença une des plus agréables conversations du monde. Il n'y avoit presque personne là qui n'eût infiniment de l'esprit: on parla d'abord de l'aventure de Lucrece, qui étoit alors l'entretien général de toutes les Compagnies. César s'avisa de dire, qu'il n'y trouvoit rien de si nouveau ni de si étrange, & que ce n'étoit pas la première fois que les breuvages amoureux avoient troublé l'esprit de ceux qui les prenoient; témoin, l'Histoire ou la Fable d'Athis, qui est devenue un Mystère de Religion. Car enfin, ajouta-t-il, à parler des choses sagement, il y a bien de l'apparence que la bonne Cybelle étant déjà vieille, lorsqu'elle devint amoureuse du jeune Athis, lui donna quelque breuvage pour s'en faire aimer; & que ce breuvage trop violent fit faire à ce pauvre Garçon la folie qu'on nous dit qu'il fit. Les Poètes qui ajustent toutes choses à leur manière, content cette aventure autrement; mais à travers leurs fictions, on ne laisse pas d'entrevoir la vérité telle que je viens de la dire; & si Catulle
 vous.

vouloit nous dire ce qu'il en pen-
 se, on verroit qu'il est de mon senti-
 ment. Vos sentimens, répondit Catul-
 le, sont si justes & si raisonnables,
 qu'il est impossible qu'on ne les suive
 en tout. Mais enfin, reprit le Dic-
 tateur, toute flatterie à part, que
 pensez-vous de l'Histoire d'Athis & de
 Cybelle? Il est mal-aisé repliqua Catul-
 le, d'en savoir certainement la vérité,
 les Historiens ne s'accordent point entre
 eux; les uns disent que Cybelle fille
 d'un Roi de Phrygie déjà âgée, devint
 amoureuse d'un jeune homme nommé
 Athis; elle eut avec lui un commerce
 secret, & devint grosse. Le Roi en fut
 averti, il fit prendre Athis, & le fit
 mourir. Cybelle fut si affligée de la mort
 de son Amant, qu'elle en devint folle,
 & alla courir les Champs comme une fu-
 rieuse, en faisant des cris pitoyables. Il
 y en a d'autres qui racontent la chose au-
 trement. Pour les Poëtes, il n'y a point de
 sujet sur lequel ils soient moins d'accord
 que sur celui-là; la plupart veulent qu'A-
 this étant aimé par Cybelle d'une manière
 toute pure & toute dégagée des sens, aima
 plus grossièrement la Nymphé Sangari-
 de; & qu'après il eut tant de honte de
 s'être rendu par-là indigne des innocen-
 tes

tes caresses de Cybelle, qu'il se punit lui-même par l'endroit par où il avoit péché. Mais comme on ne se pique pas trop au Parnasse de ne dire que la vérité, chacun a traité cette aventure à sa mode, & moi-même, qui ne me mêle guère de toucher aux anciennes Fables, je n'ai pas laissé d'ajuster celle-ci à ma façon. Ah! vraiment, dit César, puisque vous avez travaillé sur le sujet d'Atthis & de Cybelle, il faut que vous nous fassiez voir ce que vous avez fait. Nous ne saurions achever plus agréablement cette journée, qu'en écoutant un Poëme qui ne sauroit être que très-beau, puisqu'il est de votre façon. Tout le monde témoigna la même curiosité que César; & Catulle voyant qu'on faisoit un grand silence, commença à reciter ces Vers.

F A B L E
 D'ATHIS
 ET DE
 CYBELLE.

*Super alta vectus Athis celeri rate
 maria.*

L'Aimable Athis fuyant des chagrins in-
 connus,
 Qui causoient dans son cœur mille troubles
 confus,
 Résolut de quitter les lieux de sa naissance,
 Et chercha du repos dans une longue ab-
 sence.

Un Vaisseau sur la Côte envoyé par les Dieux,
 Comme il doutoit encor, vint s'offrir à ses
 yeux:

Il y monte, & ravi de cet heureux présage,
 Bien-tôt des Phrygiens il toucha le rivage;
 Il courut vers un Bois, solitaire séjour,
 Où près du Mont Ida Cybelle tient sa Cour:
 Aussi-tôt il frémit, une fureur secrète
 S'empara tout d'un coup de son ame in-
 quiette;

Plus il pénètre avant dans ce Climat fatal,
 Plus un feu dévorant évenime son mal.
 Tels furent les excès de rage & de colère
 Qu'excitâ dans son cœur cette ardeur étran-
 gère,
 Que s'armant d'un caillou qu'il trouva sous
 sa main,
 Il s'arracha lui-même. Ah! qu'il fut in-
 humain;
 Mais il ne sentit point la blessure mortelle.
 Il fit pitié pourtant aux Nymphes de Cy-
 belle,
 Elles ne purent voir ce forfait odieux,
 Et de leurs belles mains se couvrirent les
 yeux;
 Cependant de jeune homme Athis devient
 femme,
 A de nouveaux transports abandonna son
 ame.
 Au défaut de ma voix, venez à mon se-
 cours,
 Dit-il, en les prenant, Trompettes & Tam-
 bours,
 Champêtres Instrumens consacrez à Cybelle;
 Et vous qui m'écoutez, qu'anime un même
 zèle,
 Fidèles Compagnons de mes travaux divers,
 Qui cherchant la Déesse avez passé les Mers,
 Et qui de Cupidon méprisant tous les char-
 mes,
 N'avez plus rien en vous qui lui prête des
 armes:

Jeu-

Jeunes Bergers jadis, Bergeres desormais,
 Que de profanes feux n'embraferont jamais,
 Banniffons loin de nous le trouble & la trif-
 tefle,
 Et jusque dans son Temple allons voir la
 Déesse;
 Il est dans le plus fort de ces vastes Forêts;
 C'est-là qu'en la servant, sous un feuillage
 épais,
 On entend les Hauts-bois, & les douces Mu-
 fettes,
 Qui se mêlent au son des bruyantes Trom-
 pettes.
 Courons, il faut marcher d'un pas précipité,
 Elle veut de l'ardeur & de l'agilité;
 Hâtons-nous d'augmenter la troupe fortu-
 née
 Des Nymphes, dont elle est toujours envi-
 ronnée,
 Qui couvertes de Pampre & de Lierre nou-
 veau,
 Dansent en sa présence à l'ombre d'un Or-
 meau,
 Et qui jusques au Ciel pouffant des voix ai-
 gues,
 D'un bruit horrible & saint, font retentir
 les nues.
 Il se toit, & soudain de champêtres Con-
 certs,
 Par mille cris confus firent mugir les airs.
 Athis qui s'érigeoit en nouvelle Bacchante,
 Répondit d'une voix fatiguée & tremblante;

Et puis tournant par-tout ses furieux re-
gards,

Et jettant sur son dos ses longs cheveux é-
pars,

Il part, & dans les Bois court à perte d'ha-
leine;

Ses Compagnons troublez suivent leur Capi-
taine.

Hardis dans leur fureur par de nouveaux
chemins,

Jusqu'alors inconnus au reste des humains,

Il arrivent enfin au Palais de Cybelle;

Mais au lieu d'adorer leur Maîtresse nou-
velle,

Accablez de fatigue, & privez de raison,

Ils se laissent tomber sur des lits de gazon;

Là dans un doux sommeil leur ame enlé-
velie,

Laisse par le repos appaiser sa furie.

Leur sommeil dura peu; mais quel fut
leur réveil!

La nuit cédoit à peine aux rayons du Soleil,

Lorsque leurs yeux chargez ouvrirent la pau-
pière;

Ils ne se sentoient point de leur fureur pre-
mière,

Leur Raison revenue éclairoit leurs esprits;

Chacun se regardoit, triste, honteux, surpris,

Chacun sans se trouver se cherchoit en soi-
même;

Ainsi que leur fureur, leur regret fut ex-
trême.

Athis

Athis plus vivement ressentit ses malheurs,
 Et mêla le premier de longs cris à ses pleurs,
 Lorsqu'il connut quels lieux une verve indis-
 crette,

L'obligeoit desormais à prendre pour re-
 traite.

Sans que d'aucun respect il pût être empê-
 ché,

Il quitta ce Palais qu'il avoit tant cherché,
 Et vint en maudissant son humeur trop le-
 gère,

Sur le bord de la Mer, déplorer sa misère.

Là sur le sable assis, après mille sanglots,

A sa chere Patrie il adressa ces mots :

Ne vous verrai-je plus, ô ma chere Patrie !

Dans ces Climats deserts finirai-je ma vie,

Sous des rochers affreux, & couverts de gla-
 çons,

Qui font vivre l'Hyver dans toutes les Sai-
 sons,

Pleins de Monstres cruels que nourrit le cat-
 nage,

Uniques habitans de ce terroir sauvage ?

Mon aimable País que je cherché des yeux,

Sur quels bords êtes-vous, sous quel Ciel,
 en quels lieux ?

Prisonnier, au milieu d'une Cour étrangère,

Hélas ! j'appelle en vain mes Amis, & mon
 Pere ;

O Places de ma Ville ! ô superbes Palais !

Je vous ai donc quittez, & quittez pour ja-
 mais ?

Ah ! misérable Athis , & cent fois misé-
rable !

Je ne puis trop pleurer un sort si déplora-
ble ;

Depuis qu'à mes Parens je me suis dérobé ,
Dans quels égaremens ne suis-je point tom-
bé ?

J'ai mille fois changé de nom & de figure ,
J'ai même violé les Loix de la Nature.

Jadis dans mon País on me faisoit la cour ,
J'étois de ma Famille & l'honneur & l'a-
mour ;

Mille gens occupez du seul soin de me
plaire ,

Chaque jour me rendoient quelque hom-
mage sincère ;

On parfumoit souvent mon passage de fleurs ,
Par-tout je ne trouvois que des adorateurs.

Que je suis misérable , hélas ! de tant de
gloire ,

Il ne me reste plus que la triste mémoire :

Je ne suis plus Athis , si charmant & si beau ,

Je suis une Ménade , un prodige nouveau ,

Un Etre à l'Univers désormais inutile ,

Et de moi-même enfin une moitié stérile ;

Ministre de Cybelle , esclave dans ces lieux ,

Vicime dévouée au service des Dieux ;

Mais ne puis-je quitter cette affreuse de-
meure ,

Où mille objets d'horreur m'allarment à tou-
te heure ?

Non ,

Non, non, mon cher Pâs, je ne vous ver-
rai plus :

O douleur ! ô regrets ! mais regrets superflus.

Cybele à ses côtés, invisible & présente,
Entendit malgré lui cette plainte innocente,
Et soudain détachant un de ses fers Liens,
Qu'on a vus mille fois vanger les passions,
Ministre furieux de ma juste colere,
Allez épouvanter, dit-elle, un téméraire,
Qui pense follement se soustraire à mes
Loix :

Faites qu'en vous fuyant il rentre dans mes
Bois,

Qu'autour de votre col tous vos cris se hé-
rissent,

Afin qu'en vous voyant ses sens glacés fré-
missent.

Courez, & rugissant sur le bord de la Mer,
De mille horribles cris faites retentir l'air ;
Que les Monstres Marins, que l'Eau même
insensible,

Que tout s'effraye enfin à votre aspect ter-
rible.

Ainsi parla Cybele, & d'un air menaçant
Fit partir aussi-tôt le Monstre obéissant,
Qui se battant les flancs, & secouant la tête,
Comme pour un combat & s'anime & s'a-
prête ;

Les arbres sont brisez par ses élancemens,
Les Echos même ont peur de ses rugisse-
mens.

L'air siffle autour de lui, tant sa course est rapide;

Je voit le pauvre Athis fugitif & timide,
 Dans sa douleur pouvant à peine respirer,
 Il s'élançe aussi-tôt prêt à le devorer;
 Tout malheureux qu'il est, Athis veut en-
 cor vivre,
 Il fuit, & le Lion fait semblant de le sui-
 vre;

Il invoque Cybelle, & dans son Bois sacré
 Il vient enfin chercher un azyle assuré.

Cybelle, en son Palais le reçoit, le caresse,
 Le retient pour toujours, & le fait sa Pré-
 sence.

Déesse, exemptez-moi d'une telle fureur,
 Et de qui vous voudrez aller saisir le cours
 Que jamais de vous voir il ne me prenne
 envie,

Puisqu'il m'en coûteroit le bonheur de ma
 vie.

On accabla Catulle de louanges; mais
 personne ne le loua avec tant d'empres-
 sement que Crastinie; elle s'approcha
 de lui, & lui dit à l'oreille mille choses
 obligantes. Comme il avoit infiniment
 d'esprit, & un grand usage du monde,
 il sceut bien profiter d'une occasion si
 favorable, & il dit à Crastinie, qu'il
 l'aimoit; mais il le dit d'une manière si
 galante, qu'elle ne put s'en fâcher. L'hon-
 nête-

hêteté & la douceur avec laquelle elle reçut sa déclaration, acheverent de l'engager, ou du moins de le tromper, & de lui faire croire qu'il étoit engagé : car effectivement il n'étoit pas capable d'aimer autre chose que Lesbie ; mais l'envie qu'il avoit de changer, faisoit qu'il s'imaginait souvent aimer ce qu'il n'aimoit pas.

Il se retira chez lui, résolu d'employer toutes choses pour se faire aimer de Crastinie ; il lui sembloit qu'elle avoit assez de disposition à écouter ; il y avoit même des momens où il croyoit avoir fait déjà de grands progrès dans son cœur ; cet air de douceur & de facilité qu'il lui avoit trouvé la première fois qu'il l'avoit entretenue de sa passion, l'avoit abusé, & il se laissa aveugler par une présomption indiscrete qui pensa le ruiner auprès d'elle.

Il crut qu'il y étoit assez bien pour prétendre à de petites faveurs ; & un jour qu'on jouoit chez elle un certain jeu qu'on appelloit l'Aveugle, parce qu'une personne de la Compagnie avoit les yeux bandés, & étoit ensuite obligée de deviner qui étoient ceux qui venoient lui toucher la main, Crastinie faisant l'Aveugle, Catulle vint la baiser, & lui

dit ensuite de deviner qui il étoit. Vous êtes, lui répondit-elle en levant la voile qui lui couvroit les yeux, & le regardant avec un air de mépris : vous êtes, dit-elle, le plus téméraire & le moins honnête de tous les hommes ; & vous me ferez plaisir de ne me point voir, tant que vous serez aussi peu sage que vous êtes.

Catulle vit bien qu'il s'étoit trompé, & il lui demanda pardon de son indiscretion ; mais elle reçut ses excuses avec une hauteur qui le désespéra. Il n'étoit pas accoutumé à être mal-traité, & on voyoit bien qu'il avoit dans l'ame un dépit mortel, & qu'il se faisoit une violence terrible pour s'empêcher d'éclater.

Après-tout, si l'action de Catulle fut un peu indiscrete, le ressentiment de Crastinie fut aussi trop grand ; elle fit faire réflexion sur mille choses, auxquelles on n'eut peut-être point encore pensé. Comme les soins que le Dictateur lui rendoit, commençoient déjà à faire du bruit, on s'imagina que ce grand éclat qu'elle faisoit pour une bagatelle, étoit un jeu concerté pour donner à César une idée avantageuse de sa vertu, qui s'effarouchoit des moindres libertez. Elle croit, disoit-on, que César est également

ment délicat sur le chapitre de ses Maîtresses & de ses Femmes; & elle a ouï parler de cette fameuse réponse qu'il fit un jour au Sénat, qui lui demandoit pourquoi il répudioit sa Femme, puisqu'il disoit qu'il ne sçavoit rien de l'intrigue criminelle qu'elle étoit accusée d'avoir avec Clodius? Je crois, dit-il, que ma Famille doit être non-seulement pure & nette de tout crime, mais exempte même du soupçon & de l'ombre du crime; & je répudie ma Femme, non parce qu'elle est coupable, mais parce qu'elle est accusée. Enfin, on trouvoit que Crastinie faisoit un peu trop la severe à contre-tems, & ce procédé lui attira beaucoup d'envie. Cependant Catulle n'oublioit rien pour l'appaiser; & le lendemain n'osant encore aller la voir, il lui écrivit ce Billet, qu'on lui fit lire malgré elle.

CATULLE

AU BEAU

JUVENCIUS.

*Surripui tibi dum ludis, mellite
Juvenci.*

QU'un larcin amoureux me fait souffrir de
peine !

Hé quoi ! pour un baiser que j'ai pris mal-
gré vous,

Malheureux, me serai-je attiré votre haine ?

Et rien ne sauroit-il calmer votre courroux ?



Vous m'avez accablé de cruelles injures,
Tandis qu'en ma faveur on alloit vous
prier ;

Votre bouche à mes yeux se faisoit essu-
yer,

Comme si mon baiser eut laissé des souil-
lâres.



Oatre

Outre tant de mépris, ne comptez-vous
 pour rien,
 Que d'un feu plus cuisant mon ame est pé-
 nétrée ?
 Que ce baiser m'a fait plus de mal que de
 bien,
 Et qu'un excès d'amour rend ma perte af-
 sûrée ?



Daignez me regarder avec des yeux plus
 doux ;
 Puisqu'un baiser volé , que je suis prêt à
 rendre,
 Me fait ainsi punir, sans qu'on daigne m'en-
 tendre,
 Je ne vous prendrai plus de baiser malgré
 vous.

Ce Billet ne servit qu'à irriter davan-
 tage Crastinie; elle trouva mauvais que
 Catulle l'eût appelée comme à l'ordinaire,
 le beau Juvencius. C'étoit, disoit-
 elle, une marque de familiarité qu'elle
 ne vouloit point lui souffrir, puisqu'il
 en abusoit, & elle s'offençoit de ce qu'il
 osoit encore lui parler d'amour. Il n'y
 eut personne qui ne vît bien qu'elle vou-
 loit qu'on la traitât en Maîtresse du Ma-
 tre du Monde, & qu'on eût pour elle
 les mêmes égards & le même respect

qu'on avoit pour lui on conseilla même à Catulle de parler au Dictateur, & il résolut de le faire; mais César le prévint.

Il le fit venir un jour dans son Cabinet, où il étoit seul, & lui dit obligamment qu'il scavoit ses démêlez amoureux, & qu'il vouloit faire la paix. Catulle le remercia dans les termes qu'on peut s'imaginer; & César l'interrompant: Ne pensez pas, lui dit-il, vous acquitter envers moi par des paroles, je vais vous prier de faire pour moi des choses qui sont bien plus de conséquence que les offices que je m'offre de vous faire auprès de Crastine. Catulle ne répondit à cela que par une profonde révérence; & César continuant son discours: je ne sai dit-il, si vous savez que durant le séjour que j'ai été obligé de faire en Egypte, je suis devenu éperdûment amoureux de la Reine Cléopâtre; mais il est certain que je n'ai jamais senti de passion si violente que celle que j'ai pour elle. Il faut vous dire aussi que je n'ai peut-être jamais été aimé avec autant d'ardeur que je suis à présent aimé d'elle; elle a en amour des délicatesses que je ne puis vous faire comprendre; ce qu'on peut trouver à redire, c'est qu'elle

qu'elle est d'une humeur un peu trop jalouse. L'arrivée de Crastinie en ces lieux lui a donné l'alarme, elle m'écrit qu'elle est dans un chagrin mortel; & comme je la connois, je n'ai pas de peine à le croire. Il faut, mon cher Catulle, que vous alliez la trouver de ma part, & que vous l'assûriez que je n'aime & ne veux jamais aimer qu'elle. Mais, Seigneur, interrompit Catulle, en riant, est-il bien vrai que vous ne lui fassiez point d'infidélité, & ne mentirai-je point lorsque je l'assûrerai que la beauté de Crastinie ne vous touche point le cœur? S'il est vrai, reprit César, que Catulle soit amoureux de Crastinie, comme on le dit, il connoitra bien-tôt par les bons offices que je lui rendrai, que je ne suis point son Rival. Au reste, ajouta-t-il, le voyage d'Egypte n'est point encore tout ce que je veux de vous. Je me suis engagé à donner un Régai aux Dames le jour de la Fête de Venus, & je vous prie d'en prendre le soin, & de faire en sorte qu'il soit également magnifique & galant. Catulle remercia César de l'honneur qu'il lui faisoit, & lui promit d'exécuter ses ordres le mieux qu'il lui seroit possible; & ensuite comme il vit que ce Dictateur étoit en humeur de trou-

trouver bon tout ce qu'il lui diroit: Oserai-je, Seigneur, lui dit-il, vous faire ressouvenir que vous m'aviez promis de m'apprendre quelque-une de vos aventures amoureuses? Il est juste, répondit César, que je vous tienne ma parole, & puisque nous sommes dans un País où j'ai fait mes premières Campagnes & mes premières Amours, je vais vous raconter mes aventures de Bithynie; je ne doute pas que vous n'en ayez déjà ouï parler, mais ç'aura été sans doute d'une manière peu avantageuse pour moi. Comme peu de gens ont su la verité de mon Histoire, & que quelques apparences assez fortes ont appuyé les calomnies que mes ennemis ont publiées, il y a peu de personnes qui n'y ayent ajouté foi. Il faut donc que je vous dise ce qui a donné lieu aux jugemens injustes qu'on a faits, aux Vers qu'on chante encore tous les jours sur ce sujet, & aux invectives sanglantes de Dolabella, de Curion le pere, & de Bibulus, qui par une raillerie cruelle m'ont appelé la Reine de Bithynie.

César après cela ayant été quelque tems sans parler, reprit ainsi son discours.



HISTOIRE

DE

CESAR.

J'Étois encore fort jeune, lorsqu'on m'envoya servir en Asie, sous le Préteur Thermus, qui peu de tems après que je fus auprès de lui, m'ordonna d'aller en Bithynie faire équiper une Flote, & ensuite de la lui amener. J'obéis le plus promptement que je pus; mais comme j'aimois le plaisir, j'allai passer à la Cour du Roi Nicomède; le tems que je fus obligé de demeurer en Bithynie. Il y avoit peu de mois que ce Roi avoit épousé une belle & jeune Princesse, & les Fêtes de son Mariage n'étoient pas encore finies; il n'avoit aucune Guerre sur les bras, son Etat étoit florissant, ses Peuples vivoient dans l'a-
bon-

bondance, & l'amour & les plaisirs fai-
 soient toute l'occupation de la Cour,
 qui n'avoit rien de barbare; car on y
 parloit notre Langue comme en Italie,
 & on y voyoit d'aussi belles Dames qu'à
 Rome, & des Cavaliers qui ne nous cé-
 doient point en bonne mine & en galan-
 terie. Il n'y avoit point de Dame qui
 n'eût plusieurs Galans, & point d'hom-
 me qui n'eût plusieurs Maitresses. Je crus
 que dans un País si intrigué & si plein
 d'amoureuses affaires, il me seroit hon-
 teux d'être oisif. Je m'attachai donc au-
 près d'une Parente de la Reine, qui me
 paroissoit fort enjouée: elle m'écouta le
 plus favorablement du monde, & elle
 fit si peu de mystère de ma passion, que
 toute la Cour en fut instruite, & qu'on
 ne parla plus d'autre chose. Tout le mon-
 de s'empressoit à me servir; & d'abord
 que j'entrois quelque part, on faisoit si
 bien que j'étois placé auprès de Cephise;
 c'étoit le nom de cette belle personne.
 Il est certain que le mystère & les ob-
 stacles sont de grands assaisonnemens en
 amour, & je ne me trouvois point heu-
 reux, parce que j'avois eu trop peu de
 peine à le devenir. Cephise avoit la mê-
 me délicatesse que moi; nous nous di-
 sions à toute heure, que nous nous ai-
 mions,

mions, & nous n'étions effectivement point contents, ni l'un ni l'autre, nous vivions dans une certaine tranquillité, qui approchoit fort de l'indolence.

Je me plaignois un jour de ce que je n'étois point assez aimé; & Cephise me répondoit, que voulez-vous donc qu'on fasse de plus pour vous que de vous voir & de vous écouter tous les jours avec plaisir? La Reine qui nous entendoit, vint se mêler à notre conversation, & s'adressant à sa Parente: Non, Cephise, lui dit-elle, vous ne savez point traiter l'amour comme il faut, & César a raison de se plaindre. Madame, répartit-elle en riant, je ne péche que par ignorance, & peut-être que si vous aviez la bonté de m'instruire, César n'auroit pas lieu de se plaindre. Hé bien, reprit la Reine, donnez-moi pouvoir de faire l'amour pour vous, & vous verrez de quelle manière il s'y faut prendre. La proposition parut nouvelle & plaisante à Cephise, elle y donna son consentement, & nous commençâmes la Reine & moi une conversation très-délicate & très-tendre.

Je connus que cette Princesse avoit un esprit extrêmement fin, & un cœur très-capable d'une forte passion; je pre-
nois

nois un grand plaisir à l'entretenir, lorsque Zepherine, qui étoit la personne de la Cour pour qui elle avoit le plus de confiance, vint nous interrompre.

Cette femme avoit beaucoup d'enjouement & de discrétion tout ensemble, elle venoit d'imaginer une manière de divertissement qu'elle nous proposa de prendre, & qu'effectivement on prit. Elle avoit écrit sur autant de Billets qu'il y avoit d'hommes dans la Compagnie, divers ordres galans, & avoit fait mettre tous les Billets dans une Urne. Chacun tira le sien au hazard, & on trouva qu'il étoit ordonné à l'un de donner une Fête; à l'autre de nommer la Dame qu'il aimoit le plus; à un autre de faire des Vers galans. Pour moi, je trouvai cet ordre dans le mien : *Vous écrirez quelque chose sur les Tablettes de la Reine.*

Je ne me fis pas presser pour obéir; & la Reine m'ayant donné ses Tablettes, j'y écrivis ces Vers :

~*~

En vain votre cœur s'examine,
Il ne peut m'être contesté,
Vous avez beau faire la fine,
Puisque vous m'avez écouté,

L'A.

L'Amour ne veut point qu'on badine,
Iris, le sort en est jeté.

¶

Il n'est plus tems d'être sévère,
Vous avez approuvé mon choix :
Iris, il est mal de défaire
Ce que l'on a fait une fois ;
Pour moi, quand vous seriez légère,
Je vivrai toujours sous vos Loix.

¶

On a vu votre ame adoucie,
Me promettre un tendre secours,
Ce n'est point une Comédie,
Que vos feux & que mes amours ;
Ou si c'est une raillerie,
Ah ! de grace, railions toujours.

Ces Vers étoient une suite de la conversation que nous venions d'avoir, où elle m'avoit dit plusieurs fois qu'elle m'aimoit : ils sont rudes & mal polis, & je ne vous les dis, que parce qu'il faut nécessairement que vous les sachiez, pour entendre bien la suite de mon Histoire. J'étois jeune alors, & il ne faut pas s'étonner, si les Vers que je faisois n'ont pas toute la justesse imaginable :
je

je me suis un peu exercé depuis, & je vous en montrerai d'autres quelque jour, qui ne me feroient peut-être point de tort dans le monde. Mais revenons à la Reine.

Elle sourit en lisant mes Vers, & ne voulut les montrer à personne. Peu de tems après elle me dit tout bas : Souvenez-vous, je vous prie, que je n'ai parlé que pour Cephise, & non point pour moi. Croyez, Madame, lui dis-je à mon tour, que je n'ai parlé qu'à vous, & non point à Cephise. Oui, continuai-je, en la regardant d'un air amoureux, c'est à vous que s'adresse tout ce que j'ai dit de tendre & de passionné ; & je sens assurément tout ce que j'ai dit. Vous seriez fâché, reprit-elle, que je vous crusse ; & en verité quelle opinion voulez-vous me donner de vous ? Et quel fond pourrois-je faire sur l'amour d'un homme, qui change en si peu de tems ? Ah ! Madame, repartis-je, il n'y a point de changement en moi ; mais je m'étois trompé, je croyois aimer Cephise, & c'étoit vous que j'aimois. La chose est assez nouvelle, dit-elle en riant, qu'on aime sans savoir qui l'on aime, & qu'on se méprenne, jusqu'à en conter à celle qu'on n'aime point ; mais vous autres
Ro-

Romains, vous avez des finesſes & des tours délicats en tout, qui paſſent nos connoiſſances. Il ne faut point raiſonner, lui diſ-je, ſur les effets de l'Amour, l'eſprit le plus éclairé ſ'y perd ; je ne ſai pas comment ce que je viens de vous dire a pu ſe faire ; mais je ſai bien qu'il ſ'eſt fait, & qu'il n'y a rien de ſi vrai que je vous aime avec toute l'ardeur dont je ſuis capable.

Je lui diſ encore une infinité de choſes paſſionnées, qu'elle écouta aſſez doucement ; & je fis ſi bien, qu'enſin elle crut que je l'aimois, & qu'elle me témoigna qu'elle n'en étoit point fâchée. Nous primes nos meſures, pour empêcher que ma paſſion n'éclatât. Zepherine nous aida à la cacher, & je me rendis plus aſſidu que jamais auprès de Cephife.

Il ſe trouva que peu de jours après on célébra une Fête, où la coutume du País veut, que les Amans envoient des fleurs à leurs Maîtresſes ; j'en envoyai à Cephife, & pour accorder auſſi quelque choſe à mon amour, j'écrivis ce Billet à la Reine.

C E S A R

A L A

R E I N E

D E

B I T H Y N I E.

IRis, apprenez ma raison,
 Pourquoi dans l'aimable saison,
 Où la Nature se pare
 De son émail le plus rare,
 On vous offre aussi peu de fleurs,
 Que si l'Hyver encor exerçoit ses rigneurs.
 Hier, j'en cherchai pour vous dans l'Empire
 de Flore,
 Mille Fleurs aussi-tôt se hâterent d'éclôre,
 Et je vis à l'envi voler entre mes mains,
 Lys, Roses, Oeillets, & Jasmins,
 Flore en vain s'opposoit à ces nouveaux mi-
 racles.
 Mourir auprès de vous
 Leur paroïsoit un sort si doux,
 Qu'elles surmontoient tous obstacles.

La Déesse enfin s'irrita :

Zephyre, vangez-moi, dit-elle,
Des honneurs que reçoit une Beauté mortelle.

Zephyre à la vanger aussi-tôt s'apprêta,
Et d'un soufle rapide animant son haleine,
Vint enlever les fleurs, dont ma main étoit pleine.

Je vis avec plaisir ce bizarre courroux,
Et Flore succombant à ce chagrin frivole,
Est un honneur pour vous,
Qui vaut mieux que les fleurs que son Amant me vole.

Je ne sai par quel caprice Cephise, qui jusqu'alors avoit été assez tranquille sur mon chapitre, & qui m'avoit semblé souffrir plutôt mes galanteries par habitude & par amusement, que par inclination pour moi, s'avisa de devenir jalouse à l'occasion de ce Billet, & m'en fit de grands reproches. Elle trouvoit, disoit-elle, qu'il étoit plus glorieux de recevoir des excuses si galantes, que de recevoir toutes les fleurs du monde. Je lui fis mille protestations d'amour & de fidélité, mais elle ne me crut pas trop; & soit qu'elle eût du chagrin de ce que la Reine lui enlevait un cœur qu'elle croyoit à elle; soit qu'effectivement elle

m'aimât, elle fit tout ce que la jalousie la plus forte peut faire faire aux plus passionnés Amantes, elle épia mes démarches avec un soin extrême; & enfin elle découvrit ma véritable passion de la manière que vous allez savoir.

Il arriva en Bithynie un de ces hommes, qui se piquent de prédire les choses long-tems avant qu'elles arrivent; sa réputation se répandit d'abord à la Cour, & les femmes fut-tout eurent une fort grande curiosité de le voir. La Reine fut une de celles qui eut le plus d'envie de l'entretenir; elle envoya chez moi pour me demander si je voulois l'accompagner chez le Devin. Comme on ne me trouva pas, on laissa un Billet de sa part; j'avois été toute l'après-dînée avec le Roi, que je quittai d'assez bonne heure, parce qu'il lui prit une fièvre, qui l'obligea à se mettre au lit.

Je ne retournai chez moi qu'à la nuit, & en entrant je trouvai le Billet de la Reine. Comme je n'ajoute pas grande foi aux Prédications de ces Devins de profession, qui sont presque tous des imposteurs, dont les rêveries sont souvent bien de la peine à ceux qui les écoutent, je tâchai de détourner la Reine du dessein qu'elle me proposoit, & je

Je lui envoyai pour cela certains Vers
 que j'avois faits autrefois sur le sujet des
 Devins. Je m'en souviens encore, & il
 faut que je vous les dise.

C E S A R

A L A

R E I N E

D E

B I T H Y N I E

NE portons point nos yeux sous ces voû-
 les épais,

Qui d'un long avenir nous cachent les se-
 crets ;

Ne nous amusons point à réduire en prati-
 que

Les préceptes trompeurs de cet Art chimé-
 rique,

Qui promet aux mortels, curieux de leur
 sort,

De leur dire & le genre & l'heure de leur
 mort.

Iris, sans consulter cette vaine science,
 Vivons dans le repos d'une sage ignorance;
 Soit qu'il nous reste encor à vivre un siècle
 entier,
 Ou bien que de nos jours nous voyions le
 dernier,
 Ne nous repaillons point, d'un espoir témé-
 raire.
 Ménageons bien un tems, dont la course
 légère,
 Fait avancer vers nous la vieillesse à grand
 pas,
 Et détruit tous les jours les plus charmans
 appas.
 S'il s'offre des plaisirs, hâtons-nous de les
 prendre,
 Et croyons pour perdu ce qui se fait atten-
 dre.
 Remettre au lendemain, n'est-ce pas un
 abus?
 Demain nous ne serons tous deux peut-être
 plus.

Au dessous de ces Vers il y avoit qua-
 re ou cinq lignes de lettres qui paroif-
 soient mises au hazard, & si bizarre-
 ment assemblées, qu'on n'eût pas cru
 qu'elles pussent faire un sens raisonna-
 ble. J'avois appris à la Reine cette ma-
 nière d'écrire, dont je me fers encore
 dans les affaires importantes; elle avoit
 une clef pour déchiffrer mes Lettres, &
 elle

elle étoit si accoutumée à ces caractères mystérieux, qu'elle les lisoit presque aussi aisément que les lettres ordinaires. Je lui mandois, que j'étois d'avis de profiter de l'indisposition du Roi, & qu'elle congédiât sa Cour de bonne heure, parce que je ne manquerois pas d'aller à son appartement par l'escalier dérobé, par où j'avois coutume d'y aller; je donnai mon Billet à un Esclave, qui en avoit souvent porté de ma part à Céphise, laquelle par malheur sortoit de la chambre de la Reine, comme il y alloit entrer. Elle s'apperçut qu'il avoit un papier à la main, & lui demanda ce que c'étoit? Il ne fit point de difficulté de lui montrer mon Billet, & elle n'en fit point de l'ouvrir. Elle ne put deviner ce que signifioient ces caractères, dont je vous ai parlé; mais elle ne douta point qu'il n'y eût une grande liaison entre la Reine & moi. Et ne cherchant qu'à se vanger de l'outrage qu'elle croyoit qu'on faisoit à sa beauté, & qu'à nous embarrasser, elle ordonna à mon Esclave de me dire qu'on m'attendoit chez la Reine; ce qu'elle fit par la raison que vous allez voir.

Mon Esclave comprit bien alors qu'il avoit fait une faute; mais il n'osa pas

m'apprendre son étourderie, & se contenta de me rapporter qu'on lui avoit dit, que l'on m'attendroit. Comme cette réponse étoit juste à mon Billet, je ne lui fis aucune question, & me disposai à aller chez la Reine.

Cependant Cephise irritée au dernier point, résolvoit de perdre cette pauvre Princesse, & de me punir de mon infidélité. Elle m'avoit fait faire la réponse que je viens de vous dire, parce qu'elle ne doutoit point que je ne vinisse aussitôt, & qu'elle espéroit ainsi de nous avoir entre ses mains la Reine & moi, comme deux victimes qu'elle devoit à son ressentiment. Elle alla donc, fort assurée du succès de son entreprise, à l'appartement du Roi, & lui fit dire qu'elle avoit à lui découvrir des choses qui importoit extrêmement à son repos, à son honneur, & au bien de son Etat. On la fit entrer, & le Roi l'ayant fait asseoir auprès de son lit, elle commença par lui dire, qu'elle avoit une douleur extrême d'être obligée de lui parler contre des personnes qui lui étoient très-chères; mais que comme elle voyoit trop clairement qu'on le trahissoit, & qu'elle ne favoit pourtant point de quelle nature étoit la trahison qu'on lui faisoit, elle

avoit

avoit été que son silence seroit criminel, d'autant plus, ajoutoit-elle, Seigneur, qu'il y a peut-être quelque conspiration contre votre vie.

En achevant cette Harangue, elle lui mit mon Billet entre les mains, & lui raconta de quelle manière il étoit tombé entre les fiennes. Il ne comprit rien, non plus qu'elle, aux quatre ou cinq lignes qui étoient au dessous de ces Vers; mais cela ne servit qu'à l'irriter davantage. Il étoit naturellement défiant & soupçonneux; & ce qu'il s'imagina de plus doux dans cette aventure, fut que Sebaltide, c'étoit le nom de la Reine, m'avoit promis de me le livrer, que je l'envoyerois à Rome, & qu'on réduiroit en Province son Royaume, déjà tributaire & soumis à la République.

Plein de semblables pensées, il se leva tout furieux, & s'étant fait donner une Robbe, il passa chez la Reine, suivi de deux hommes seulement, & de Cephrise. Comme elle ne favoit rien de tout ce qui se tramoit contre elle, & qu'elle n'avoit point de mes nouvelles, elle étoit fort tranquille dans sa chambre avec toutes ses Femmes. La présence du Roi, en l'état qu'il étoit, la surprit extrêmement; elle connut bien à sa ma-

nière & à ses yeux troublez, qu'il falloit qu'il fût arrivé quelque chose de fort extraordinaire. Seigneur, lui dit-elle, en se levant toute effrayée, qu'avez-vous ? Sommes-nous menacez de quelque malheur ? Vous n'avez rien à craindre pour vous, lui dit-il, d'un ton aigre & irrité, vos nouveaux amis sauront bien vous conserver ; mais daignez au moins par pitié m'apprendre tout ce que je dois craindre. Il lui montra en même tems mon Billet, & lui demanda l'explication de ces caractères embarrassans.

Sebastide fut d'abord troublée, rêva quelque tems à ce qu'elle avoit à dire, pâlit & rougit plusieurs fois en un moment. Enfin, comme elle avoit une présence d'esprit admirable, elle se remit, & répondit à Nicomède avec une douceur & une assurance qui l'étonnerent : Qu'elle m'avoit proposé d'aller voir le Devin ; que je n'avois pas été d'humeur à y aller ; que mes Vers n'avoient pas besoin d'interprétation ; que pour ces lettres mises sans ordre, & peut-être sans autre dessein que d'embarasser, elle n'y comprenoit rien non plus que lui ; que c'étoit une de mes galanteries ordinaires, & que Cephise qui me connoissoit, savoit bien que je faisois souvent
mille

mille choses pour me réjouir en donnant de la peine aux autres. Il a peut-être cru, continua-t-elle, que je me mettrois en tête de trouver un sens juste, où il n'y en a sans doute point, & qu'il auroit lieu de me railler de ma simplicité. Mais enfin, dit-elle encore d'un air à persuader, puisque cette plaisanterie vous fait de la peine, il faut aller trouver César, & l'obliger à dire nettement ce qu'il a prétendu signifier par ces lettres sans suite & sans liaison.

La manière dont elle parla déconcerta terriblement Cephise, & fit un peu revenir le Roi à lui, il étoit toujours amoureux d'elle; elle étoit ce soir-là plus belle que jamais, son trouble & sa rougeur ne servoient qu'à lui donner de l'éclat; & plus il la regardoit, plus il s'adoucissoit. Il trouvoit tant d'innocence & tant de simplicité dans ses réponses, qu'il ne savoit plus que penser; il se tournoit tantôt du côté de Cephise, qui n'osoit plus rien dire; & tantôt du côté de sa Femme, qui s'appercevant de l'embarras où il étoit, se conduisit avec toute l'habileté possible.

Elle se mit à lui faire mille reproches des soupçons qu'il avoit contre elle, & en même tems elle laissa couler quelques

armes qui acheverent de desarmer Nicomède. Il se jetta à ses genoux, lui demanda pardon de ses emportemens, & la conjura d'oublier son injustice. Elle faisoit la difficile, & sa résistance embrasoit de plus en plus ce Prince crédule. Enfin leur réconciliation alloit se faire, & Cephise toute confuse songeoit déjà à se retirer, lorsque ma mauvaise fortune fit tout d'un coup changer de face aux affaires.

Il y avoit, comme vous l'avez pu connoître, par ce que je vous ai dit, un escalier dérobé à l'appartement de la Reine, dont personne n'avoit la clef qu'elle & le Roi; ceux qui avoient fait le Palais avoient ménagé ce dégagement secret pour servir dans ces occasions où les Rois sont quelquefois obligez de prendre la fuite, pour éviter la fureur d'un Peuple séditieux. Sebastide m'en avoit donné la clef, & je m'en ferois pour aller la voir la nuit.

Comme mon Esclave m'avoit dit qu'elle m'attendoit, je ne manquai pas d'aller chez elle à peu près à l'heure où je crus qu'il n'y auroit plus auprès d'elle que les personnes de notre confiance. Je fus surpris de ne trouver personne au haut de l'escalier pour me recevoir. Ze-
phi-

phirine avoit coutume d'y être; je ne laissai pourtant pas d'avancer, m'assurant sur la réponse qu'on m'avoit faite.

Le Cabinet de la Reine avoit deux portes, l'une du côté de la chambre, qui par malheur étoit toute ouverte; l'autre du côté de l'escalier, laquelle répondoit en droite ligne à celle de la chambre. Sebastide étoit assise & avoit le dos tourné du côté de la porte de son Cabinet, le Roi étoit à ses genoux, de sorte que sans que je le pusse voir il avoit la vue sur la porte de l'escalier; je l'ouvris assez brusquement, & vous pouvez penser qu'au bruit que je fis, il n'y eut personne dans la chambre qui ne frémit, par des raisons différentes.

J'entre donc dans le moment que la Reine & lui se racommodoient, & alloient s'embrasser. Ah! ma Reine, m'écriai-je, pensant n'être entendu que d'elle & de ses confidentes, que je suis heureux! Le Roi se leva brusquement, & me voyant arriver par cet escalier secret dont il n'y avoit qu'elle & lui qui eussent la clef; il ne douta plus qu'il ne fût trahi; & la première chose qu'il fit, fut de se saisir du cimeterre d'un de ceux qui l'avoient suivi; il arrêta ensuite la Reine qui s'étoit levée, & qui vouloit

s'enfuir, & il leva le bras comme s'il eût voulu lui couper la tête.

Vous pouvez vous imaginer ma surprise & le trouble où j'étois; je jugeai d'abord que j'étois perdu si je faisois paroître la moindre frayeur du monde; je tirai donc l'épée & regardant Nicomède avec des yeux menaçants: Je te déclare, lui dis-je, que cette Princesse est sous la protection de la République; & si tu lui fais le moindre outrage, tu dois te préparer au plus honteux & au plus cruel de tous les supplices. Je parlai si fierement, & avec tant d'autorité, que Nicomède ne s'imagina jamais que je fusse tout seul; il crut au contraire, que j'avois des troupes aux environs de son Palais, & qu'au premier signal mes gens entreroient par le même endroit par où j'étois venu. Dans cette opinion, il n'osa rien faire qui pût m'aigrir davantage; il se contenta de me dire, que si j'entreprendois de me saisir de sa Personne, il poignarderoit sa femme à mes yeux, & qu'après cela il ne se soucieroit guère de mourir. Il ajouta, que si je voulois le laisser retirer, & me retirer moi-même sur mes Vaisseaux, il étoit prêt de me jurer par-tout ce qu'il y avoit de plus saint & de plus sacré, qu'il lui pardonneroit la perfidie qu'elle
lui

lui faisoit, & qu'il la considereroit comme une personne que la République protegeoit; qu'il informeroit ensuite le Sénat de toutes choses, & qu'il lui obéiroit en tout.

Je voulus l'obliger à souffrir que la Reine se retirât avec moi sur mes Vaisseaux, ne croyant pas qu'elle pût être en sûreté auprès de lui; mais elle-même n'y voulut jamais consentir, & me conjura de la laisser avec le Roi son Epoux, & de prendre le parti qu'il m'offroit. Je me retirai donc; & lui, à ce que j'ai su depuis, se contenta de lui dire qu'elle se préparât à aller le lendemain à un Château fort, qu'il lui nomma; il la quitta ensuite, & alla dans son appartement, où vous pouvez croire qu'il ne passa pas la nuit fort tranquillement. Pour moi j'allai droit à mes Vaisseaux, agité des plus funestes pensées qui puissent tourmenter un homme amoureux.

Sebastide tremblante & pâle, Nicomède furieux & ayant le bras levé pour la poignarder, étoient des images qui me suivoient par-tout. Je passai sur mes Vaisseaux deux jours entiers dans des frayeurs continuelles, sans pouvoir apprendre aucunes nouvelles certaines de la Reine ni de Zepherine; soit à cause

du peur d'adresse de ceux que j'employai, soit à cause de la garde exacte que Nicomède faisoit faire aux portes du Palais. Enfin, vaincu par mon amour, je résolus de tenter la plus hardie entreprise du monde. J'étois assez jeune, & j'avois les traits assez délicats pour pouvoir me travestir en femme; je le fis, & j'allai à l'appartement de Zéphirine, qui ne me reconnut qu'après que l'ayant tirée à l'écart je lui eus dit mon nom.

Comme nous nous entretenions de l'état de mes affaires, & qu'elle me faisoit espérer de me mener au Château où étoit la Reine, le Roi survint & entra si brusquement, que je n'eus pas le tems de me cacher; il jetta les yeux sur moi, & demanda qui j'étois. Zéphirine lui répondit avec beaucoup de présence d'esprit, que j'étois la fille d'une de ses amies, qui demouroit à la campagne, & qui l'avoit priée de me donner à la Reine. Nicomède qui commençoit déjà à s'adoucir, parce qu'on lui faisoit entendre qu'il n'y avoit qu'un peu de légèreté dans la conduite de sa femme; ce qu'il croyoit d'autant plus volontiers qu'il le souhaitoit, à cause du violent amour qu'il avoit toujours pour elle; le Roi, dis-je, repliqua fort honnêtement; qu'il

qu'il vouloit bien que la Reine me prît à son service.

Zepherine me mena dès le lendemain la voir. Cette belle Princesse étoit dans un accablement de douleur, qui faisoit pitié aux plus insensibles : la tristesse étoit peinte sur son visage, & elle pleuroit si souvent, que ses yeux étoient tout humides : son visage étoit abattu, son teint étoit pâle, & il étoit aisé de voir qu'elle n'avoit guère dormi depuis cette malheureuse nuit dont je vous ai parlé. Nous la trouvâmes seule dans un Cabinet, qui étoit dans le Jardin, au bout d'une grande allée de Citronniers. Sa parure étoit fort négligée, elle n'avoit qu'un petit habit de gaze noire ; ses cheveux n'étoient point attachés, & ils flottoient négligemment sur sa gorge, qui étoit d'une blancheur à éblouir. Pour elle, elle étoit languissamment couchée sur un petit lit de repos, couvert d'un satin couleur de feu. Je vous avoue que dans cet état elle étoit si charmante, que je ne croi pas qu'il fut possible de la voir sans l'aimer. Elle embrassa Zepherine en pleurant, & d'abord qu'elle la vit ; & quoique je me tinsse un peu éloigné, j'entendis qu'elle lui disoit en soupirant, que fait César ? Zephi-

phirine qui vouloit la surprendre agréablement, lui répondit: César est le plus content du monde, & je puis vous assurer que présentement son cœur nage dans la joye. Ah! ingrat, s'écria-t-elle; & en même tems se mit à pleurer. Oui, Madame, lui dis-je alors, en me jettant auprès de son lit, & en baisant une de ses mains, oui, César est le plus content & le plus heureux du monde, puisqu'il a veu vos beaux yeux répandre des larmes pour l'amour de lui. Elle tourna vers moi ses yeux baignés de larmes, & me reconnut aussi-tôt. Ah! mon cher César, dit-elle en pressant entre ses deux bras ma tête, que j'appuyois sur elle, vous vivez, mon cher César, & vous ne m'avez point oubliée? Moi, ma Reine, lui dis-je, vous oublier? La mort même ne sauroit effacer dans mon cœur votre image que l'amour y a gravée. Nous nous dîmes après cela tout ce qu'un violent amour peut inspirer de tendresses.

Zephirine n'étoit point d'avis que je demeurasse auprès de la Reine; la Reine même que l'amour rendoit encore plus craintive, me conseilloit de retourner avec Zephirine; mais ma passion l'emporta sur leur prudence: je demeurai auprès de ma belle Reine, & j'y passai

ſai quelques mois dans les plus grands
plaiſirs du monde.

Cependant Nicomède devenoit tous
les jours plus traitable, il ſe rendoit aux
raifons des plus Sages de ſon Conſeil,
qui lui repréſentoient que ſ'il écrivoit
au Sénat, il ſe rendroit lui-même la Fa-
ble de tout l'Univers; que ſon aventure,
où après tout il n'y avoit du côté de la
Reine qu'un peu de jeunefſe, ſeroit re-
gardée d'une autre manière; & qu'il au-
roit toute ſa vie le chagrin d'avoir rui-
né la réputation d'une jeune Princeſſe,
qu'un peu de modération pouvoit aisé-
ment ramener & guérir de ces petits en-
têtemens ordinaires aux belles perſon-
nes de ſon âge.

Nicomède croyant donc que j'étois
retourné auprès de mon Préteur, com-
me j'en avois fait courir le bruit, ne ſon-
gea plus qu'à ſe raccommo-der avec Se-
baſtide, & qu'à bien vivre avec elle. Il
vint un jour la voir, & me trouva au-
près d'elle. Leur entretien fut fort
court; mais il ſ'approcha de moi, & ſoit
qu'il eût envie de plaiſanter, ſoit qu'ef-
fectivement je lui pluſſe, il me fit mille
proteſtations, & m'offrit tout ce qu'un
Roi amoureux peut offrir à une de ſes
Sujettes. L'aventure me parut réjouifſan-
te,

re, & je résolus de la pousser plus loint. Je jouai donc mon rôle le mieux que je pus, & le Roi s'en retourna fort passionné.

D'abord qu'il fut parti, je contai à la Reine ce qui venoit de m'arriver : comme nous étions tous deux jeunes, & d'une humeur fort enjouée, nous ne fîmes pas grande réflexion aux suites que pouvoit avoir la malice que nous voulions faire au Roi; & il fut arrêté entre nous, que je n'oublierois rien de tout ce qui pouvoit servir à l'enflammer davantage.

Je n'eus pas de peine à y réussir, il venoit tous les jours nous voir, il me faisoit mille galanteries, & d'abord que je lui eus témoigné que la solitude où nous étions m'ennuyoit extrêmement, il nous ramena à la Cour. J'y foutins mon personnage avec la même hardiesse que j'avois fait jusqu'alors. Cependant on dit que des Gens d'Affaires de Rome, ayant quelque chose à régler avec Nicomède, me reconnurent parmi les filles de la Reine un jour qu'il leur donnoit à manger; & c'est peut-être le rapport de ces Gens-là qui a donné lieu aux calomnies de mes ennemis.

Il me pressoit extrêmement de satisfaire sa passion, & ne sachant plus comment me défendre, je lui donnois des

rendez-vous dont j'avertissois la Reine, qui ne manquoit pas d'y venir, & de faire tous les éclats que la jalousie a coutume de faire faire. Nicomède étoit au desespoir, & ce qui le desoloit, étoit qu'il prenoit avec moi des mesures dont il ne faisoit confiance à personne; il croyoit que je n'étois pas moins exact que lui à garder le secret. Cependant me disoit-il, la Reine s'est jusqu'aux moindres bagatelles que je vous dis. Je lui voue que son embarras me réjouissoit, & que j'eusse peut-être été d'humeur à le faire durer encore long-tems.

Mais je reçus des Lettres de ceux que j'avois envoyez avec la Flote au Préteur Thermus, qui me faisoient connoître qu'on parloit de moi dans les Troupes d'une manière très-désavantageuse, & que j'aurois peut-être bien de la peine à effacer la méchante impression que mon absence donnoit de moi. On me mandoit en même tems que l'Armée se préparoit à aller faire le siège de Mitylènes, & que si je ne me trouvois pas à cette occasion, il ne falloit pas que désormais je songeasse à porter les armes.

Il est certain que la bonne ou la méchante opinion que les hommes ont de nous, dépend presque toujours des premières

mières démarches que nous faisons dans le monde; si elles sont heureuses, elles font naître pour nous une certaine estime générale qui prévient tellement en notre faveur, qu'on s'aveugle ensuite, pour ainsi dire, sur les fautes que nous faisons. Au contraire, si nous entrons dans le monde par des faux pas, nous ne nous relevons presque jamais, & les actions du monde les plus éclatantes & les plus belles, qui acquéreroient une gloire infinie, si d'autres que nous les faisoient, évitent à peine le blâme & la censure, lorsque nous les faisons. C'est à mon sens la chose du monde la plus injuste, que de vouloir juger de toute la vie d'un homme par sa jeunesse, c'est vouloir que le hasard en décide; ce qui est contraire à toute sorte de justice & de bon sens. Je dis que le hasard en décide, parce que je suis persuadé que la bonne ou la méchante conduite d'un jeune homme n'est qu'un pur effet du hasard; & il faut compter pour rien tout ce qu'on fait dans un âge où la raison n'est point assez formée pour faire un discernement juste du vrai bien ou du vrai mal; ni assez forte pour surmonter par réflexion un certain penchant qui nous fait trouver du goût dans le vice,

&

& aimer le dérèglement. Ce n'est pas qu'il n'y en ait qui surmontent ce penchant; mais c'est qu'ils ne le font point par réflexion; & que comme je vous ai déjà dit, les vertus ou les vices de la jeunesse dépendent de l'occasion, qui suivant qu'elle se présente favorable ou contraire, bonne ou méchante, détermine de jeunes esprits à faire bien ou à faire mal. Il faudroit donc attendre l'âge de maturité pour juger certainement des hommes; mais c'est ce que toutes les raisons imaginables n'emporteront jamais sur la coutume.

Les réflexions que je fis sur moi-même, après avoir lu les Lettres dont je viens de vous parler, me rendirent si triste, que la Reine s'apperçut du changement de mon humeur, & m'en demanda la raison; je ne lui en fis point de mystère, & elle eut la générosité de me conseiller de préférer la gloire à l'amour; ce fut le parti que je pris. Je donnai quelques jours à cette aimable Princesse, pour la disposer à se séparer de moi; & enfin après que nous eumes l'un & l'autre répandu bien des pleurs, je quittai mon habit de femme, & me dérobai du Palais.

J'ai su depuis, que mon départ fit beau-

beaucoup de bruit à la Cour; & je vous
 dirai tantôt de quelle manière toutes
 choses s'éclaircissent. Cependant, je me
 rendis à Mitylènes, auprès du Préteur;
 le Siège n'étoit pas encore fort avancé
 & l'envie que j'avois de rétablir ma ré-
 putation, me précipita dans tant d'occa-
 sions périlleuses, que je ne puis attribuer
 qu'aux soins tout particuliers de quelque
 Génie favorable qui veilloit sur moi, le
 bonheur que j'ai eu d'en sortir. Je fis
 durant le Siège tant d'actions hardies &
 surprenantes, qu'après la prise de la
 Place, le Préteur me donna une de ces
 récompenses militaires, que nous ap-
 pellons Couronnes Civiques. Voilà quels
 ont été mes premiers Exploits de Guer-
 re & d'amour; mais vous ferez peut-é-
 tre bien aise de savoir ce qui se passa à
 mon sujet en Bithynie après mon départ.
 Nicomède fit faire de grandes per-
 quisitions, & il vouloit absolument sa-
 voir ce qu'étoit devenue sa chere Aspha-
 lie, c'est ainsi qu'on m'appelloit dans
 mon déguisement. Il ne se trouvoit per-
 sonne qui pût lui apprendre de mes
 nouvelles; il entra dans un chagrin qui
 pensa être bien funeste à bien des gens;
 il alla s'imaginer que la Reine m'avoit
 fait empoisonner; il lui donna des Gar-
 des,

des, et fit arrêter Zéphirine, qu'il crut être complice du crime, parce que lorsqu'il lui avoit demandé qui j'étois, & d'où j'étois ? elle lui avoit répondu, qu'elle avoit des raisons très-importantes qui l'empêchoient de satisfaire sa curiosité sur cela. Il lui fit faire son procès régulièrement, & la condamna à mourir, sur le refus qu'elle faisoit de parler. Comme on la conduisoit au lieu où on devoit lui trancher la tête, la Reine lui envoya dire qu'elle la prioit de tout avouer; & on avertit aussi-tôt le Roi, que Zéphirine vouloit lui parler. Il la fit venir dans son appartement, & après qu'elle lui eut demandé pardon, elle lui conta toute mon aventure de la manière que je viens de vous la dire. Il l'écouta sans l'interrompre; & après qu'elle eut achevé son récit, il fut encore longtems sans parler. Enfin sortant d'une profonde rêverie: il faut, dit-il, que je pousse votre ingratitude à bout; & qu'après votre perfidie, je vous témoigne tant de bonté, que la bonté & le regret d'avoir offensé un Roi si généreux, soient pour vous un supplice plus cruel que la mort même. Je vous pardonne, ajouta-t-il, toutes vos trahisons; & pour tant de bonté, je ne

vous

vous demande que de cacher à tout le reste du monde les raisons que j'avois de vous traiter avec plus de rigueur.

Il alla ensuite trouver la Reine, & après lui avoir reproché fort doucement ses infidélitez, il lui dit qu'il vouloit tout oublier; mais qu'il la prioit d'avoir à l'avenir une conduite plus régulière. Un procédé si plein de douceur & de franchise toucha Sebastide, qui naturellement étoit bonne; elle se jeta en pleurant aux pieds du Roi, lui jura de n'aimer jamais que lui; & lui a si bien tenu sa parole, que lorsque deux ou trois années après je repassai en Bithynie, à peine lui-même put-il obtenir qu'elle me vît. Elle me pria de ne la regarder plus que comme une amie, qui auroit toujours beaucoup de considération pour moi, mais qui ne seroit plus capable des mêmes foiblesses qu'elle avoit eues. Et elle ajouta, que comme elle se défioit toujours de l'amour d'elle-même & de moi, elle me prioit de la considérer toujours un peu, & de ne la jamais voir.

Je fus si charmé de ce changement peu ordinaire, & de l'union sincère dans laquelle le Mari & la Femme vivoient, que je ne pouvois me lasser d'admirer la

la prudence de l'un, qui avoit si bien sçu ramener un jeune esprit par la douceur; & le bon naturel de l'autre, qui avoit si bien répondu à l'honnêteté qu'on avoit eue pour elle. Je partis plein d'estime pour l'un & pour l'autre, après leur avoir fait mille protestations d'amitié. Il ne s'est depuis ce tems-là présenté aucune occasion de les servir, que je ne l'aye embrassée avec joye.

Le Dictateur ayant ainsi fini son recit, dit à Catulle de se souvenir de la Fête de Venus, dont il lui avoit promis d'avoir soin, & que pour lui il alloit voir Crastinie, à qui il parleroit si fortement en sa faveur, qu'il l'assûroit par avance qu'elle ne feroit plus l'irritée. Il sçavoit bien ce qu'il promettoit, & ce qui arriva ensuite a fait croire que Crastinie & lui agissoient de concert. Elle reçut Catulle avec tant d'honnêteté, elle eut même pour lui tant de petites bontés secretes, qu'elle l'attacha entièrement à elle. Il fut son Amant déclaré, & on ne parla plus d'autre chose que de son mariage avec Crastinie, dont les nouvelles allèrent même jusqu'à Rome, & affligèrent sensiblement Lesbie; car enfin cette belle personne, de l'infidélité de qui Catulle se plaignoit si sou-

NO LES AMOURS

vent, avoit toujours pour lui la plus grande passion du monde; & quoique toutes les apparences fussent contre elle, elle étoit en effet la plus constante, la plus délicate, & la plus malheureuse Amante qui ait jamais aimé; mais il n'est pas encore tems de démêler tout ceci. Le jour de la Fête de Venus, que César avoit choisi pour le Régal qu'il vouloit donner, étant venu; Catulle, qui, comme nous avons dit, en avoit le soin, fit distribuer la veille une infinité de copies de Vers les plus délicats & les plus passionnés du monde, qu'il avoit faits pour le magnifique Régal, qu'il appella la Fête de Venus.

L'Antiquité nous a laissé peu d'ouvrages aussi beaux que ces Vers-là; & je crois qu'on fera bien aise de les trouver ici.

VERS

DE CATULLE. 171
V E R S
P O U R
L A F E S T E
D E
V E N U S.

*Cras amet qui nunquam amavit :
quique amavit cras amet.*

HAtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
Qui n'avez point d'Amour senti les douces
peines ;
Et vous qui dès long-tems soupirez dans ses
chaines,
Amans, dans ces beaux jours redoublez vos
ardens.



Le doux Printems, dont l'aimable verdure
Semble d'un long sommeil retirer la Nature,
Nous invite à faire l'amour ;
Les Hymens des Oyseaux célèbrent son re-
tour.

R a

Les

178: LES AMOURS

Les Bois même échauffés par les Eaux ca-
ressantes,
Que le Ciel amoureux
se plaît à répandre sur eux,
Mêlent par cent baisers leurs feuilles renaif-
santes.



Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
Qui n'avez point d'Amour senti les douces
peines,
Et vous qui dès long-tems soupirez dans les
chânes,
Amans, dans ces beaux jours redoublez vos
ardeurs.



Veus dans le Printems sortit du sein de
l'Onde,
Alors au milieu des Poissons,
Elle fit triompher l'Amour en cent façons,
Et prononça ces mots en arrivant au monde.



Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
Qui n'avez point d'Amour senti les douces
peines,
Et vous qui dès long-tems soupirez dans les
chânes,
Amans, dans ces beaux jours redoublez vos
ardeurs.

C'est



C'est elle, c'est l'ardeur que par-tout elle
 inspire,
 Qui donne à l'Orient ses trésors précieux,
 Nous lui devons les présens du Zéphire,
 Dont le souffle gracieux
 Enrichit nos Jardins en caressant sa Flore,
 De Roses & de Lys qu'il fait pour elle
 clore.
 C'est elle qui la nuit
 Allume ces beaux Corps, dont la clarté nous
 luit ;
 Elle leur livrè une amoureuse guerre,
 En leur montrant les beautés de la Terre.
 Ces Amans lumineux
 Sur les aimables Fleurs, dont ils sont amou-
 reux,
 Versent de précieuses larmes,
 Qui relevent les charmes,
 Dont elles se servent contre eux.
 Cette liqueur suspendue
 Sur elles le matin forme un Crystal charmant,
 Qui brillant à notre vûe,
 Leur sert de nourriture ensemble & d'orne-
 ment.
 Par cet heureux sercin la Rose réjouie,
 Dans son bouton demi fleuri,
 S'ouvre après au Soleil qui lui sert de mari,
 Et seche en la baisant cette amoureuse pluye.



Allez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
 Qui n'avez point d'Amour senti les douces
 peines,
 Et vous qui dès long-tems soupirez dans les
 chaînes,
 Amans, dans ces beaux jours redoublez vos
 ardeurs.



Les Nymphes vont sortir de leurs sombres
 retraites,
 Venus veut qu'an son des Musettes,
 Elles viennent à ses côtés,
 Faire paroître leurs beautés
 Dans cette Fête charmante.
 L'Amour sera sans art & sans carquois;
 Il n'aura rien dont le vœu épouvante,
 Si l'on se range sous les Loix,
 On fera l'effet de ses charmes,
 Et non pas de ses armes.
 Allez, Nymphes, allez,
 Ne craignez point qu'Amour vous blesse;
 Que vos cœurs toutefois d'un vain orgueil
 enflés,
 N'infusent point à sa foiblesse;
 L'Amour est toujours dangereux,

Et

Et s'il faut vous parler sans feindre,
Lorsqu'au lieu d'étonner par des fers, par
des feux,

Il fait le doucereux,
C'est alors qu'il est plus à craindre.



Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
Qui n'avez point d'Amour senti les douces
peines,
Et vous qui dès long-tems soupirez dans ses
chaines,
Amans, dans ces beaux jours redoublez vos
ardeurs.



Diane, durant ces mystères,
Doit en vous bien s'avertir,
Tu pourras, si tu veux, empêcher de sortir
Tes Nymphes trop sévères.
Cependant laisse en paix les Lions & les
Ours,
Dont Vénus aura soin d'apprivoiser le rage;
Fai cesser dans les Bois le meurtre & le en-
nemi,
Et n'ensanglante point la Fête des Amours,
Si tu ne te piquois de trop de modestie,
On te prieroit d'être de la partie;
Tu verrois mille Amans
Satisfaire leurs tendresses,

Et pour plaire à leurs Maîtresses,
 Inventer mille jeux charmans.
 Apollon y viendra mêler la Symphonie;
 Cérès & Bacchus en seront,
 Et tous apporteront
 Un peu d'agréable folie.
 Laisse donc dans les lieux que le Sort t'a
 soumis,
 Venus & ses Amis:
 Retire-toi, sage Délie.



Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
 Qui n'avez point d'Amour senti les douces
 peines.
 Et vous qui dès long-tems soupirez dans ses
 chaînes,
 Amans, dans ces beaux jours redoublez vos
 ardeurs.



Tandis que tu te reposes,
 Souffre qu'assise au milieu des Forêts,
 Sur un Trône de Myrthe environné de roses,
 Que les Amours ont fait exprès,
 Venus règle toutes choses.
 Venez charmantes fleurs
 De la Montagne Hyblée,
 De vos plus douces odeurs
 Parfumer l'Assemblée;

Et vous, Nymphes, souvenez-vous
 Que parmi des plaisirs si doux,
 On a souvent senti d'amoureuses allarmes,
 Et que l'Amour souvent a sçu bleffer sans
 atmes.



Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
 Qui n'avez point d'Amour senti les doultes
 peines,
 Et vous qui dès long-temps soupirez dans les
 chaines,
 Amans, dans ces beaux jours redoublez vos
 ardeurs.



Une rosée amoureuse & fertile,
 En r'animant tout l'Univers,
 Rendra nos Bocages plus verts,
 Et la Terre à germer plus prompte & plus
 facile.

L'Air qui l'embrasse ainsi qu'un tendre
 Epoux.

Par ses écoulemens la flate & la careffe,
 Et lui donne au Printems des marques de
 tendresse,

Dont nous profitons tous.

Déjà Venus elle-même,

Qui veut que tout le monde aime,

se répand dans tous les corps,
 Et par des secrets ressorts
 Fait sentir sa puissance,
 De qui tous les mortels ont reçu la nais-
 sance.



Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
 Qui n'avez point d'Amour senti les douces
 peines,
 Et vous qui dès long-tems soupirez dans ses
 chaînes,
 Amant, dans ces beaux jours redoublez vos
 ardeurs,



Si vous savez votre Histoire,
 Romains, vous savez qu'à VENUS
 Rome doit toute sa gloire ;
 C'est elle qui vainquit Turnus,
 Qui fit qu'Énée épousa Lavinie,
 Et que Mars amoureux de la belle Silvie,
 La fit Mere de Romulus.
 Elle inventa ces Fêtes amoureuses,
 Qui dans vos murs nouvellement bâtis,
 Attirèrent jadis
 Les Sabines trop curieuses,
 De qui vos fiers Ayeuls eurent bien-tôt des
 Fils,

Rome

Rome lui doit ainsi sa naissance divine ;
Elle lui doit César, qui tient entre ses mains
Le sort de tous les humains,
Et tire de Venus son illustre origine.



Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
Qui n'avez point d'Amour senti les douces
peines,
Et vous qui dès long-tems soupirez dans les
chaînes,
Amans, dans ces beaux jours redoublez vos
ardeurs.



Venus approche, & son Fils l'accompagne,
Les Champs en paroissent plus beaux
Et les Bois sont chargés de mille fruits nou-
veaux.

L'Amour aime la Campagne,
On dit qu'il y naquit, & qu'un berceau de
fleurs
Préparé par la Terre,
Reçut ce petit Dieu des cœurs,
Qui sait leur faire une si douce guerre.



Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
Qui n'avez point d'Amour senti les douces
peines,

Et vous qui dès long-tems soupirez dans les chaînes,
Amans, dans ces beaux jours redoublez vos ardeurs.



Les Moutons font l'amour dans les Plainnes
fleuries,
Les Bergers amoureux dansent dans les Prai-
ries,
Les Oiseaux dans les Bois chantent à tous
momens
Leurs amoureux tourmens;
Les Cignes enroués sur les bords du Méan-
dre,
De ces feux dans les eaux ne sçauroient se
défendre.
J'entens sous ces Ormeaux
Ces Nymphes que les Dieux changèrent en
Oiseaux,
Les filles de Terée,
Dont l'ame sous des corps nouveaux,
D'amour encore pénétrée,
Ne peut haïr ce Dieu qui causa tous leurs
maux.
Taisons-nous, de leurs chants les Bocages
resonnent,
Et les Bergers contents,
Prêtent l'oreille aux airs que ces Oiseaux en-
tonnent;
Ah! quand reviendra mon Printems?

Mais

Mais c'est assez parler, les Muses m'aban-
donnent,

Apollon même est las

De suivre un discoureur qui ne perd point
haleine :

Cessons, & ne l'obligeons pas à nous
fermer la veine.



Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,

Qui n'avez point d'Amour senti les douces
peines,

Et vous qui dès long-tems soupirez dans les
chaines,

Amans, dans ces beaux jours redoublez vos
ardeurs.



Le jour de la Fête toute la Cour de Cé-
sar s'habilla d'une manière très-galante :
les Dames étoient en Nymphes ; & les
Hommes en demi-Dieux ; mais si magni-
fiques les uns & les autres, qu'il n'y a
peut-être jamais eu de Spectacle si beau
que la marche de cette Troupe superbe,
qui partit au lever du Soleil, pour se
rendre à une demi lieue du Palais de
César, dans un lieu où Catulle avoit fait
préparer tout ce qui étoit nécessaire

H ?

pour

pour les divertissemens qu'on devoit prendre durant deux ou trois jours.

Tout ce qu'il y avoit de Jeunesse de qualité à Rome, qui almoit la dépense & les plaisirs, étoit, auprès de César, qui dès le tems qu'il commandoit dans les Gaules avoit gagné leur amitié, soit en leur prêtant de l'argent, soit en leur offrant sa protection, lorsqu'ils avoient de méchantes affaires. De sorte qu'on peut dire que dans cette Cour, la bonne mine & l'air galant des Chevaliers ne cédoit point à la beauté des Dames, qui quoiqu'elles ne fussent pas toutes Romaines, avoient pourtant toutes je ne sçai quel air de majesté qui les faisoit prendre pour des Divinités.

Eunoë Reine de Mauritanie, pour qui César avoit quelques tendresses de cœur; & la jeune Nise Princesse de Bithynie, fille du Roi Nicomède & de cette belle Reine, dont il raconta l'Histoire à Catulle de la manière qu'on vient de dire: Ces deux Princesses, dis-je, marchaient à la tête des Dames. Elles étoient toutes deux si belles, quoique leurs beautés fussent différentes, que s'il eût fallu juger entr'elles, on n'eût sçu à qui donner le prix. Eunoë avoit déjà

passé la première jeunesse, & étoit un peu brune; mais elle avoit une si grande régularité dans les traits, & je ne fai quoi de si relevé & de si majestueux dans la physionomie, que la jeunesse, l'embonpoint, la blancheur & la vivacité de Nise ne lui faisoient point de tort.

César conduisoit les Hommes, & quoiqu'il fût dans un âge assez avancé, il avoit encore si bonne mine, qu'il effaçoit la plupart des jeunes gens; il avoit la taille grande & proportionnée, beaucoup de fanté, quoiqu'il eût le visage maigre, le teint blanc & uni, les yeux noirs, bien fendus & pleins de feu; joignez à tout cela, qu'il avoit une parure si riche & si brillante, qu'il étoit presque impossible de le regarder. On fait qu'il a aimé les Pierreties & les Bijoux jusqu'à l'excès; il y en a même qui ont dit, qu'il ne porta la guerre dans la Grande-Bretagne, qu'à cause qu'on lui avoit assuré que cette Isle étoit pleine d'une infinité de Pierres précieuses, d'une beauté & d'une grosseur extraordinaires. On peut croire qu'étant devenu le Maître du Monde, il s'étoit contenté, & qu'il avoit une quantité prodigieuse de Perles & de Diamans; il le fit bien voir le jour de cette Fête, dont nous parlons. Son

habillemeut & le harnois de son Cheval en étoient tout couverts.

On arriva enfin au bruit des Hautsbois & des Trompettes auprès d'une petite Coline toute couverte de bois, au bas de laquelle il y avoit une grande Prairie occupée par un Ruisseau qui serpenoit au milieu. Catulle avoit fait élever au pied de la Coline un beau Palais tout de verdure: on voyoit de grands Sallons, les uns ovales, les autres quarrés, & au dessus des dômes il y avoit de différentes figures. Tout cela étoit fait de planches jointes ensemble, & couvertes au dedans & au dehors de branches d'arbres, dont les feüilles étoient extrêmement vertes, & de fleurs qu'on y avoit attachés d'espace en espace. Il y avoit même des Cours & des Jardins séparés par des murailles de verdure; ce n'étoit par-tout que Citronniers & qu'Orangers, qu'on avoit fait porter dans des Caisses magnifiques, dont les peintures représentoient les Victoires de César. On avoit placé sur la Coline de grands Réservoirs d'eau qui descendoit par des canaux dans les Jardins, & y faisoit en divers endroits des cascades & des fontaines. Au dessus de la porte du Palais, qu'on appelloit le Palais de Venus, on faisoit ces Vers.

HA-

Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
 Qui n'avez point d'Amour senti les douces
 peines,
 Et vous qui dès long-tems soupirez dans les
 chaînes,
 Amans, dans ces beaux jours redoublez vos
 ardeurs.

Dans les Salles du Palais d'un côté, on
 trouvoit ceux-ci.

L'Amour paroît ici sans arc & sans carquois :
 Si l'on se range sous les Loix,
 Ce sera l'effet de ses charmes,
 Et non pas de ses armes.

D'un autre côté, on lisoit ces autres
 Vers.

Nymphes, souvenez-vous
 Que parmi des plaisirs si doux,
 On a souvent senti d'amoureuses allarmes,
 Et que l'Amour souvent à seu bleffer sans
 armes.

Dans la Prairie qui étoit au devant du
 Palais, on voyoit des troupes de Bergers
 & de Bergères galamment habillées, qui
 dansoient au son des Musettes. A la
 porte du Palais une troupe de Joueurs
 d'Instrumens & de Musiciens, envoyés
 par

par Apollon, vint recevoir César & les Dames. Un peu plus avant, & en différens endroits, on trouva différentes troupes; les unes représentant les Ministres de Bacchus, les autres ceux de Cérés, de Pomone, de Priape, & de Flore. Chaque troupe venoit offrir aux Dames des fruits, des fleurs, des parfums, des liqueurs, & des essences. A la porte de la première Salle, une infinité de petits Enfans, les plus beaux & les plus joliment habillés du monde, représentoient de petits Amours. Dans la Salle, une troupe de Graces vint saluer les Dames, & les conduisit dans un grand Sallon; c'étoit l'endroit le plus délicieux de ce Palais enchanté; il étoit tout jonché de fleurs, il avoit la plus belle vûe qu'on pût souhaiter, d'un côté sur les Jardins, & de l'autre sur la Prairie; & par des machines qui ne paroissoient point, on y faisoit tomber une espèce de rosée d'Eaux de senteurs très-douces.

Ce fut-là que par un magnifique Repas, commencèrent les plaisirs de la Fête de Venus; qui durèrent trois jours entiers. Il seroit long & difficile d'en faire un détail, il suffit qu'on sache que les Spectacles, les Concerts, les Promenades, & tout ce qui peut contri-

buer

buer à la joye, se trouvoit dans cette Fête.

Catulle y eut toute sorte de sujets de se louer de Crastine, elle n'entretint presque que lui, & elle fut dit mille choses tendres & obligeantes; en sorte qu'il crut qu'elle l'aimoit effectivement, & qu'il se reprocha à lui-même de ne la pas assez aimer: car il avouoit à Aurelius, qu'il ne se fentoit point pour elle, ces ardeurs, ces ravissemens, ces inquietudes qu'il sentoit autrefois pour Lesbie. C'est, disoit-il ensuite pour s'excuser, que chaque chose a son tems; j'étois plus jeune alors; j'aimois avec plus de violence, & j'aime à présent avec plus de raison.

Les Fêtes étant finies, Catulle songea à partir pour l'Egypte; selon qu'il l'avoit promis à César; il prit donc congé de Crastine, en l'assurant qu'il l'aimeroit toujours, & monta sur un Brigantin que le Dictateur lui avoit donné, & fit voile du côté d'Alexandrie. En partant, il laissa sur sa table un Billet pour Aurelius, qui y trouva ces Vers.

A

AURELIUS.

Commendo tibi me, ac meos amores.

JE mets entre vos mains, & mes Amours
& moi ;

Car enfin, quoiqu'absent, je suis toujours
où j'aime,

Je les confie à votre bonne foi,

Conservez-les contre vous-même.

Je ne crains point des Gens de grands soins
occupés,

Qu'accablent mille affaires ;

Mais vous par qui tant de Maris trompés,

Ont enfin renfermé leurs Epouses légères :

Qui ne songez qu'à vos plaisirs,

Et dont jamais l'Amour n'a trompé les desirs.

Oui, je vous crains, je crains cet air de
confiance,

Que vous donne votre bonheur ;

Mais faites-en ailleurs l'expérience,

Et laissez-moi sans trouble occuper un seul
cœur.

Si l'amitié, si mes prières,

Ne vous empêchent pas d'être de mes Ri-
vaux,

Puis-

Puissez-vous souffrir tous les maux,
 Que jadis chez les Grecs souffroient les adul-
 tères.

Peut-être que Catulle par ces Gens accablés de soins & d'affaires, avoit prétendu marquer César; mais on verra par la suite de cette Histoire, que ce Dictateur étoit assurément le plus dangereux de ses Rivaux.

Catulle ayant eu un vent favorable arriva bien-tôt à Alexandrie, il commençoit déjà à découvrir le Phare célèbre, dont la structure & la situation merveilleuse faisoient un des plus beaux effets du monde, & il en consideroit la beauté avec l'attention d'un homme qui se connoît parfaitement en toutes choses.

Ce Phare étoit une Isle qui se trouvant placée au milieu de la Mer, à peu près à une stade d'Alexandrie, y faisoit un Port dont l'accès étoit très-difficile. Ptolomée Philadelphie y avoit construit une Tour d'une hauteur & d'une grandeur prodigieuses, au haut de laquelle on allumoit toutes les nuits des flambeaux qui faisoient connoître aux Pilotes la route qu'ils devoient prendre. Beaucoup d'Égyptiens avoient bâti des maisons dans cette Isle, & étoient venus
 s'y

s'y établir; de sorte que le Phare étoit une espèce de petite Ville, que le même Ptolomée, dont nous venons de parler, avoit trouvé moyen de joindre à Alexandrie, par un Mole ou une espèce de Digue qu'il avoit fait élever dans la Mer.

Sur le Port on voyoit le magnifique Palais des Rois d'Egypte, qui avoit d'un côté l'aspect de la Mer, & de l'autre celui d'un Théâtre superbe qui servoit de Citadelle, & avec qui il communiquoit par des lignes & des fortifications très-bien entendues. Ce Palais étoit si vaste, il étoit orné de tant de Dômes superbes, de Tours & de Pavillons, dont les pointes dorées éblouissoient ceux qui le regardoient, qu'on l'eût plutôt pris pour une Ville que pour la Maison d'un seul homme. Un peu plus dans l'enfoncement s'élevoit Alexandrie, dont les Edifices se commandoient les uns les autres avec tant de régularité, qu'il sembloit que ceux qui les avoient bâtis, avoient voulu faire une espèce d'Amphithéâtre.

Catulle ne pouvoit se laisser d'admirer tant de beautés; lorsqu'il fut agréablement surpris par un spectacle aussi magnifique que galant, & qui lui sembla avoir quelque chose de l'enchantement.

Il entendit d'abord un Concert merveilleux.

veilleux de flûtes, de hautsbois & de lyres; cette Symphonie étoit mêlée de voix qui chantoient des airs tendres & passionnés; il tourna la tête du côté où se faisoit le Concert, & il vit une petite Flote composée de sept ou huit Galères qui voguoient lentement sur la Mer. Elles étoient ornées de riches peintures, leurs mâts étoient dorés; les cables étoient de soye mêlée d'or, les voiles étoient d'étoffe en broderie de différentes couleurs, les pavillons de même; les rideaux en étoient renoués avec de gros cordons d'or & attachés à des agraffes de pierrerie; dans l'une de ces Galères étoient les Joueurs d'instrumens; dans une autre les Chantres, tous habillés d'une manière singulière & galante; une autre portoit des gens qui brûloient des pastilles & répandoient des essences dont tout le rivage étoit parfumé; dans une autre, on voyoit des femmes couvertes de guirlandes & de feuillages, qui tenoient des corbeilles pleines de toutes sortes de fleurs. A côté d'elles, des hommes vêtus à peu près de la même manière, portoient de grands bassins d'or chargés de fruits en pyramides. Le reste des Galères étoit plein des plus belles personnes du monde de l'un & de l'autre sexe; dont les habits étoient

toient si brillans, qu'il étoit impossible de les regarder, lorsque le Soleil donnoit dessus.

Au milieu de ces petits Vaisseaux paroissoit une Galère plus grande & plus superbe que les autres; sa proue étoit d'or, garnie de perles & de diamans, & chargée d'un relief où l'on voyoit des figures de différens Animaux faites au naturel; les voiles étoient de pourpre, garnie tout autour d'une grosse crépine d'or & semée de chiffres en broderie d'argent, les cordages étoient tout d'or & d'argent, & le corps de la Galère qu'on n'avoit pu s'empêcher de faire de bois, étoit si bien doré, que l'or même ne paroissoit pas plus beau; les rames étoient toutes entières d'argent, tout le long des bords régnoient de gros festons de fleurs d'orange & de jâmin, soutenus d'espace en espace par de petits Amours de vermeil doré. Au milieu de cette Galère sur un grand tapis couleur de feu broché d'or, on avoit élevé un petit Trône tout brillant d'émeurades & de rubis, au dessus il y avoit un dais de drap d'or, & autour paroissoient de belles filles vêtues en Nymphes & en Néréïdes; & de jeunes Enfans habillés en Amours, qui tenoient
des

des évantails en leurs mains pour rafraîchir l'air; les rameurs représentoient des Faunes & des Satyres, & dans cet ajustement sauvage ils ne laissoient pas d'avoir je ne sai quoi d'agréable.

Sur le petit trône dont nous venons de parler, étoit assise l'admirable Cléopâtre, dans un habit pareil à celui que les Peintres donnent à la Déesse Vénus; elle avoit à ses côtez Iras & Charmion, ses deux cheres confidentes qui ne l'abandonnèrent jamais, & qui lui furent si fidelles, que lorsqu'après la défaite d'Antoine, cette belle & malheureuse Reine fut contrainte à se faire mourir, elles ne voulurent pas lui survivre, & furent trouvées par les gens d'Auguste mourantes aux pieds de leur Princesse, dont elles venoient d'étendre le corps couvert de ses plus riches habits sur un lit de parade, qu'elle même avoit fait dresser. Derrière elle étoit ce même Apollodore de Sicile qui pendant les troubles d'Egypte eut l'adresse de la porter jusque dans le Palais d'Alexandrie où César étoit investi par Achillas, & les Egyptiens qui s'étoient révoltez.

Catulle avoit ouï dire mille choses surprenantes des richesses & de la magnificence de Cléopâtre, qui surpassoit

en cela les Maîtres du monde: cependant il avoit peine à croire ce qu'il en voyoit. Il est vrai aussi que le hazard avoit fait qu'elle étaloit ce jour-là tout ce qu'elle avoit de plus superbe; il y avoit fort peu de tems qu'elle étoit accouchée d'un fils qu'elle avoit nommé *Césarion* du nom de César, qui, à ce qu'elle disoit, en étoit le pere. Et d'abord qu'elle fut en état de sortir, elle voulut célébrer la naissance de ce jeune Prince, par des Fêtes qu'elle donna durant plusieurs jours à sa Cour. Ce fut pour cette occasion qu'elle fit équiper cette Flote si galante & si riche, dont nous venons de faire la peinture.

Elle s'en servit depuis dans une autre rencontre plus importante, lorsqu'étant mandée par Antoine qui étoit pour lors Maître de la plus grande partie du monde, & auprès de qui on l'avoit accusée d'avoir donné de puissans secours à Crassus, elle s'embarqua sur la Rivière de Cydnus pour l'aller trouver, & mena un équipage si magnifique, qu'on eût dit qu'elle alloit plutôt pour triompher que pour se justifier.

Les Historiens les plus sincères, & qui exagèrent le moins, donnent de si hautes idées de sa magnificence dans les
festins

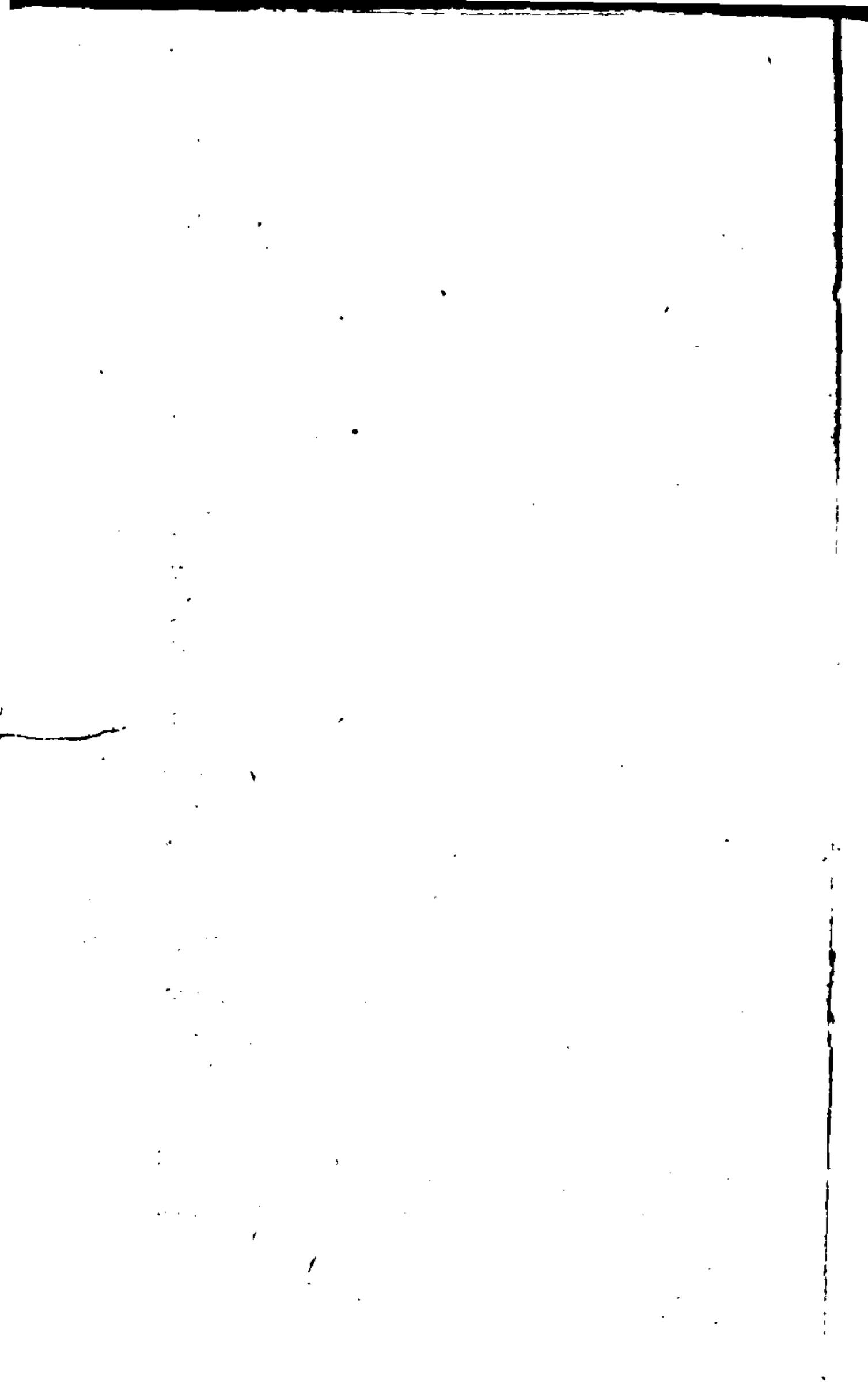
festins, de sa richesse dans les meubles, & de sa profusion en tout, que si on n'avoit beaucoup d'estime pour eux, on prendroit ce qu'ils en disent pour des fables. Ce qui est certain, c'est qu'Antoine qui étoit le plus riche, le plus voluptueux, & le plus prodigue des hommes, parut auprès d'elle grossier, peu délicat & avare.

Catulle se trouvant assez près de la Flote pour être apperçu, fit arrêter son Brigantin, & éleva sur la poupe un grand Etendart qui étoit une espèce de Pavillon, sur lequel paroïssent les Aigles Romaines & le Portrait de César; Cléopâtre jetta les yeux dessus & le reconnut, elle envoya aussi-tôt Apollodore dans un Esquif où il fit entrer l'Envoyé du Dictateur, & ensuite il le conduisit dans la Galère de la Reine.

Catulle voyant de plus près les choses qu'il avoit admirées de loin, fut si surpris & si charmé, que quoiqu'il eût infiniment d'esprit, il parut embarrassé, & ne fit pas un compliment fort régulier. Ce qui lui causa cette grande surprise, ne fut pas tant la magnificence de Cléopâtre, que Cléopâtre elle-même. Cette Princesse n'avoit alors que vingt ans, & elle joignoit à un air de majesté

& de grandeur une beauté si touchante, je ne sai quoi de si tendre & de si passionné paroissoit dans ses regards pleins de feu, qu'il étoit impossible de la considérer sans émotion. Elle s'appercevoit bien de l'effet que sa beauté faisoit, & elle prenoit plaisir à augmenter par des manières engageantes, & par mille choses agréables qu'elle disoit, le trouble que sa présence excitoit dans les cœurs. Elle étoit d'une taille grande & proportionnée; elle avoit les cheveux noirs, les yeux de même couleur, brillants & bien fendus; & quoiqu'elle fût d'un país où les excessives ardeurs du Soleil noircissent un peu les Habitans, elle avoit le teint si délicat, la peau si belle & si blanche, qu'elle surpassoit en cela les femmes qui naissent dans les país les plus froids. On peut juger quelle étoit alors sa beauté dans cette première jeunesse, par l'éclat qu'elle conservoit encore long-tems après dans un âge plus avancé. Elle avoit trente-neuf ans, lorsqu'après la perte de la Bataille d'Actium, la mort d'Antoine, & une infinité d'autres malheurs qui lui arrivèrent tout de suite, Auguste vint la voir dans une espèce de tombeau où elle s'étoit enfermée. Il la trouva dans un des-
ordre





ordre terrible, couchée sur un petit lit de repos tendu de noir, & n'ayant sur elle qu'un manteau fort simple de toile d'argent doublé d'une gaze noire; elle n'étoit point coëffée, ses cheveux, dont elle avoit arraché une grande partie, luiomboient négligemment sur les épaules & sur la gorge, où les marques des coups qu'elle s'étoit donnez dans son desespoir paroissoient encore. Ses yeux étoient battus, son visage étoit pâle & maigre, sa voix étoit foible, & elle ne disoit pas deux mots de suite sans pousser plusieurs soupirs. Cependant elle parut encore si belle dans ce pitoyable état, qu'Auguste eut besoin de tout le pouvoir qu'il avoit sur lui, pour s'empêcher de se perdre au même écueil, où trois des plus grands hommes de la terre avoient échoué, c'est-à-dire, que peu s'en fallut qu'il ne devint amoureux de cette même Reine, que le jeune Pompée, Jules César & Antoine avoient aimée avec tant de passion, qu'ils avoient abandonné pour elle le soin de leurs affaires & de leur gloire.

Par ce que je viens de dire, il est aisé de juger que lorsque Catulle la vit, elle étoit la plus belle personne du monde: son esprit ne charmoit pas moins

que sa beauté, & peu de gens entroient en conversation avec elle qui n'en fussent enchantés ; elle savoit une infinité d'agréables choses, elle avoit toujours aimé les Lettres & les Savans : elle avoit beaucoup étudié ; & on dit que jamais Antoine ne lui fit de présent qui lui fût plus agréable, que celui de la fameuse Bibliothèque de Pergame, où il y avoit deux mille Volumes qu'il lui donna, & qu'elle mit en la place de la Bibliothèque des Ptolomées ses Ayeux, qui avoit été brûlée durant la guerre que César fut obligé de faire en Egypte. Cette Reine possédoit parfaitement cinq ou six Langues étrangères, & il n'y a peut-être jamais eu de Princesse en qui tant de grandes qualitez se soient trouvées unies.

D'abord qu'elle eut lu les Lettres de César, & qu'elle eut appris la réputation de Catulle, elle n'entretint plus que lui, & durant tout le reste du jour, qui se passa en plaisirs & en réjouissance, elle lui fit tant d'honnêteté, que l'homme le plus vain du monde auroit eu un grand sujet d'en être content. On le logea dans un appartement magnifique auprès de celui de la Reine ; & le lendemain elle voulut elle-même lui faire
voir

voir tout ce qu'il y avoit de beau à Alexandrie.

Elle le mena au lieu où se voyent encore aujourd'hui les trois célèbres Pyramides, qu'on mettoit alors au nombre des miracles du monde; elle le fit entrer dans le tombeau d'Alexandre, dont le corps se voyoit encore tout entier du tems d'Auguste; enfin elle lui fit remarquer tous les endroits du Nil, & lui montra entre autres celui qui est si renommé, où ce Fleuve se séparant en deux bras qui vont se rejeter dans la Mer par deux bouches différentes, forme une espèce de triangle qu'on a appelé *Delta*, du nom d'une lettre Grecque qui ressemble à un triangle; ce fut là que César termina la guerre d'Egypte, par la défaite entière des troupes du dernier Ptolomée, qui se perdit lui-même dans les eaux, en voulant se sauver chez les Parthes.

Au retour de la promenade elle mena Catulle dans une grande Galerie, qui étoit un des plus beaux endroits de son Palais; on y voyoit une infinité de belles Peintures. Les Portraits de tous les Princes & de toutes les Princesses qui avoient régné en Egypte depuis Alexandre, y étoient rangez selon l'ordre des tems.

Il s'arrêta particulièrement à considérer celui d'une Princesse, qui avoit un air si passionné & si doux dans le visage, qu'il y avoit lieu de croire qu'elle avoit eu l'ame fort sensible. Cléopatre s'apercevant de l'attention avec laquelle Catulle regardoit ce Portrait : N'est-il pas vrai, lui dit-elle, que la physionomie de cette Princesse a quelque chose de fort heureux ? Elle a aussi été une des plus heureuses personnes du monde ; & si vous saviez le secret de sa vie, comme je le fai, vous admireriez le bonheur qui l'a toujours accompagnée ; ses foiblesses même & ses fautes ont eu des suites éclatantes & glorieuses. C'est, ajouta-t-elle, la célèbre Berenice, dont on dit que les cheveux ont été changez en Etoile. Quoi ! repliqua Catulle, c'est-là cette Berenice pour qui Callimaque a fait ce beau Poëme, où il raconte si agréablement l'avanture de ses cheveux, qu'elle avoit vouez à Vénus pour la prospérité des armes du Roi ; & qui ayant été appendus dans le Temple de la Déesse, ne s'y trouvèrent plus le lendemain, & au rapport du fameux Astrologue Conon parurent au Ciel transformez en Etoile ? En verité, continua-t-il, cette personne méritoit bien que les Dieux

fif.

fiſſent quelque choſe d'extraordinaire pour elle. L'Amour reprit Cléopatre, a eu plus de part dans ce miracle que tous les autres Dieux; j'en ai depuis peu découvert le myſtère en liſant certains Manuſcrits de Callimaque qui me ſont tombez entre les mains. Catulle prit Cléopatre, avec tout le reſpect qu'il lui devoit, de vouloir bien lui apprendre ce qu'elle ſavoit de particulier ſur une aventure qui avoit fait tant de bruit dans le monde. Je ſuis un peu intereſſée, lui dit Cléopatre en riant, & ſi vous voulez que je vous apprenne une Hiſtoire qui eſt ſçue de fort peu de perſonnes, il faut que vous faſſiez quelque choſe pour l'amour de moi. Il y a long-tems, continua-t-elle, que j'ai envie de voir en vers Latins l'Élégie de Callimaque ſur la chevelure de Berenice: donnez vous la peine de la traduire, & quand vous me l'apporterez, je vous apprendrai des choſes ſi nouvelles ſur le ſujet de Berenice, que vous ne vous repentirez point de m'avoir ſatisfaite.

Catulle ſe retira peu de tems après cette converſation dans ſon appartement, & le lendemain en venant ſaluer Cléopatre, il lui donna un papier où elle lut ſes Vers.

DE LA
CHEVELURE

DE
BERENICE.

*Omnia qui magni despexit lumina
 Mundi.*

LE célèbre Conon, dont les yeux assurez
 Observent nuit & jour les Globes azurez,
 Qui fait par quels ressorts finissant sa car-
 rière,

Le Soleil sous les eaux va cacher sa lumière,
 Et prête ses rayons à mille Astres divers,
 Qui la nuit en sa place éclairent l'Univers ;
 Ce Conon dans le Ciel, m'a déjà reconnu
 De Terre que j'étois, Etoile devenue.

L'aimable Berenice autrefois me porta,
 Autrefois sur sa tête avec soin m'ajusta ;
 J'étois sa chevelure & j'ornois son visage,
 À qui le Dieu d'amour auroit pu rendre hom-
 mage.

Elle

Elle m'offrit aux Dieux , dont un si beau
présent

Obtint pour son Epoux le secours tout-puif-
fant ,

C'étoit le Roi du Nil , le jeune Ptolomée
Qu'elle aimoit tendrement , dont elle étoit
aimée.

Ce Prince à son Epouse uni nouvellement
Comblé de ses faveurs & toujours son amant,
Ecouta trop la voix d'une gloire ennemie,
Et déclara la guerre aux Princes d'Assyrie;
Ma Reine qui de Mars redoutoit les fureurs
Répandit un torrent de véritables pleurs,
Bien différens de ceux qu'au jour de l'Hy-
menée ,

Fait couler de ses yeux l'Epouse abandonnée,
Lorsqu'elle voit sortir ses parens & ses
sœurs ,

Qui d'un amant heureux la livrent aux ar-
deurs ,

Elle ne verse alors que quelques feintes lar-
mes ,

Et l'amoureux combat lui donne peu d'al-
larmes ;

Le moindre effort l'étonne & a semble l'of-
fenser ;

Mais je sai sur cela , ce que l'on doit penser
Et j'ai vu quelquefois ma Reine se défendre,
Lorsqu'un jeune Epoux vouloit trop entre-
prendre ,

Elle le repouffoit , quoiqu'il plât à son cœur ;

DES L'ES AMOURS

Mais elle souhaitoit qu'il fût bien-tôt vainqueur.

Belle Reine à présent dans vos douleurs
amères

Vos traits sont mouillez par des larmes
sincères,

Vous pleurez, vous poussez mille tristes sou-
pirs,

Non, parce que la guette interrompt vos
plaisirs;

Mais d'un Epoux aimé l'absence périlleuse
Jette un trouble mortel dans votre ame a-
moureuse;

Enfin vous n'avez plus certe intrépidité
Qui de vos premiers ans outenoit la fierté,
A des ennuis sans fin votre cœur s'aban-
donne,

Le moindre bruit qui coutr l'inquiète & l'é-
tonne.

Ne vous souvient-il plus de l'Hymen glo-
rieux,

Qui de plus grand que vous ne laisse que
les Dieux?

De tout votre bonheur, rappelez la mémoire,
Il sied mal de pleurer quand on a tant de
gloire:

Vous le dites vous-même à votre triste E-
poux,

En effuyant les pleurs qu'il répandoit pour
vous;

Plus que lui maintenant vous êtes affligée,
Quel revers ou quel Dieu vous a si-tôt chan-
gée?

Ah! c'est que vous aimez ; & que pour les
Amants

Un seul moment d'absence a mille affreux
tourmens.

Mais afin qu'à vos vœux les Dieux fussent
propices,

Et qu'ils daignassent voir les pompeux sacri-
fices,

Où le Prêtre immolant cent Taureaux cha-
que jour,

De votre Epoux vainqueur demandoit le re-
tour.

Hélas! qu'avez vous dit? quelle injuste pro-
messe,

sans m'avoir consultée a fait votre tendresse?
J'ai beau la condamner ; malheureuse! c'est
moi

Qui dois auprès des Dieux dégager votre foi;
J'obéis à regret à votre ordre suprême,

Je vous quitte à regret, j'en jure par vous
même,

Par votre front sacré, par vos divins appas,
(Qui jure à faux par eux soit puni du trépas.)

Mais je murmure en vain contre le fer
barbare

Qui de ce front charmant pour jamais me
sépare,

Qui peut lui résister? Le fer surmonte tout,
Rien ne s'oppose à lui, dont il ne vienne à
bout;

Jadis le fer du Mede a coupé des Monta-
gnes,

Et changé leurs hauteurs en de vastes Campagnes,

seroit-il émoncé par d'impuissans cheveux,
De qui le moindre vent forme & défait les
nœuds;

Ils sont contre les cœurs assez pourvus de
charmes,

Mais pour braver le fer ce sont de foibles
armes.

Maudit soit mille fois celui qui le premier
Arracha de sa mine & façonna l'acier,
Ce funeste métal dont l'envie & la rage
Ont fait mille instrumens de meurtres & de
carnage.

Les cheveux qui formoient d'autres tresses
mes sœurs,

D'abord en renaissant plainquirent mes mal-
heurs;

Déjà la sombre nuit faisoit place à l'Aurore,
Quand je vis arriver le tendre Epoux de Flore,
Le doux Pere des fleurs, le Zephire subtil,
Garcieux habitant des rivages du Nil;

Envoyé par les Dieux dont la bonté suprême,
Vouloit me couronner d'un nouveau diadème.
Avant que les mortels eussent ouvert les
yeux,

Il vint un tourbillon pour m'enlever aux
Dieux.

Dans ce Temple où Venus est par vous adoré,
J'étois sur un Autel, dépouille consacrée,
Et de là par les airs mes cheveux soutenus,

Vo-

Vofèrent auffi-tôt dans le fein de Vénus,
 La Déesse me prit & ses mains immortelles,
 Me donnèrent d'abord mille beautés nouvelles,
 Un cercle de rayons d'abord m'environna,
 Dont le soudain éclat me plut & m'étonna,
 Enfin elle voulut que votre chevelure,
 D'une Étoile eût au Ciel le rang & la figure,
 Ariadne jadis vit son royal bandeau,
 Par un ordre pareil faire un Astre nouveau,
 La Vierge & le Lion referrant leur lumière,
 Près de Caliste entr'eux ont marqué ma carrière,
 Jo cours vers l'Occident où je guide Vesper,
 Qui le plus tard qu'il peut se plonge dans
 la Mer;
 Je vois rouler des Cieux la brillante machine,
 Je sens marcher sur moi toute la Cour divine;
 Mais il faut l'avouer, dūssent de tous côtez
 S'élever contre moi les Astres irrités,
 A revenir vers vous je serois toute prête,
 Et me trouverois mieux sur votre aimable
 tête,
 Nourrie avecque soin d'essence & de parfums,
 Qu'environnée au Ciel de rayons importuns;
 Mais à de vains honneurs les Dieux m'ont
 destinée,
 Et je suis en ces lieux pour toujours enchaînée.

Vous

DES LES AMOURS

Vous que l'Hymen unit par des liens sacrés

Refusez des plaisirs si long-tems desirés,
Et ne permettez point qu'un Epoux téméraire,
Fasse ce qu'aux Epoux il est permis de faire,
Avant que vous m'ayez par des presens offerts,

Engagée à donner des charmes à vos fers.
Je ne parle qu'à vous Beutez chastes & sages,

C'est de vous que jé veux recevoir des hommages,

Puissent se perdre en l'air les odieux presens
De celles dont les vœux ne sont point innocens,

Je ne suis point propice aux cœurs souillés
de crimes,

Pour vous qui ne brûlez que de feux légitimes,

Dans un heureux Hymen jouïssiez d'une paix,
Dont la tranquillité ne finisse jamais.

Et vous, ma belle Reine, à qui je dois
ma gloire,

De ce que je vous fus, conservez la mémoire,
Lorsque vous tournerez vos regards vers les
Cieux,

Sur moi de tems en tems arrêtez vos beaux
yeux,

Daignez me confier vos secrettes demandes,
Et souffrez qu'à Vénus je porte vos offrandes:

Mais je passe avec vous trop de tems en discours

Le jour approche , il faut que je suive mon
cours ,

De mes retardemens déjà le Ciel s'irrite ,
Adieu ma Reine , adieu , malgré moi , je
vous quitte.

Il est juste , dit Cléopâtre à Catulle , après avoir lu plusieurs fois ces Vers , que je m'acquitte à présent de ce que je vous ai promis ; elle se leva aussi-tôt , & après avoir congédié sa Cour , elle le fit passer par un beau Jardin , au bout duquel il y avoit un Salon le plus délicieux du monde. Aux deux côtez de ce Salon étoient deux Grottes artificielles , où l'eau qui s'y répandoit par des canaux dorez faisoit mille figures surprenantes ; les fenêtres donnoient d'un côté sur l'Appartement Royal qui étoit à l'autre extrémité du Jardin , & qui faisoit une face admirable ; de l'autre côté elles donnoient sur un Jardin d'Orangers & de Citronniers , par une Cascade magnifique qui faisoit un bruit pareil à celui des plus rapides torrens. Ce fut dans cet agréable Salon que Cléopâtre mena Catulle , elle le fit asseoir sur une pile de carreaux de différentes étoffes , & s'étant à demi couchée sur un petit lit de drap d'or , elle le parla de la sorte.



HISTOIRE

DE

CALLIMAQUE

ET DE

BERENICE.



CALLIMAQUE ayant résolu de suivre l'exemple de son pere, qui avoit préféré l'Estude de la Poësie au Gouvernement de la République de Cyrène qu'il pouvoit esperer avec beaucoup de justice, vint à Alexandrie sur la fin du Règne de Ptolomée Philadelphie, celui de tous les Rois d'Egypte qui a eu le plus de goût & d'affection pour les Lettres. Il ne tarda guère à être connu &

& estimé dans une Cour, où il suffisoit de faire profession des Sciences pour s'attirer beaucoup de considération. Mais outre que Callimaque avoit infiniment de mérite, il étoit encore d'une qualité distinguée dans le monde, & à qui on devoit des égards particuliers; car je pense que vous n'ignorez pas que ses Ancêtres avoient fondé dans la Libye, & tenu fort long-tems le Royaume de Cyrène; leurs Sujets se révoltèrent enfin contre eux, & Cyrène devint un Etat populaire; mais ils conservèrent toujours parmi leurs Citoyens une espèce de Principauté, dont le grand Pere de Callimaque a joui le dernier. Il fut leur Général; & se signala dans cet emploi par des actions de prudence & de valeur; je vous raconte là des choses que vous savez sans doute aussi-bien que moi; car il y a apparence que vous avez lu cette Epitaphe, où Callimaque dit lui-même ce que je viens de vous dire.

E P I T A P H E

D E B A T T U S.

JE nâquis d'un Pere guerrier,
 Qui s'occupa sans cesse aux travaux de la
 guerre.

Et du bruit de son nom remplit toute la terre;
 Pour moi, je préfèrai le doux Myrte au Lau-
 rier;

Et je passai ma vie
 Dans le sein d'Apollon loin des traits de
 l'Envie.

Callimaque mon fils, a marché sur mes pas,
 Il fuit des grands emplois, la peine & l'em-
 barras;

Il n'est point tourmenté de desirs inutiles,
 Et rend ainsi ses jours tranquilles.

Callimaque étoit bienfait, quoiqu'il
 ne fût pas beau : il étoit d'une taille
 moyenne, mais droite & proportionnée,
 il avoit le teint un peu bazané, les che-
 veux noirs, les yeux de même couleur,
 & une certaine indolence spirituelle dans
 toutes ses manières, qui plaisoit extrê-
 mement. On voyoit sur son visage un
 air

air de mélancholie, au travers duquel il paroiffoit je ne fai quoi de tendre & de passionné, qui intéreffoit pour lui malgré qu'on en eût. Il parloit peu, mais il ne disoit rien qui ne fût fort agréable; au reste il étoit sage, discret, & l'homme du monde qui favoit le mieux taire ce qu'il falloit.

Cléopatre s'arrêta en cet endroit, & tira de sa poche une petite boëte à portrait qui n'avoit rien de superbe; mais dont l'ouvrage étoit admirable, elle l'ouvrit & y fit voir à Catulle le Portrait de Callimaque fait au naturel, qu'elle avoit trouvé dans un Cabinet d'Antiques, où les Rois d'Egypte avoient amassé une infinité de Médailles & d'anciennes peintures; & après qu'il l'eût assez considéré, elle reprit ainsi son discours.

Callimaque ayant toutes ces grandes qualitez, acquit tant de crédit & tant de considération en Egypte, qu'on le regarda bien-tôt comme le Favori de Ptolomée, qui lui faisoit tous les honneurs & tous les biens dont il pouvoit s'aviser. Mais avant que d'entrer davantage dans le détail de son Histoire, il faut vous dire quelque chose des interêts de la Cour d'Egypte, & de l'état auquel elle se trouvoit pour lors.

Ptolo-

Ptolomée étoit un Prince naturellement bon, magnifique & libéral, aimant les Lettres avec excès, & ne concevant que des desseins relevez ; il avoit plusieurs enfans, mais qui ne lui ressembloient pas tous. Ptolomée son fils & les deux Berenices ses filles tenoient beaucoup de son humeur douce & bienfaisante ; mais Laodice l'aînée de ses filles étoit une des plus cruelles, des plus artificieuses & des plus méchantes Princesses qui ayent jamais régné ; avec cela elle ne laissoit pas d'avoir autant de beauté qu'il en falloit pour se faire aimer par ceux qui ne connoissoient pas son caractère. Ptolomée ne l'aimoit point, & il lui donna des marques bien sensibles de son aversion, lorsqu'Antiochus Roi de Syrie lui envoya demander une de ses filles en mariage : outre qu'elle étoit l'aînée, il sembloit qu'Antiochus eût même quelques vûes particulières pour elle, cependant Ptolomée résolut de lui donner une des cadettes ; il est vrai que cette résolution ne put s'exécuter, & ne laissa pas d'avoir des suites bien funestes.

Antiochus vint lui-même à la Cour d'Egypte, & Laodice, dont l'humeur cruelle avoit beaucoup de rapport avec celle

celle de ce Roi, fit tant par ses artifices & par ses complaisances qu'elle l'engagea, & que quoiqu'il eût déjà fait beaucoup d'avance auprès de Berenice ; il s'en retira & s'attacha tout entier à elle, & ensuite malgré les remontrances de Ptolomée l'épousa. Les affaires étoient alors dans un état où la politique vouloit qu'on eût de grands égards pour Antiochus ; ainsi on souffrit avec patience l'affront qu'il faisoit à Berenice qui étoit celle-là même, dont le portrait vous a si fort plu. Elle fut très-sensible aux mépris d'Antiochus, quoiqu'elle ne l'aimât point, & jusqu'à ce qu'elle eût été vengée elle ne parla d'autre chose que du plaisir que lui feroient ceux qui lui donneroient les moyens de se venger. Un jour que la conversation se tourna sur ce sujet, elle dit à Callimaque qu'elle pardonneroit à un de ses Sujets d'avoir la témérité de l'aimer & de lui déclarer son amour, — pourvû qu'il la vengeât. Callimaque qui avoit coûtume de lui entendre dire mille choses pareilles, ne fit aucune réflexion sur celle-là ; mais peu de tems après, il s'apperçut que lorsqu'il étoit seul avec Ptolomée, il rendoit à Antiochus & à Laodice tous les méchans offices qu'il pouvoit ; il s'interrogeoit

terrogeoit lui-même sur cela, & il prenoit plaisir à se tromper; car au-lieu de s'avouer la passion qu'il commençoit à sentir pour Berenice, il prétextoit de raisons de politique tout ce qui n'étoit qu'un effet de l'amour; cependant il se rendit très-assidu auprès de Berenice, & plus il la vit, plus il devint amoureux.

Cette Princesse de son côté se plaisoit extrêmement dans la conversation de ce Favori, qui n'étoit point avec elle, ce qu'il paroissoit avec tout le reste du monde; car au-lieu qu'il n'avoit coûtume de parler que de choses grandes & sérieuses, lorsqu'il étoit en présence de beaucoup de gens, il badinoit agréablement avec Berenice, & se défaisant de sa gravité lorsqu'il approchoit de sa ruelle, il étoit plus enjoué & plus galant que le plus jeune de ses Courtisans.

Cependant il avoit mis les choses en un état, que Ptolomée étoit sur le point de déclarer la guerre à Antiochus; ce Roi n'avoit communiqué son dessein à personne, & il ne prenoit les avis que du seul Callimaque. Toutes choses étoient prêtes pour la guerre, lorsque l'ayant fait entrer dans son Cabinet, il lui demanda pour la dernière fois son sen-

sentiment sur cette grande affaire ; & l'assûra qu'il ne feroit que ce qu'il lui conseilleroit ; de sorte que Callimaque se trouva , pour ainsi dire , l'Arbitre de la paix & de la guerre ; il fut embarrassé & pria Ptolomée de lui donner du tems pour penser à la réponse qu'il lui feroit.

Il se retira chez lui, & s'examina lui-même avec plus de sincérité qu'il n'avoit encore fait. Hé bien ! se disoit-il, tu aimes la Princesse , un mot qui lui est échappé sans réflexion t'a obligé à brouiller les affaires d'une maniere que deux des plus puissants Royaumes du monde en gémiront peut-être long-tems : sur quoi fondes-tu cette esperance ? Quelles sont tes vûes ? Berenice t'aimera-t-elle , quand tu auras allumé la guerre entre l'Egypte & la Syrie ? Oseras-tu lui avouer que tu l'aimes ? Mais , qui t'a dit que les suites de cette guerre seront heureuses ? Qui t'a dit que Ptolomée ne sera point vaincu ? Et seras-tu fort agréable à la fille , quand tu auras causé la ruïne du Pere ? Mais je veux que cette guerre ait tout le succès qu'on peut souhaiter , la Princesse sçaura-t-elle que c'est toi qui y aura fait résoudre son Pere ? Sçaura-t-elle que les conseils que tu as donnez au Roi t'ont été inspirez

par la passion que tu as pour elle ? Encore si tu lui avois dit que tu l'aimes. Il s'arrêtoit long-tems sur cette pensée, & tout d'un coup, comme s'il fût sorti d'un long assoupissement, il reprenoit en lui-même : moi, lui dire que je l'aime ? Et quel seroit mon dessein ? Voudrois-je par une témérité presque sans exemple détruire la réputation de sagesse & de prudence que je me suis acquise avec tant de peine ? Non, non, continuoit-il, il faut plutôt mourir que de nous démentir si honteusement : cependant, se disoit-il encore, il faut répondre au Roi, il faut conclure la paix ou la guerre. Hélas ! ajoûtoit-il douloureusement, de quoi me suis-je avisé de vouloir me mêler du gouvernement de l'Etat, moi qui n'ai quitté ma Patrie que pour me donner tout entier à l'étude des Belles-Lettres, & pour éviter l'embarras des affaires publiques ?

Ces différentes pensées l'entretenrent si long-tems, que la nuit étant déjà fort avancée, il se coucha avant que d'avoir rien déterminé. Le lendemain il se leva d'abord qu'il fut jour, & comme l'appartement qu'il occupoit au Palais, donnoit sur les Jardins, il alla se promener pour rêver encore à ce qu'il avoit à faire.

Il faisoit très-beau ce jour-là, & la Princesse Berenice s'étant éveillée plutôt qu'à l'ordinaire, étoit venue prendre l'air dans le même Jardin où Callimaque se promenoit. Il y avoit déjà long-tems, qu'elle y étoit, sans qu'il l'eût vue; enfin il entra dans un petit bois de myrte, dont les allées étoient extrêmement étroites & touffues, & où le gazouillement des oiseaux, & le bruit d'une infinité de petits jets d'eau, faisoient un murmure le plus agréable du monde. Berenice ayant laissé ses femmes à dix ou douze pas d'elle, s'étoit assise dans ce bois sur un siège de gazon qui étoit au bout d'une allée, auprès d'un bassin de Jaspe élevé sur un pied-d'estal de marbre, dont l'eau qui sortoit du bassin par deux ou trois musles de Lion, empêchoit de voir l'ouvrage qui étoit très-beau.

Callimaque vint jusqu'aux pieds de la Princesse sans l'appercevoir; tant il étoit occupé de sa rêverie; & lorsqu'il jetta les yeux sur elle, il lui fit une profonde révérence, & voulut se retirer par respect; mais elle lui ordonna de demeurer auprès d'elle; & ensuite s'étant levée, elle voulut qu'il lui aidât à marcher. Il étoit si rêveur & si mélancholique,

cholique , que sa tristesse paroïssoit sur son visage ; elle lui demanda les raisons de son chagrin , & comme elle savoit qu'étant fort sérieux par-tout ailleurs , il tâchoit de paroître enjoué pour la réjouir lorsqu'il étoit auprès d'elle : Vous oubliez , lui dit-elle obligeamment , que vous êtes avec moi. Hélas , Madame , repliqua-t-il en soupirant & en la regardant d'un air passionné , c'est parce que je m'en souviens trop bien que je suis si chagrin ; il rougit aussi-tôt & baissa les yeux ; la Princesse rougit de même , & ne comprit pourtant pas trop ce qu'il vouloit lui dire , ou du moins feignit de ne le pas comprendre , car elle continua à le presser de lui dire les causes de sa tristesse.

Que diriez-vous , Madame , lui dit-il , si je vous apprenois que je suis amoureux ? Je ne vous demanderois plus , reprit-elle , pourquoi vous êtes si rêveur ; car enfin j'ai ouï dire , que les Amans rêvent toujours lorsqu'ils ne sont pas auprès de leurs Maitresses. Il y en a même , interrompit Callimaque , qui rêvent auprès d'elles , quoiqu'ils y soient seuls. C'est ce que je ne sçavois point , lui dit-elle , mais il me semble que ces Amants si rêveurs feroient beaucoup

coup mieux d'entretenir leurs Maitresses, que de les laisser incivilement s'en-nuyer en leur compagnie. En vérité, ajouta-t-elle en riant, ces Amants-là sont un peu visionnaires. Je n'ai garde, repliqua-t-il, de prendre leur parti contre vous : mais j'oserai vous dire, qu'on peut-être seul auprès de la personne qu'on aime & y rêver sans être visionnaire. Comme il vit que la Princesse étoit disposée à l'écouter; on aime, dit-il, quelquefois des personnes à qui le respect empêche qu'on ne le dise; il se fait alors un combat secret entre l'amour qui veut qu'on parle, & le devoir qui oblige à se taire; ces troubles & ces agitations rappellent un homme tout entier en lui-même, & ne le laissent pas en état de dire des inutilités, lorsqu'il a des choses si importantes à dire, & qu'il est obligé de les taire. Tout ce que vous dites, reprit la Princesse, est beau & bien pensé, mais quand on a un peu d'esprit & de raison, on n'aime que des personnes à qui on peut avouer sa passion sans blesser son devoir. Ah! Madame, s'écria Callimaque, a-t-on toujours le tems de raisonner, lorsqu'on devient amoureux? N'est-on pas surpris sans qu'on y pense, & n'y a-t-il pas

quelques occasions où l'homme le plus raisonnable se flatte, & s'imagine qu'on lui pardonnera sa témérité ? Je vous ai oui dire à vous-même que vous souffriez, qu'un de vos Sujets qui vous auroit vengée eût la folie de vous aimer & de vous le dire. Il est vrai, reprit Berenice, que je l'ai dit : mais il est vrai aussi, que quoi que j'aye pu dire, je ne sai pas trop ce que je ferois, si un Sujet, après m'avoir bien servi, s'oublloit assez pour me faire une déclaration. Cependant, Madame, dit Callimaque en soupirant, la folle espérance que vos paroles ont fait concevoir, a perdu un malheureux qui les a entendues, & qui se voyant en état de vous vanger, a cru qu'il lui étoit permis de vous aimer. Hé ! de grace, interrompit la Princesse, apprenez-moi qui est cet homme qui peut me vanger. Callimaque ayant tourné la tête dans ce moment, & s'étant apperçu que les femmes de la Princesse étoient dans une autre allée fort loin d'elle, se jetta à ses genoux, & lui dit ; Vous voyez, Madame, le téméraire qui ose vous aimer, & qui espere vous vanger. Berenice fit un pas en arrière, & ordonna à Callimaque de se lever ; je vous estime trop lui dit-elle

en-

ensuite, pour prendre sérieusement tout ce que vous me dites; je regarde votre amour comme une plaisanterie que vous avez voulu faire, sur ce que l'envie d'être vengée, m'avoit fait dire des choses un peu trop outrées: mais souvenez-vous que ces plaisanteries-là ne doivent se faire qu'une fois, & qu'elles deviennent criminelles lorsqu'on veut les continuer. Hé bien, Madame, reprit Callimaque, il faut étouffer une malheureuse passion, que vous avez allumée vous-même; sans vos flatteuses paroles je me serois défendu, & j'eusse résisté à vos charmes, si vos discours ne m'eussent trompé, & obligé, pour ainsi dire, à me trahir moi-même; je ne vous réponds pas que je puisse éteindre un feu que j'ai long-tems pris plaisir à entretenir & à augmenter, mais j'ose vous assurer que je l'empêcherai avec tant de soin de paroître à vos yeux, qu'il ne tiendra pas à moi que vous ne puissiez oublier que j'ai eu la hardiesse de vous aimer. Au reste, continua-t-il, je ne laisserai pas de faire pour votre vengeance tout ce que vous pourriez attendre d'un homme pour qui vous auriez d'extrêmes bontés; la paix ou la guerre entre l'Égypte & la Syrie dépendent de mon seul avis,

avis, & je vais résoudre le Roi à déclarer la guerre, & à la faire avec tant de force qu'on fera bien-tôt en état d'imposer à Antiochus & à Laodice telles loix qu'on voudra. Callimaque après cela se retira, sans oser attendre la réponse de Berenice.

Cette Princesse fut si charmée & si touchée de la soumission qu'il lui fit paroître, qu'elle eut plus d'une fois envie de le faire rappeler, pour lui dire quelque chose de plus obligeant; elle fit encore plusieurs tours dans le Jardin; & ne pensa à autre chose qu'à la passion respectueuse de Callimaque. Quelles suites dangereuses, se disoit-elle, puis-je craindre d'un amour si sage & si soumis? N'y a-t-il pas de la cruauté de refuser à un homme qui me sert avec tant de défintéressement, la permission de me dire qu'il m'aime? Toutes les vertus de Callimaque lui revenoient ensuite dans l'esprit, & y causoient un trouble qui approchoit bien fort de l'amour. Pour lui, il alla trouver le Roi, dont il tourna l'esprit de manière, que la première chose que la Princesse apprit en rentrant chez elle, fut que la guerre étoit arrêtée contre la Syrie. Il y avoit long-tems que les Troupes étoient toutes prêtes à
mar-

marcher ; & on fit une irruption si brusque , & si violente dans les Etats d'Antiochus que ce Roi se crut d'abord perdu. Il assembla ensuite de puissantes Armées , & la guerre fut sanglante de part & d'autre.

Pendant tout le tems qu'elle dura, Callimaque qui n'alloit point à l'Armée, se rendit plus assidu que jamais auprès de Berenice, il tâcha même de paroître plus enjoué ; mais il ne pouvoit pas si bien se contraindre qu'il ne lui échappât de tems en tems des soupirs qui trahissoient son cœur ; il évitoit le plus qu'il pouvoit d'être seul auprès d'elle , & lorsqu'il y étoit , il ne parloit que de choses indifférentes. Il est vrai qu'on voyoit bien qu'il se faisoit une violence extrême pour ne pas dire ce qu'il pensoit ; mais on ne l'en trouvoit pas moins agréable dans la conversation.

Une conduite si sage & si réglée avança plus ses affaires que n'eussent fait les plus grands emportemens ; plus il s'obstinoit à se taire, plus la Princesse se disoit en elle-même des choses avantageuses pour lui ; & plus il s'efforçoit à cacher la passion qu'il avoit pour elle, plus elle tâchoit de lui faire connoître la bonté secrète qu'elle avoit pour lui.

Cependant les Généraux d'Égypte défissent deux ou trois fois les Troupes d'Antiochus, qui enfin appréhendant la désolation entière de ses États, envoya des Ambassadeurs à Ptolomée pour lui demander la Paix. On nomma de part & d'autre des Plénipotentiaires pour la traiter; & Callimaque fut choisi du côté d'Égypte. Il se disposa à partir pour se rendre sur la Frontière le plutôt qu'il pourroit, & il n'oublia rien de ce qui pouvoit faire éclater la grandeur & la magnificence du Maître qu'il servoit; il fit un équipage superbe, & contre son ordinaire il se para lui-même, & s'habilla avec tant de richesse & de propriété, que sa bonne mine en parut beaucoup davantage. Toute la Cour alla prendre congé de lui, & on lui fit des honneurs extraordinaires dans cette occasion, qui lui étoit d'autant plus avantageuse, que c'étoit lui qui avoit conseillé cette guerre dont le succès étoit si heureux.

Parmi tant de sujets de joye, Callimaque ne pouvoit s'empêcher de laisser paroître un fonds de tristesse secrète qui l'accabloit; il soupiroit souvent, il levait les yeux au Ciel, comme pour se plaindre de sa destinée: enfin il faisoit tout ce que font ceux qui ont de grands cha-

chagrins, & qui n'osent en parler. Hé bien, se disoit-il quelquefois à lui-même, voilà beaucoup de sang que tu as fait répandre: Voilà beaucoup de malheureux que tu as sacrifiés à la folle envie que tu avois de plaire à une fière Princesse, qui méprise ta passion; quel parti veux-tu prendre maintenant? Ne veux-tu point encore consulter cette ingrate Princesse, & préférer aux intérêts publics celui de sa vengeance particulière? Ah! Callimaque, n'as-tu fait jusqu'ici profession de mépriser ce que le reste des hommes estime tant, & d'avoir des vûes différentes des leurs, que pour tomber dans des égaremens, dont ils ne seroient point capables? Que ferai-je donc, continuoit-il en lui-même? Partons, ajoûtoit-il, sans voir l'insensible Berenice; ménageons pour le bien de l'Etat les avantages qu'on a eus dans la guerre, & ne nous souvenons pas seulement que nous aimons Berenice, & que Berenice veut être vengée. Tandis qu'il prenoit cette résolution, la Princesse commençoit à s'allarmer de ce qu'il ne venoit point lui dire adieu, il avoit déjà eu du Roi son Audience de congé, il étoit fort tard, & on disoit qu'il devoit partir le lendemain. Ah! Callimaque ne m'aime plus,

s'écrioit-elle en présence de Pheronie, une de ses femmes, pour qui elle n'avoit rien de secret. Mais penses-tu, continuoit-elle, qu'il parte sans me voir? La bienfiance & son devoir ne l'emportent-ils pas sur les autres considérations qu'il peut avoir? D'où vient qu'il commence à me fuir, lorsqu'il est plus en état que jamais d'obtenir en me vangeant la permission de m'aimer? Il n'est plus touché de moi; mes froideurs l'ont rebuté; je perds le plus soumis, le plus discret & le plus accompli des Amans; & ce qui me desesperere, Pheronie, je le perds dans le moment que je commence à l'aimer: car enfin il ne faut pas que je t'en fasse un mystère. Callimaque a trouvé le secret de vaincre ma fierté; je l'aime, ma chère Pheronie. Tandis que Berenice s'entretenoit ainsi avec cette femme, on vint lui dire qu'un homme demandoit à lui parler de la part de Callimaque. Elle commanda qu'on le fit entrer, & cet homme lui donna un Billet qu'elle lut aussi tôt. Il étoit à peu près en ces termes.

CAL.

CALLIMAQUE

A L A

P R I N C E S S E

B E R E N I C E.

*P*ermettez-moi, Madame, de partir sans aller vous dire adieu ; je me trouve dans un état, où j'aurois bien de la peine à m'empêcher de vous dire des choses qui pourroient vous irriter. Mais souvenez-vous, je vous prie, que ce n'est que par un excès de respect pour vous que je manque dans cette occasion à ce que je vous dois.

CALLIMAQUE.

Berenice ne put s'empêcher de faire réponse à Callimaque, elle se fit apporter ses Tablettes, & y écrivit ces mots.

BERENICE

A

CALLIMAQUE.

BERENICE ne pardonnera jamais à CALLIMAQUE, le peu de soin qu'il aura de lui plaire s'il part sans la voir; on ne peut deviner les raisons qu'il a de la fuir, & on ne sera point satisfaite qu'il ne soit venu lui-même les expliquer.

BERENICE.

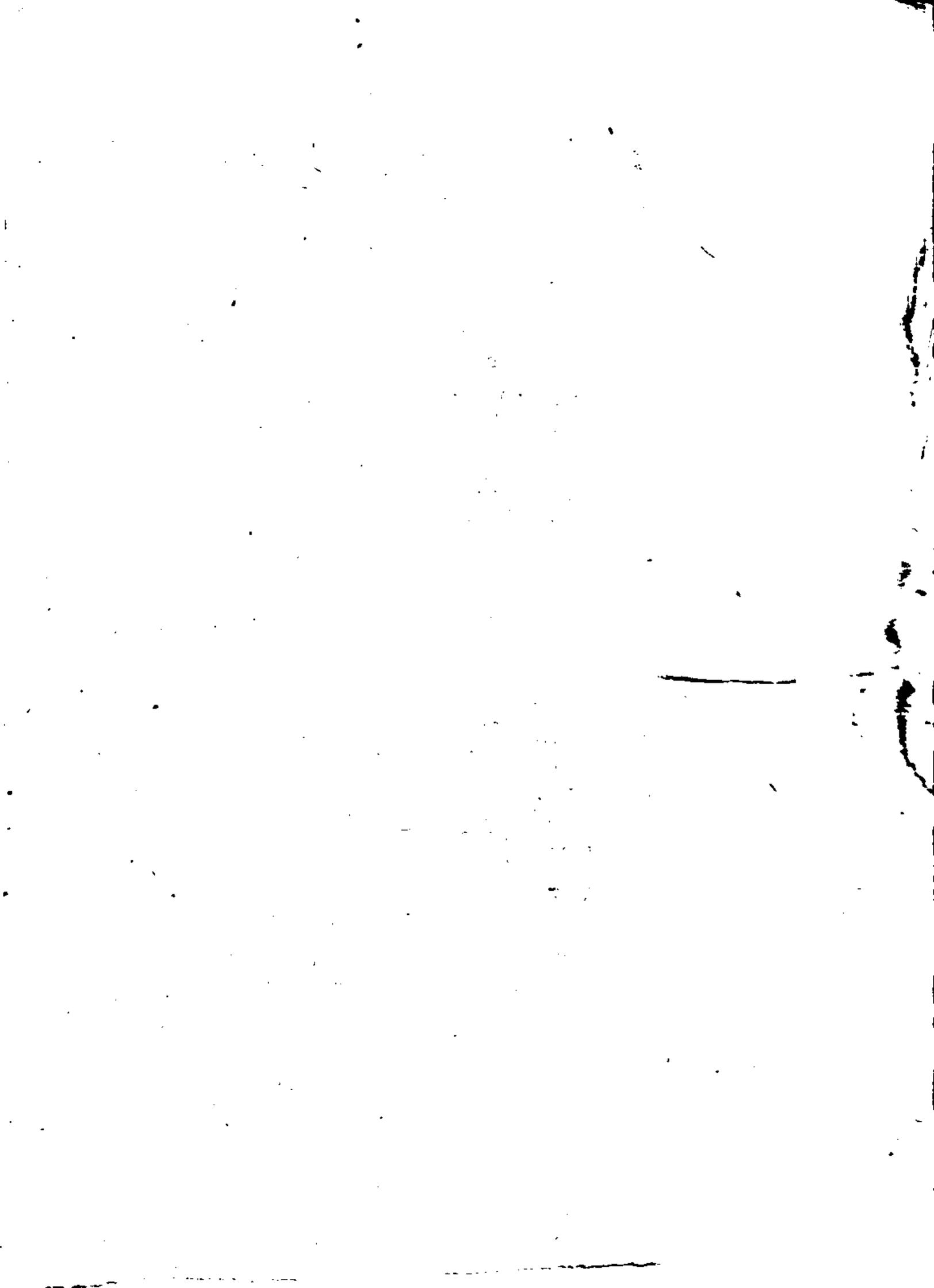
Callimaque étoit trop amoureux pour refuser d'obéir à un ordre si charmant: il fit prier la Princesse de trouver bon qu'il la vît le soir même qu'il reçût ce Billet, parce qu'il étoit obligé de partir le lendemain de grand matin. Il vint ensuite à son appartement lorsque tout le monde fut retiré.

Il la trouva dans un état à embrazer les plus insensibles; elle étoit dans un lit noir rehaussé de broderies d'argent & gar-

garni d'une infinité de cordons couleur de feu, ses bras à demi-nuds tomboient négligemment sur la couverture, les cheveux flottoient sur sa gorge, qui n'étoit couverte que d'une gaze fort légère au travers de laquelle on en découvroit toutes les beautés.

Callimaque se mit à genoux auprès de son lit, & la regarda sans lui rien dire avec un trouble & un embarras, qui la firent rougir. Ils s'apperceurent tous deux de l'état où ils étoient, & leur trouble augmenta encore par la réflexion qu'ils y firent; enfin la Princesse rompit la première ce silence qui avoit je ne sçai quoi de fort doux & de fort amoureux. Hé bien! Callimaque, lui dit-elle, vous vouliez partir sans me voir? Est-ce que vous vous repentez de m'avoir servie, & que résolu de ne plus travailler à ma vengeance, vous craigniez que je ne vous en parlasse. Ah! Madame, repliqua-t-il, que vous rendez peu de justice au respect d'un malheureux, que se défiolt de lui-même, & qui n'osoit vous voir de peur de vous dire que malgré vos cruelles défenses, il vous aime toujours avec une passion qui ne finira jamais. Callimaque en disant cela, jeta les yeux sur Benerice, & comme il remarqua qu'elle

qu'elle le regardoit d'une manière qui n'avoit rien de rude ni d'irrité: il continua à lui parler ainsi. Croyez, Madame, que j'ai fait tous mes efforts pour étouffer cette passion qui vous offense; mais les feux que vous allumez, sont trop difficiles à éteindre, & je sens bien que je vous aimerai toute ma vie. Je sens de plus que mon amour, aigri par la contrainte où je l'ai tenu jusqu'à présent, va désormais éclater malgré moi. Non, Madame!, ajouta-t-il, je n'en suis plus le maître, & si vous ne voulez pas qu'il paroisse, il faut que j'aie me cacher moi-même dans quelque desert, où je tâcherai inutilement de vous oublier. Voilà, Madame, la résolution que je prens; & d'abord que j'aurai fait pour vous dans l'emploi que le Roi ma donné, tout ce que vous pouvez attendre de l'Amant le plus passionné qui fut jamais; j'irai habiter des Climats si éloignez de l'Egypte, que vous n'entendrez jamais parler de moi. Callimaque ayant achevé de parler, se leva comme s'il eût voulu se retirer, & la Princesse l'arrêtant par le bras, quelle étrange résolution prenez-vous, lui dit-elle, de pareils excès sont-ils dignes de Callimaque? Helas! Madame, interrompit-il, je





je ne suis plus moi-même, & c'est bien injustement, qui j'ai encore dans le monde cette réputation de sagesse & de force d'esprit que mes premières actions m'ont acquises ; je suis maintenant de tous les hommes le plus foible & le plus malheureux. Que je suis à plaindre, s'écria-t-il ensuite, d'avoir perdu ce repos dont je jouïssois, uniquement occupé de l'étude & des Belles-Lettres. Il y en a, dit la Princesse, en passant la main sur son visage pour cacher sa rougeur, qui se croiroient peut-être heureux s'ils étoient dans l'état où vous êtes. En quoi donc, Madame, reprit-il aussi-tôt, en quoi faites-vous consister mon bonheur ? Contez-vous pour rien, répondit-elle, la bonté que j'ay de vous écouter & de souffrir les déclarations que vous me faites ? Callimaque, songez que c'est beaucoup pour une personne de mon rang. Ah ! Madame, dit-il en se remettant à genoux, c'en est plus que je ne mérite ; & je ne porte point mes desirs plus loin ; souffrez que je vous aime & que je vous le dise, & je serai le plus heureux & le plus content des hommes. Il se teût après cela, & comme il vit que Berenice ne lui répondoit point : Ma Princesse, continua-t-il, vous ne me di-
tes

rien. Helas ! vous ne voulez donc pas souffrir la plus pure, la plus discrète & la plus respectueuse de toutes les passions ? Allez Callimaque, allez, lui dit-elle, en lui tendant une main qu'il prit, & qu'il pressa entre les siennes, vous ne sçavez pas connoître vôtre bonheur ; le silence d'une Princesse en de pareilles occasions en dit plus que les paroles les plus tendres des autres personnes. Callimaque après cela lui dit mille tendresses qu'elle écouta avec une bonté & une complaisance qui le charmèrent ; elle souffrit même qu'il lui baisât les mains en lui disant adieu, & il partit avec tous les sujets du monde d'être satisfait de l'amour.

Il ne fut pas long-tems sur la frontière sans conclurre une paix très-glorieuse à Ptolomée, & très-douce à Berenice qui fut vangée peut-être un peu trop cruellement : car on obligea Antiochus à répudier Laodice qu'il avoit épousée contre le sentiment de Ptolomée, & à épouser la Cadette de Berenice qui portoit le même nom qu'elle. Callimaque ne revint point à la Cour que le Traité de Paix n'eût été exécuté. La jeune Berenice fut conduite par lui en Syrie ; le mariage se fit avec toutes les cérémonies possibles. Laodice répudiée & malheu-
reu-

reuse aima mieux demeurer comme une exilée dans une Cour où elle avoit régné, que de retourner en Egypte.

Callimaque à son retour y fut reçu de tout le monde avec des honneurs extraordinaires, mais la reconnoissance que lui témoigna Berenice, le toucha bien davantage que tous les honneurs qu'on lui faisoit. Cette Princesse s'accoutuma tellement à l'entendre se plaindre de ses peines amoureuses, qu'à la fin elle le plaignit elle-même; & lui avoua qu'elle l'aimoit.

Ils vivoient l'un & l'autre dans un bonheur parfait, lorsque la mort de Ptolomée Philadelphie les affligea sensiblement; & troubla la tranquillité dans laquelle ils étoient. Ptolomée Evergetès succéda à son pere, & comme il fut obligé à se marier, il jeta les yeux sur la Princesse Berenice sa sœur; ces mariages qui sont regardez à Rome, comme des monstres & des crimes énormes, sont ordinaires en Egypte, où les freres choisissent presque toujours leurs sœurs pour être leurs femmes.

Ptolomée Evergetès avoit mille bonnes qualitez, il étoit bien fait, il avoit beaucoup d'esprit, il aimoit passionnément Berenice. Cependant cette Princesse eut toutes les peines du monde à
 la

se résoudre de l'épouser; l'inclination qu'elle avoit pour Callimaque, lui faisoit regarder toutes sortes d'engagement, comme le plus grand malheur qui pût lui arriver. Elle sentoit bien qu'elle ne pourroit jamais s'empêcher d'aimer cet homme qui avoit été le premier qui lui eut plu, & elle ne vouloit point promette à un autre un cœur dont elle ne pouvoit plus disposer.

Ptolomée qui eut pour Callimaque les mêmes bontez que son Pere avoit eues, lui confia le dessein qu'il avoit d'épouser sa sœur; & comme il sçavoit qu'elle avoit pour lui beaucoup d'estime, il lui ordonna de lui parler de ce mariage qu'il vouloit célébrer au plûtôt.

Ce malheureux Amant alla trouver la Princesse avec toutes les marques d'affliction & de douleur que vous pouvez vous imaginer; & après avoir long-tems soupiré sans pouvoir parler: Enfin, Madame, lui dit-il, le Ciel se lasse de favoriser mon amour, il veut vous mettre entre les bras d'un Roi qui vous fera bien-tôt oublier le malheureux Callimaque, & il me met dans la fatale nécessité de vous faire moi-même la première proposition de ce cruel mariage qui doit détruire tout mon bonheur. Le Roi
vôtre

vôtre Frere veut que vous partagiez son trône, & l'amour desintereffé que j'ai toujours eu pour vous, veut que je vous conseille d'accepter des offres si éclatantes, deussiez-vous m'oublier aussi-tôt que vous serez Reine, & deussai-je mourir de douleur aussi-tôt que vous m'aurez oublié. Que de choses accablantes vous me dites à la fois, répondit-elle, il faut que j'épouse le Roi, il faut que je tâche à vous oublier, il faut que ce soit vous qui me proposiez ce funeste mariage, & pour comble de douleur, il faut que vous connoissiez assez peu les sentimens de mon cœur, pour craindre qu'en effet je vous oublie. Ah! Madame, interrompit Callimaque, je le crains & je ne sçaurois le croire. Concevez donc bien, lui dit-elle, que je suis la plus malheureuse personne du monde; je dcvrai mon amour au Roi, & je ne pourrai avoir pour lui que de l'indifférence; j'aurai pour vous toute la tendresse imaginable, & je n'oserai vous en donner des marques: Callimaque, ajoutoit-elle, si l'on pouvoit rompre ce terrible mariage, suis-je la seule personne aimable dans cette Cour? le Roi ne peut-il honorer une autre que moi de ses bontez? je sçay que je n'ay pas du esperer

rer que je serois à vous : mais je me suis fait une si douce habitude d'écouter vos soupirs & de répondre à votre amour, qu'au moins je voudrois n'être à personne, & pouvoir toujours vous aimer avec la même innocence que j'ai fait jusqu'ici. Callimaque lui répondit avec des tendresses & des emportemens qui lui firent encore mieux sentir la perte qu'elle faisoit d'un Amant si délicat & si parfait. Mais enfin son mariage fut arrêté avec le Roi, on en prépara les fêtes & les cérémonies, & par une bizarrerie du destin, qui se plaît quelquefois à accabler les Amans les plus vertueux, Callimaque fut chargé du soin de ces fêtes. Triste emploi pour un cœur amoureux que l'image cruelle du bonheur d'un rival afflige & desespere à tout moment!

Callimaque ayant souvent l'occasion de parler en secret à Berenice à cause de cet emploi, s'approcha d'elle le jour du mariage & la trouvant un peu à l'écart: Hé bien, Madame, lui dit-il, vous allez accorder toute sorte de faveurs à un Epoux que vous n'aimez point; tandis qu'un Amant que vous aimez, n'ose pas même vous demander que vous daigniez d'un seul mot consoler son desespoir. Callimaque, repliqua la triste
Bere-

Berenice, imaginez-vous quelque faveur tendre & nouvelle, dont ma vertu ne puisse point s'offenser, quelque grande & quelque extraordinaire qu'elle puisse être, je vous l'accorderai pour donner à votre amour quelque sujet de se consoler. Callimaque ne put lui répondre que par une révérence, tant de personnes différentes s'approchèrent d'elle dans ce moment, qu'il ne put plus lui rien dire de particulier de tout le jour.

Les fêtes du mariage n'étoient pas encore finies, lorsque les nouvelles qui vinrent de Syrie troublèrent les réjouissances publiques. La cruelle Laodice avoit trouvé moyen de voir Antiochus; ce Prince avoit pour elle beaucoup de penchant, elle lui fit des reproches, elle mêla des tendresses à ses plaintes; & elle le rendit plus amoureux que jamais. Il voulut renvoyer la jeune Berenice en Egypte: mais Laodice une des plus vindicatives personnes qui ait jamais été, s'y opposa; & elle obligea ce Prince aveugle, qui s'abandonnoit à toutes ses passions, à empoisonner l'innocente Berenice qui reçut de la main de sa barbare Rivale, le funeste breuvage qui la fit mourir.

Laodice remonta après sa mort sur le
thrô-

thrône avec autant de pompe que si le chemin qu'elle avoit pris pour y arriver, eût été le plus innocent & le plus glorieux du monde; mais comme les grands crimes ont cela de propre, qu'ils en attirent toujours de nouveaux après eux, cette injuste & ambitieuse Reine qui appréhendoit de perdre encore une fois ce thrône qu'elle venoit de regagner, par une action si odieuse, craignit l'inconstance du Roi son mari; & l'empoisonna lui-même. comme il avoit empoisonné la jeune Berenice.

Des actions si horribles, & la mort d'une jeune & innocente Princesse, le malheur d'un Roi que son aveugle amour avoit perdu, irritèrent tellement Ptolomée Evergetès, qu'il résolut d'aller punir Laodice de ses cruautés. On cessa donc en Egypte les jeux & les plaisirs, & on se prépara à la guerre avec tant d'application & tant d'empressement, que les Armées furent bien-tôt en état de marcher.

Lorsque Ptolomée fut sur le point de partir, la Reine Berenice fut véritablement affligée; elle s'interessoit par devoir en ce qui pouvoit arriver de fâcheux dans cette guerre; de sorte qu'elle n'auroit pas eu plus de crainte pour les périls,

rils, où le Roi alloit s'exposer, quand elle n'auroit jamais aimé que lui; & comme elle ne crut point qu'il y eût de moyen plus assuré pour se mettre en repos, que d'implorer l'assistance des Dieux, elle fit un vœu qui étoit alors fort en usage.

Elle alla au Temple de Venus & après plusieurs sacrifices, elle promit à la Déesse qu'elle lui consacreroit ses cheveux qui étoient les plus beaux du monde, & qu'elle les feroit attacher dans son Temple en action de grâces, si Ptolomée revenoit victorieux.

Ce Prince eut tout le bon succès qu'il pouvoit souhaiter; il conquit presque toute la Syrie, & ce qui lui étoit plus considérable, il se rendit maître de la personne de Laodice, qu'il fit punir de ses crimes par une mort qui eut paru la plus juste du monde, si elle eût été ordonnée par un autre que par son frere; mais je ne sçai s'il n'étoit point un peu trop cruel lui-même, de vanger la mort d'une sœur par celle d'une autre sœur.

Quoi qu'il en soit, il revint bien-tôt triomphant en Egypte, & après son retour une des premières choses que fit Berenice fut de s'acquitter de son vœu. Elle se fit couper les cheveux, & on a-

vertit les Prêtres qu'ils se préparassent à les recevoir, comme une dépouille consacrée à Venus.

Le jour que la cérémonie se devoit faire, Callimaque alla voir Berenice, & l'ayant trouvée seule: Helas, Madame, lui dit-il, vous allez faire à Venus un present dont la Déesse ne se soucie guères; & je me croirois le plus heureux des hommes si vous me le faisiez. Callimaque, répondit-elle, vous n'êtes pas trop sage, de faire des souhaits bizarres comme celui-là. Qu'y trouvez-vous donc de si éloigné du bon sens? Madame, reprit-il; vous m'avez promis une faveur telle que je voudrois vous la demander, pourvu qu'elle ne blessât point votre vertu; je vous demande ces cheveux que vous voulez mettre dans le Temple de Venus; cette faveur sera pour moi aussi considérable que toutes celles que vous avez accordées au Roi. Songez-vous bien à ce que vous me dites, répondit Berenice; sçavez-vous que je vais porter au Temple ces mêmes cheveux que vous voulez avoir? Et quel moyen y a-t-il que je puisse vous donner ce qui n'est déjà plus à moi? Quel prétexte trouverez vous pour empêcher qu'une cérémonie, que tout le monde

at-

attend, ne s'acheve? Madame, achevez cette heureuse cérémonie, reprit Callimaque, je ne veux point m'y opposer; mais daignez seulement approuver le larcin que je prétens faire de vos cheveux, après que vous les aurez laissez dans le Temple, & je serai pleinement satisfait.

Berenice eut quelques scrupules sur cela, & il lui sembla que c'étoit se jouer des Dieux & de la Religion, que de consentir au dessein de Callimaque. Mais il ne manqua pas de raisons pour la rassûrer; & elle voulut ce qu'il lui persua-
doit.

Vous n'eussiez peut-être pas cru que Callimaque eut eu si peu de respect pour la Religion & pour les choses saintes, lui qui a tant fait de Vers en l'honneur des Dieux: mais entre nous je ne sçai pas trop quelle étoit son opinion sur le sujet de la Divinité; & je ne pense pas qu'il crût tout ce que nous croyons; jugez-en vous-même par ces Vers qu'il a faits sur le sujet des Enfers; c'est une espèce de petit Dialogue qui m'a plu & que j'ai écrit sur mes tablettes.

Cléopatre les tira de sa poche, & y fit lire ces Vers à Catulle.

V E R S

T I R E Z

DE CALLIMAQUE.

DI-nous, ô Tombe, objet de terreur &
d'effroi,

Le triste Charidas repose-t-il sous toi ?

Oui dans ma nuit obscure

Charidas voit son corps réduit en pourri-
ture.

Et toi di-nous, ô Charidas,

Que trouves-tu là-bas ?

On m'avoit fait jadis mille contes funèbres,

Mais je ne trouve ici que des ténèbres.

Que penses-tu du retour des Esprits ?

Ce n'est qu'une chimère.

Et qu'est-ce que Pluton ? Une fable grossière.

Ah Dieux ! que nous dis-tu ? Quoi vous êtes
surpris

De ce que je vous dis ?

La vérité pourtant est telle.

Mais puisqu'il faut si peu pour vous trou-
bler,

Je vais autrement vous parler ;

L'Âme en effet est immortelle,

Et le Bucephale fameux

Dans

Dans les Champs bienheureux,
Où sa vertu l'a fait descendre,
Porte encore Alexandre.

On dit que ce peu de respect qu'il avoit pour notre Religion lui venoit du commerce qu'il avoit eu avec les Juifs. Ces Peuples ont des mœurs si différentes de celles des autres Nations: leur Religion est si extraordinaire, & leur sagesse a je ne sçai quoi de si singulier, que Philadelphe qui en avoit ouï parler eut envie d'avoir leurs Livres. Il envoya Callimaque à Jérusalem, où les conférences qu'il eut avec les Sages & les Sacrificateurs Juifs le charmèrent tellement, qu'il crut une partie de ce qu'ils lui dirent, & qu'il n'eut plus pour nos Dieux le même respect qu'il avoit toujours eu.

Vous jugez bien qu'ayant de tels sentimens, Callimaque n'étoit pas fort scrupuleux; aussi ne fit-il point de difficulté de dérober à Venus les cheveux de Berenice.

On les porta dans le Temple, & on les consacra avec une cérémonie digne de l'offrande, & de celle qui la faisoit; toute la Cour & tout le peuple en furent témoins; mais la joye que tout le monde

de avoit témoignée, se changea bien-tôt en une tristesse qui épouvanta le Roi même, lorsqu'on vint lui dire peu de tems après qu'on fut sorti du Temple, que les cheveux de la Reine ne s'y trouvoient plus. Callimaque les avoit fait enlever par un homme qui étoit dans sa confiance.

On crut que la perte de ces cheveux, dont on ne put avoir de nouvelles, étoit un présage funeste qui menaçoit l'Egypte de quelque effroyable malheur; mais Callimaque trouva moyen de rassûrer les esprits, & de rendre en même tems cette aventure glorieuse pour sa Princesse.

Le fameux Astrologue Conon, étoit son intime ami, & il n'eut pas de peine à l'obliger de dire que par le moyen de sa science, il avoit découvert que les Dieux avoient changé les cheveux de la Reine en Etoile; il fit même remarquer cette Etoile; & il dit la chose avec un air d'autorité & d'assurance qui imposa à tout le monde; on le crut & on fit des Fêtes pour célébrer cette espèce d'Apotheose.

Callimaque fit sur ce sujet les Vers que vous avez si bien traduits, & cependant il garda soigneusement les cheveux de sa
bel-

belle Reine, dont il fit faire des colliers, & des bracelets qu'il porta toujours. On les a trouvez depuis peu avec les mémoires où j'ai appris tout ce que je viens de vous dire.

Les voici, continua Cléopatre en tirant une Boëte où étoient ces bracelets & ces colliers. Catulle les prit, & quoiqu'ils n'eussent rien de fort magnifique, il en admira & en loua extrêmement la beauté & l'ouvrage. Cléopatre qui vouloit le gagner & le mettre dans ses intérêts, afin qu'il la servît auprès de César, dans les grands desseins que cette ambitieuse Reine avoit conçus: Cléopatre, dis-je, lui en fit un present, & l'obligea de les accepter, & reprenant ensuite son discours.

Je vous ai dit, lui dit-elle, tout ce que je sçai de particulier sur le sujet de Callimaque & de la Princesse Berenice; ils continuèrent à s'aimer tant qu'ils vécurent, ils ne furent troublez par aucun accident dans leur amour, & ils moururent peu de tems l'un après l'autre.

Catulle voyant que la Reine n'avoit plus rien à dire, la remercia & loua la beauté du recit qu'elle venoit de faire. La conversation se tourna ensuite sur divers sujets l'un après l'autre; & Cléopatre

tre s'appercevant que Catulle étoit autant satisfait & autant charmé d'elle qu'elle le souhaitoit, elle commença à lui faire confidence de ses vastes desseins qui n'alloient pas à moins qu'à faire changer de face à tout l'Univers.

Elle lui dit que le Dictateur lui avoit promis de l'épouser, qu'il iroit à Rome pour disposer les Romains à approuver ce mariage, si contraire à leurs anciennes Loix; qu'ensuite il feroit transporter toutes les richesses & toutes les forces de l'Empire à Alexandrie; où il viendroit jouir tranquillement entre ses bras du fruit de tant de conquêtes.

Elle accabla ensuite Catulle d'honnêteté & de presens: & elle fit si bien qu'il lui promit qu'il lui rendoit auprès de César tous les bons offices qu'il pourroit. La saison étoit déjà fort avancée, & il y avoit lieu de craindre, qu'elle ne devint entièrement contraire à la Navigation, si Catulle différoit davantage de s'embarquer; c'est ce qui fit que Cléopâtre ne s'opposa point à son départ, qui fut une des plus belles choses du monde, par le soin que cette Reine prit de faire honneur à l'Envoyé de César.

Elle fit border le rivage de ses Gardes & des Troupes qui étoient dans Alé-

xandrie; tous ses Soldats étoient magnifiquement vêtus, & on eut pris leurs Officiers pour autant de Rois & de Princes, tant ils étoient superbes dans leur parure. Tout le Peuple d'Alexandrie étoit répandu sur le mole du Phare, & sur les toits des maisons; ce qui faisoit un effet admirable: Cléopâtre elle-même étoit sur un balcon de son Palais, qui regardoit sur le Port, & elle avoit autour d'elle les plus belles Dames de sa Cour. Pour les hommes ils accompagnoient Catulle qui recevoit tous les honneurs qu'on lui faisoit, avec une gravité digne d'un Chevalier Romain. Il n'étoit point plus ajusté qu'à son ordinaire, & il ne laissoit paroître sur son visage aucunes marques de joye qui pussent faire croire qu'il n'étoit pas accoutumé à de pareils honneurs. Il monta enfin dans son Vaisseau, & il fut encore conduit fort loin en Mer par les Galères de la Reine; qu'il congédia le plutôt qu'il put, parce qu'il y avoit long-tems qu'il souhaitoit d'être seul.

D'abord qu'il se vit délivré de cette foule de Courtisans Egyptiens qui l'environnoient toujours, il se fit apporter une petite cassette où étoient tous les Vers qu'il avoit faits, & toutes les Let-

tres qu'il avoit reçues des personnes qui lui étoient les plus chères.

Il avoit résolu de faire un Recueil de ses Ouvrages, & de les rendre publics; car il commençoit à regarder toutes ses galanteries, comme des choses étrangères, qui ne lui tenoient plus au cœur: il envisageoit son Histoire avec Lesbie du même œil, qu'on regarde celles où on n'a aucune part, & il s'imaginait que cette indifférence lui dureroit long-tems; ainsi il ne fit point de difficulté de publier tout ce qu'il avoit écrit pour cette belle personne.

Il s'occupa donc durant tout son voyage à revoir, & à mettre en ordre ses Vers; & comme il résolut de les dédier à Cornelius, homme célèbre à cause de sa qualité & de son érudition, il fit pour lui ces Vers qui servirent d'Épître à la tête de son Livre.

A

CORNELIUS.

*Cui dono lepidum novum
libellum.*

MOn cher Cornelius, je vous offre mon
Livre,

Je l'ai reyu cent fois en rigoureux Censeur;
Et peut-être qu'il pourra vivre
Long-tems après son Auteur.

Vous aimiez mes folies,

Vous les trouviez jolies,

Lors même qu'occupé de soins plus impor-
tans,

Dans un Livre fort court, mais rempli de lu-
mière,

Malgré l'obscurité des tems,

Vous donniez des Romains l'Histoire toute
entière.

Recevez donc l'hommage

Que je vous fais de mon Ouvrage,

Et puisse vôtre nom, dont j'implore l'appui,

Faire durer le mien autant que lui!

Voilà la Dédicace du Livre de Catulle.

il n'y employe pas plus de dix ou douze Vers; bel exemple pour les faiseurs de Livres d'aujourd'hui, qui grossissent les Volumes, par de longues Epîtres, & de fades & emuyeuses Préfaces.

Ces Vers que Catulle relut, dont la plus grande partie étoient adressez à Lesbie, lui rappellèrent le souvenir de cette belle Maîtresse qui n'étoit pas encore effacée de son cœur; il commença à s'examiner, avec moins de prévention qu'il n'avoit fait jusqu'alors, & il trouva qu'il étoit autant charmé de Lesbie qu'il l'eut jamais été.

Que je suis malheureux, s'écria-t'il! Quoi, il faut que j'aime éternellement une ingrate qui m'a abandonné avec la plus grande injustice du monde! De quoi me sert de passer pour avoir plus d'esprit que le reste des hommes, si cet esprit m'est inutile dans une occasion si importante? Ah! que ne suis-je plutôt le plus grossier de tous les hommes? j'aurois moins de sensibilité; & si je ne cessois pas d'aimer Lesbie, je cesserois au moins de vouloir la haïr: mais y a-t'il une peine pareille à celle de faire tous ses efforts pour haïr une personne; & d'aimer cependant toujours cette personne qu'on veut haïr? Mais pourquoi veux-je
la

la haïr ? reprenoit-il ensuite , après avoir été quelque tems comme assoupi & accablé des douloureuses pensées qui rouloient dans son esprit. Qui sçait, disoit-il, si elle ne se repent point de l'injustice qu'elle m'a faite ? Qui sçait si elle ne m'aime point encore , & si un sentiment de fierté & de gloire qui s'oppose à son amour ne la fait point autant souffrir que moi ? Quoi qu'il en soit , pourquoi veux-je combattre ma destinée ? Je suis fait pour aimer Lesbie , il faut l'aimer , quoi qu'il puisse en arriver ; deussé-je être le plus infortuné des Amans , il faut être le plus constant & le plus fidelle ; les Dieux auront peut-être pitié d'un amour si malheureux & si opiniâtre.

Catulle s'arrêta à cette résolution ; & comme il ne se fit plus en lui de combat entre l'amour & le dépit , il se trouva tout d'un coup dans un repos qu'il n'avoit point encore goûté depuis le jour qu'il s'étoit brouillé avec Lesbie , & il s'abandonna agréablement aux plus flatteuses idées , dont l'espérance remplit d'ordinaire l'imagination des Amans.

Il n'y eut que le souvenir de Crastine qui troubla la douceur de ses rêveries : il avoit reçu des Lettres en Egypte ,

par lesquelles on lui donnoit avis, que son mariage étoit arrêté avec elle. Comme il s'étoit imaginé qu'il l'aimoit, & qu'il avoit trouvé des facilitez qui l'avoient insensiblement engagé plus qu'il ne vouloit, il avoit donné sa parole au Dictateur qui avoit conclu toutes choses; de sorte qu'on l'attendoit tous les jours pour achever son mariage.

Cet engagement dans lequel il se voyoit, le desespéroit; mais comme il ne lui sembloit pas qu'il pût s'en défaire avec honneur, il résolut de céder à sa destinée, & se contenta de souhaiter qu'il arrivât quelque incident, qui le mît en état de rompre honnêtement avec Craftinie.

Il étoit dans cette disposition lorsqu'il arriva en Bithynie, où après qu'il eut salué César, il alla se renfermer chez lui pour entretenir un affranchi fidelle qu'il avoit laissé à la Cour. Cet homme lui dit que personne ne doutoit que le Dictateur ne fût amoureux de Craftinie, & que Craftinie n'eût de grandes bontez pour lui. Il ajouta qu'on croyoit qu'Aurele étoit le confident de César, dont toutes les galanteries se faisoient sous le nom de ce Chevalier Romain.

Catulle eut beaucoup de joye de trouver les choses dans cet état: il crut que le hazard lui offroit un moyen de se dégager, & il résolut de ne pas laisser échapper une si heureuse occasion; il alla chez Crastinie, & au lieu de lui parler en Amant transporté du plaisir de la voir, il fit mille plaintes & mille reproches qui le firent passer pour un des plus incommodés jaloux qui eut jamais été. Il reçut Aurele avec une froideur qui étonna tous ceux qui furent témoins de leur entrevûe, & comme on parla fort dans le monde de cette aventure, il fit ces Vers où il rendit raison de son procédé.

A

AURELE.

Aureli Pater esuritionum.

CÉlèbre Libertin, éternel Parasite,
Dont l'esprit de débauche est le plus grand
mérite,

Tu me manques de foi,

Peu scrupuleux Aurele,

256 LES AMOURS

Et tu veux rendre comme toi,
 Ma Maitresse infidelle.
 Tu la suis en tous lieux,
 Tu lui parles des yeux,
 Et bien loin de cacher ton ardeur criminelle,
 Et ton aveuglement fatal ;
 Pour me bannir de son cœur, & pour plaire,
 Tu fais tout ce que peut faire
 Le plus ardent Rival.
 Cette Belle, il est vrai, n'a pas l'ame legere.
 Tes soins n'ont rien gagné,
 Et l'on t'a dédaigné.
 N'importe, il y va de ma gloire
 De punir ton lâche cœur,
 D'une trahison si noire :
 Mais voudrois-tu me croire ?
 Etouffe ton ardeur.
 Repen-toi de ton crime.
 Cesse au plutôt d'aimer en même lieu que
 moi,
 Et si tu veux rentrer dans mon estime,
 N'atten pas qu'on t'oblige à cesser malgré
 toi.

Si la brouillerie d'Aurele & de Catulle
 avoit fait beaucoup de bruit, ces Vers
 en firent encore davantage. Crastinie se
 plaignit des soupçons de Catulle ; & elle
 fit tout ce que fait une femme qui veut
 paroître innocente, & qui croit qu'on
 of.

offense sa sévère vertu. César qui avoit ses raisons pour ménager Catulle, envoya Aurele en Italie, où il lui donna un Emploi qui l'éloignoit de Rome, & de la Cour; en sorte qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût blesser l'esprit de Catulle à l'avenir.

Il est certain que cette rencontre fut très-avantageuse à Aurele, qui, comme j'ai déjà dit, n'étoit pas trop accommodé des biens de la fortune, & qui se trouva ensuite en état de rajuster ses affaires. Cependant il en voulut toujours mal à Catulle depuis ce tems-là, & il ne perdit aucune occasion de lui faire du chagrin. Furius prit les mêmes sentimens que lui, & ils se déclarèrent tous deux contre leur ancien ami, avec un acharnement que tout le monde condamna. Lorsque ses Ouvrages parurent, ils furent les premiers à les critiquer; & ils le firent si hautement, & avec tant de passion, que Catulle fut obligé de leur répondre. On me dispensera de traduire les Vers qu'il fit contre eux. Ils sont pleins de certains reproches que la pureté de notre Langue ne sçauroit souffrir.

L'éloignement d'Aurele n'eut pas l'effet que César en avoit attendu. Catulle

le ne parut pas moins jaloux, & il n'eut pas plus d'empressement d'achever ce mariage que le Dictateur souhaitoit avec beaucoup de passion; il cherchoit au contraire tous les jours de nouveaux prétextes pour en éloigner la conclusion.

Après mille détours, & mille fausses raisons, il alloit enfin céder à la nécessité; lorsque le hazard fit arriver une aventure éclatante qui le dégagea de la manière que je vais dire; mais qui le jetta aussi d'un autre côté dans de nouveaux embarras,

César aimoit effectivement Craftinie, & il étoit aimé d'elle: on sçait qu'il ne s'est jamais picqué de cet amour héroïque, que la moindre inconstance & la moindre foiblesse effarouchent: on peut dire au contraire que César étoit un peu libertin dans ses Amours; & il a aimé en tant de lieux différens, que je ne pense pas qu'il pût se souvenir lui-même du nom de toutes ses Maîtresses. L'amour le dominoit si fort, que la bonne foi & la sincérité qu'il faisoit paroître dans les grandes affaires, ne mettoient point en sûreté ses meilleurs amis du côté de l'amour; ils craignoient toujours qu'il ne devint amoureux de leurs femmes ou de leurs filles; & il se connoissoit si bien
lui-

lui-même là-dessus, qu'il ne s'offensoit point des railleries & des chansons qu'on faisoit contre lui sur ce sujet. On peut croire qu'étant de l'humeur que je viens de dire, il n'eut pas beaucoup de peine à se résoudre de faire une supercherie à Catulle, qu'un homme un peu plus de sens froid eut sans doute comdamnée.

Il cacha sa passion pour Crastinie le mieux qu'il put, & il engagea si bien Catulle auprès d'elle, que le jour étoit déjà pris pour le mariage. Catulle avoit été toute la journée auprès de Crastinie, & il n'y avoit point d'apparence qu'il y revint le soir; il n'avoit coûtume de la voir qu'aux heures ordinaires. César ne craignant donc aucune surprise alla chez cette Belle, qui soit par goût, soit par vanité souffroit ses galanteries, & tâchoit de le rendre toujours plus amoureux.

Il arriva que Catulle qui se voyoit si proche du fatal moment qu'il avoit tant appréhendé, après avoir long-tems rêvé à ce qu'il feroit, avoit enfin résolu d'aller trouver Crastinie, & de lui avouer avec toute la sincérité dont il faisoit profession, qu'il ne se sentoit aucune passion pour elle; & qu'il appréhendoit de la rendre malheureuse en lui faisant é-
pou-

poufer un homme qui ne l'aimeroit peut-être jamais.

Comme son mariage se devoit faire le lendemain, il ne crut pas devoir differer plus long-tems un aveû si important. Il vint donc chez Craſtinie plein de ce qu'il alloit lui dire, & comme il ne trouva perſonne qui l'arrêtat, il entra ſi bruſquement, que peu ſ'en fallut qu'il ne ſurprît Céſar auprès d'elle; mais le Dictateur ayant entendu du bruit ſe retira promptement dans un Cabinet. Il eſt vrai que la précipitation avec laquelle il ſ'y jetta, fit que ſans ſ'en appercevoir, il laiffa tomber une eſpèce d'écharpe en broderie qu'il avoit coûtume de porter, & qui étoit ſi magnifique, qu'il n'y avoit perſonne qui ne la reconnoît.

Catulle entra & trouva Craſtinie ſi étonnée que l'embarras qui paroiffoit ſur ſon viſage l'obligea à regarder de tous côtés, pour en trouver la cauſe. Il aperçut cette écharpe de Céſar; & l'ayant relevée, Madame, dit-il à Craſtinie, je vois que je ſuis plus heureux que je ne penſois. Je ne croyois pas en vous épouſant, épouſer la Maîtreſſe du Maître de la terre. Craſtinie ne ſçut que
lui

lui dire, honteuse de se voir si clairement convaincue d'une infidélité.

Quoique Catulle n'aimât point Crastinie, il ne laissa pas par un sentiment de gloire de sentir aussi vivement son infidélité, que s'il en eût été effectivement amoureux. Il eut un dépit mortel d'avoir été si long-tems trompé par César, & il conçut dans ce moment cette haine furieuse qui lui a fait faire tant de Vers sanglans contre lui.

Il chercha de tous côtés, s'imaginant bien que le Dictateur ne pouvoit pas être loin: Enfin il s'avisa de pousser la porte de ce Cabinet que César n'avoit pu fermer; & il le trouva dans une surprise & dans un étonnement qui ne laissèrent pas de le réjouir tout irrité qu'il étoit. Seigneur, lui dit-il en se retirant, pardonnez à mon ignorance l'indiscrétion que j'ai eue d'être votre rival. Je sçai trop ce que je dois au rang que vous tenez, pour ne vous pas céder toutes les prétentions que j'avois sur Crastinie. Catulle après cela sortit si promptement, qu'il ne donna pas à César le tems de lui répondre.

Cependant cette aventure affligea sensiblement le Dictateur, qui aimoit Crastinie, & qui apprehendoit que cet éclat
ne

ne la ruinât. Il envoya le lendemain chez Catulle Mamurra, celui de tous ses favoris qu'il aimoit le plus, & à qui il faisoit tant de bien, qu'il lui attira l'envie & la haine de tous les Romains.

Cet homme tâcha de persuader à Catulle qu'il ne devoit pas rompre avec Craffinie, & que l'inclination de César pour elle ne pouvoit que lui être très-avantageuse. Catulle reçut tout ce qu'il lui dit sur ce sujet, avec la fierté d'un Romain qui préfère l'honneur à la fortune; & qui regarde la flatterie comme le plus indigne de tous les vices.

Mamurra qui vouloit à quelque prix que ce fût le persuader, repêta tant de fois que César étoit en état de faire tout ce qu'il vouloit, que la destinée de tous les hommes étoit entre ses mains, & qu'il n'y avoit rien de si grand dans le monde qu'il ne pût abaisser quand il lui plairoit. Il redit ces choses tant de fois, que Catulle que sa naissance, & la considération qu'il avoit parmi les Romains rendoient un peu fier, s'en offensa, & crut qu'il y alloit de son honneur de faire voir à Mamurra, que la puissance de César ne l'épouvantoit point.

Il fit deux ou trois tours de chambre en rêvant, & lui dit ensuite ces petits Vers,

Vers, qui bien-tôt après furent sçus de tout le monde.

A

CESAR.

*Non nimium studeo, Cæsar, tibi
velle placere.*

Non, je u'en fais point de mystère,
César, je ne veux point te plaire ;
Heureux qui peut ne point sçavoir,
Si ton visage est blanc ou noir.

Mamurra voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur l'esprit de Catulle, se retira, après lui avoir dit tant de choses que la conversation s'aigrit, & qu'ils se séparèrent avec des sentimens de haine & d'aversion l'un pour l'autre, qui leur ont duré jusqu'à la mort.

Cependant plusieurs gens se mêlèrent de cette affaire, & on fit ce qu'on put pour racommoder Catulle avec César; mais, comme il arrive presque toujours que dans de pareilles rencontres des in-
dis-

discrets vont dire cent choses qui aigrissent les esprits ; il y en eut qui allèrent trouver Catulle, & qui lui dirent qu'il devoit prendre garde à lui, que le Dictateur le menaçoit si hautement, qu'il y avoit lieu de tout craindre pour lui.

Il n'en falut pas davantage pour obliger Catulle à se déclarer contre César plus ouvertement qu'il n'avoit encore fait ; il crut que s'il ne faisoit rien contre lui, sa retenue passeroit pour timidité, & il ne garda plus de mesures depuis ce tems-là. Il cessa d'aller chez César, & il fit contre lui des Vers si sanglants, qu'il faut croire que la bonté de César étoit extrême, ou que la naissance de Catulle étoit fort élevée, puisqu'il ne paroît point que ce Dictateur ait rien fait pour se vanger de lui. Voici quelques-uns de ces Vers.

Pulchrè convenit improbis Cinædis.

CONTRE César & contre Mamurra,
 Le Peuple en vain s'irritera
 De leur amitié criminelle,
 En vain on se plaindra.
 Leurs vices ressemblans la rendront éternelle ;

Tous

Tous deux lâches efféminez ,
A de honteux plaisirs tous deux abandon-
 nez ,

Dans leurs plaisirs infames ,
 Compagnons & rivaux des femmes ,

Tous deux spirituels ,
 Et d'un peu de science ,
 Pour tromper les mortels ,
 Affectant l'apparence ;

Comme tant qu'ils vivront ils seront vi-
 cieux ,

Aussi tant qu'ils vivront ils s'aimeront tous
 deux.

La modération de César fut admirable dans cette rencontre : car quoique ces Vers fussent très-offensans, & qu'il en eût un très-grand chagrin, il feignit de les ignorer ; & bien loin de se vanger de Catulle, comme il l'eut sans doute pu, il le fit prier de venir souper à sa table, le jour même que ces Vers paru-
 rent.

Un procédé si plein d'honnêteté & de douceur touchoit fort Catulle, mais l'injure qu'il prétendoit avoir reçue de César étoit encore trop récente pour être oubliée ; il ne cherchoit qu'un honnête prétexte pour s'éloigner de sa Cour, lorsque la fortune qui sembloit prendre

plaisir à le persécuter lui en fournit un bien funeste pour toute sa famille.

Il avoit un Frere qu'il aimoit chérement, & qui depuis deux ou trois ans servoit dans les Troupes de Phrygie; il reçut des Lettres par lesquelles on lui donnoit avis que ce cher Frere étoit à l'extrémité; il s'embarqua aussitôt & partit pour aller le voir.

Cependant César qui avoit terminé en Bithynie, où les Rois, les Princes, & les Députés des Peuples l'étoient venu trouver, presque toutes les affaires des Provinces Asiaticques, partit aussi pour retourner en Italie, où Antoine & ses Lieutenans exerçoient des violences, & des tyrannies qui faisoient haïr sa domination, quoique de lui-même il fût le plus doux de tous les hommes. La belle Crastinie le suivit, & César lui promit qu'il rendroit sa fortune si éclatante, que Catulle se repentiroit plus d'une fois d'avoir rompu avec elle.

Pour Catulle, il arriva bien-tôt au Port de l'ancienne Troye, où il apprit que son Frere étoit mort: il donna des marques d'une douleur si vive, qu'on apprehenda pour sa vie: il abandonna toutes sortes de plaisirs, il cessa même ses études; & durant plusieurs jours les Lettres qu'il

qu'il écrivit à ses amis, furent pleines de regrets & de plaintes. On eut toutes les peines du monde à l'arracher d'auprès du tombeau de son Frere, où il disoit qu'il vouloit achever le peu de vie qui lui restoit; enfin on le fit résoudre à partir, & il prit le chemin de Sirmion, qui étoit cette Presqu'Isle, où nous avons dit que son Pere avoit une maison. Voici les Vers qu'il fit en partant sur la mort de son Frere.

SUR LE TOMBEAU DE SON FRERE.

*Multas per gentes & multa per
æquora vectus.*

N'Ai-je donc traversé tant de vastes Des-
ferts,
Tant de lieux inconnus, de Fleuves & de
Mers;
Que pour parler en vain aux cendres de mon
Frere,
Dont le Destin à mon bonheur contraire,
Lorsque je vole à son secours,
S'est hâté de finir les jours?
Cher Frere, puisqu'enfin la Parque trop
cruelle

M a

Ten-

T'enlève aux soins qu'ent pris mon amitié
 fidelle;
 Frere digne d'un meilleur sort,
 Reçois du moins après ta mort,
 Le pitoyable office,
 Qu'à tes Mânes chéris vont rendre mes dou-
 leurs.
 Puisse, touché de mes pleurs,
 Le Dieu du Styx t'être propice;
 Dans ce funeste lieu,
 Puisse-tu trouver quelques charmes
 Et voir qu'en te disant un éternel adieu,
 Je fais nâger tes cendres dans mes lar-
 mes.

Comme il y a peu de douleurs que le
 tems ne diminue, Catulle n'ayant plus
 devant les yeux le tombeau de son Fre-
 re commença à se consoler: il sentit mê-
 me quelque joye en approchant de chez
 lui; Lesbie lui revint dans l'esprit, tel-
 le qu'il souhaitoit qu'elle fût, & l'espé-
 rance le flatta si fort, qu'il ne s'occupoit
 plus que du plaisir qu'il auroit à se ra-
 commodier avec elle; car il ne doutoit
 plus qu'elle ne l'aimât toujours. Lesbie
 n'est point inconstante, se disoit-il sou-
 vent à lui-même, Lesbie m'a témoigné
 de la haine malgré elle; mais les derniè-
 res marques de fidélité que je viens de
 lui

lui donner en abandonnant Craftinie, feront cesser l'injuste violence qu'elle se fait.

C'étoient-là les douces pensées qui l'occupent durant son voyage. Enfin, après plusieurs jours de navigation, il commença à découvrir Sirmion, & en la voyant il eut des transports & des émotions de cœur qu'il est mal-aisé d'exprimer. Ces Vers qu'il fit en arrivant les feront assez connoître.

A LA PRESQUISLE DE SIRMION.

Peninsularum Sirmio Insularumque.

DEs Isles la plus belle,
Aimable Sirmion, qu'à regret j'ai quitté,
Et de qui la beauté
Semble à mes yeux toujours nouvelle:
Enfin je te revoi,
Enfin je me rends à toi,
Tranquille & l'esprit libre,
Des soins qui sur les bords du Tibre,
Me troublèrent jadis.
Ah! qu'il est doux de n'être plus en proie,

270 LES AMOURS

A Mille noirs fendois ;
Et de porter à ses amis
Un cœur qui nâge dans la joye ?
Aimable Sirmion à mes yeux satisfaits ,
Puisses-tu désormais
N'offrir que les plaisirs, les ris, les jeux,
les graces ;
Ris, jeux, qui me tenez sous votre douce
loi,
Venez auprès de moi,
Reprendre vos premières places.

Enfin Carulle débarqua au Port de Sirmion, & il y fut embrassé par beaucoup de ses amis qui étoient venus l'attendre jusque chez lui. Peu de jours après qu'il fut arrivé il fit faire des sacrifices à Castor & Pollux, à qui il consacra son Vaisseau ; & pour en rendre la mémoire éternelle , il fit sur ce sujet les Vers que voici.

SUR

SUR LE
BRIGANTIN,

dont Catulle se servit
dans ses voyages.

Phaselus iste quem videtis, hospites.

CE petit Brigantin
Toujours sur l'Océan eut un heureux destin,
Et sa rame & sa voile exempte de naufrages,
Toujours heureusement finirent ses voyages :
Même il peut se vanter qu'étant assez léger,
Il a sans le connaître évité le danger :
Il a porté son Maître en cent climats affreux,
Il le ramène enfin dans sa Patrie, heureux
D'avoir su conserver une tête si chère.
Jadis il fut Forêt sur le Mont de Cythère,
Dont les Bois élevez se dérobaient aux yeux,
Semblent toucher les Cieux,
Et souvent un zéphire aimable

Lui faisoit faire un murmure agréable,
 Maintenant dans le Fort,
 Il vieillit content de son sort.
 Castor, & vous Pollux, qui lui fûtes propi-
 ces,
 Après mes pieux sacrifices,
 Daignez - en accepter le don que je vous
 fais,
 Et dans l'état qu'il est, conservez-le à ja-
 mais.

Il y avoit dix ou douze jours que Ca-
 tulle étoit à Sirmion, où il commençoit
 à goûter un repos dont il y avoit long-
 tems qu'il n'avoit été capable, lorsque,
 comme il se promenoit dans une grande
 allée qui étoit au devant de sa maison,
 il apperçut huit ou dix Cavaliers qui ve-
 noient à lui; il s'avança pour les recon-
 noître, & vit son cher Licinius Calvus,
 qui l'ayant aussi reconnu mettoit pied à
 terre.

Ils coururent tous deux pour s'embras-
 ser, & ils furent long-tems à se faire des
 caresses sans pouvoir parler; ils s'ai-
 moient parfaitement, & il y avoit très-
 long-tems qu'ils ne s'étoient vus.

Les premiers jours qu'ils furent en-
 semble se passèrent en protestations d'a-
 mitié, en plaintes, en reproches, que cha-
 cha-

chacun croyoit être en droit de faire à son ami, & en éclaircissemens tendres & passionnez, qui leur firent voir que l'absence n'avoit point diminué l'affection qu'ils avoient l'un pour l'autre.

Est-il possible, mon cher Licinius, dit un jour Catulle à son ami, que vos soins, vos raisons, & votre éloquence, n'ayent pu me justifier auprès de mon Ingrate? Car enfin ce n'est point avec vous que je veux dissimuler; il faut que je vous l'avoue, j'aime toujours Lesbie, je l'ai toujours aimée, & quand j'ai fait croire par mes actions que j'étois guéri de cette passion, j'en étois blessé plus que jamais; & je faisois à peu près ce que font les captifs qui en se débattant dans leurs fers, les rendent plus difficiles à porter, parce qu'ils épuisent leurs forces par de vains efforts; je n'ai fait que serrer mes liens, & qu'augmenter ma blessure, au lieu de la fermer. Si tout ce que vous me dites-là est vrai, répondit Licinius, en vérité votre conduite a été bien irrégulière; que ne souffriez-vous plutôt patiemment? que ne faisiez-vous voir une douleur modeste? Pourquoi par des révoltes continuelles avez-vous aigri une Maîtresse qui vouloit vous pardonner? Car enfin,

Lesbie vous a toujours aimé, & vous aime sans doute encore. Elle m'aime, interrompit Catulle, & se jette dans les bras d'un autre? Comment voulez-vous que je croye ce que vous dites? Comment avez-vous pu le croire vous-même? Elle vous aime, reprit son ami, & si vous saviez les choses comme je les sçai, vous en seriez convaincu. Ah! de grace, lui dit Catulle en l'embrassant, apprenez-moi tout ce que vous sçavez, & ne refusez pas à un malheureux ami la seule satisfaction qu'il puisse recevoir dans le déplorable état où l'Amour l'a réduit. Je veux bien vous satisfaire, repliqua Licinius; mais comme il faudra que je vous fasse un long recit d'avantures fort mêlées, où César & Craffinie ont beaucoup de part, & où j'en ai beaucoup moi-même, donnez ordre que personne ne vienne nous interrompre, & passons dans quelque lieu où nous puissions être en repos. Catulle appella un de ses Esclaves, à qui il donna ordre de dire à tous ceux qui viendroient pour le voir, qu'il étoit allé à la chasse. Ensuite, avec son ami, il traversa un petit Bois qui étoit derrière son Jardin, & ils allèrent tous deux se renfermer dans un grand Salon accompagné

gné de deux Cabinets, que Catulle avoit fait bâtir au bout de ce Bois où il alloit souvent rêver. Licinius Calvus s'étant un peu reposé, commença ainsi son recit.





HISTOIRE

DE

LESBIE

ET

D'HELVIUS CINNA.


A PRES que vous fûtes parti de Rome, je crus que la colère de Lesbie contre moi cesseroit, & qu'elle souffriroit que j'allasse chez elle, comme j'y allois à Vérone ; mais lorsque je lui fis demander la permission de la voir, elle répondit avec tant de fierté & tant d'aigreur,

greur, que je desespérai de pouvoir la fléchir. Je vous l'écrivis; & peut-être que ma Lettre qui vous obligea à chercher d'autres engagements, a été la principale cause de votre malheur.

J'allai un jour chez Servilie Mere de Brutus, pour faire ma cour; car, comme vous sçavez, c'est celle de toutes les Maîtresses du Dictateur qui a toujours régné le plus souverainement dans son cœur; les autres l'amusent quelque tems, mais celle-ci l'occupe toujours, il revient toujours à Servilie, il ne laisse pas même de la voir & de l'aimer, dans le tems qu'il a des intrigues avec quelqu'autre; elle ne s'allarme point de ses inconstances, assurée de le ramener quand il lui plaira; elle le laisse quelquefois échapper, mais elle le rappelle bien-tôt. En effet, nous avons vu que Postumie, Lollie, Tertulle, Mucie, & les autres Princesses étrangères qu'il a aimées, n'ont pas jouï long-tems de leur conquête. Et Servilie, quoique déjà assez âgée, l'emporte même à présent sur la jeunesse, & sur les charmes de Crastinie sa nouvelle Rivale. Quoique César ne soit pas encore guéri de la passion qu'il a eue pour cette dernière, il ne laisse pas d'avoir une complaisance aveugle pour Ser-

vilie, & de l'accabler de bienfaits. Il l'a enrichie de la confiscation des biens des Citoyens pros crits, & lui a attiré par-là l'indignation des plus honnêtes gens de Rome.

J'étois donc un jour chez elle, & je vis auprès de Tertie sa fille, qui, à ce qu'on dit, a aussi partagé avec sa Mere les bonnes graces & le cœur de César. On dit même, car il est bon de vous informer de tous ces détails que vous ignorez peut-être, on dit que la Mere, qui, à quelque prix que ce soit, veut se conserver l'empire qu'elle a sur César, a ménagé le commerce & l'intrigue que sa fille a eu avec lui; & on rapporte sur cela dans le monde un bon mot que Cicéron a dit, qui peut-être lui coûtera cher. Mais revenons à notre sujet.

Je vis auprès de Tertie une jeune personne qui me plut extrêmement; elle avoit je ne sçai quoi de si doux & de si modeste dans la physionomie, qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'admirer dans une Cour où la retenue n'est pas une qualité fort ordinaire. Cette personne étoit venue à la Cour pendant mon absence; & je ne sçavois qui elle étoit: je m'en informai à un vieux Chevalier Romain, qui n'est jamais sorti de Rome. Il me
dit

dit qu'elle s'appelloit Seratine; & comme c'est un fort grand parleur, il me fit ensuite l'Histoire de sa Famille qui est fort illustre; il n'oublia aucune de ses bonnes qualitez, & il m'en parla si long-tems qu'il m'eût sans doute ennuyé si des raisons secrettes dont je ne m'appercevois pas encore, ne m'eussent fait prendre un plaisir singulier à entendre parler de cette admirable personne.

Ce Chevalier ajouta à tout ce qu'il m'avoit dit, que Seratine étoit la bonne amie de Lesbie; & que leur amitié avoit quelque chose de fort rare, parce qu'étant toutes deux belles & jeunes, il y avoit apparence qu'elles devoient avoir quelque jalousie l'une de l'autre, & que cependant elles vivoient dans une union parfaite.

Lorsque j'appris que Seratine étoit amie de Lesbie, je me sentis piqué d'un violent desir de la connoître plus particulièrement, & de lier amitié avec elle. Je crus d'abord que je n'envifageois que vous en cela, & que je ne souhaitois d'être des amis de Seratine, qu'afin de la mettre dans vos interêts, & de l'obliger à vous rendre de bons offices auprès de Lesbie; mais en effet, je n'envifageois que moi. Dès le premier moment
que

que je la vis, j'étois devenu amoureux de Seratine; & l'Amour, qui, comme vous sçavez, se cache & se déguise toujours dans les commencemens, prenoit le prétexte de vous rendre service pour me mener chez elle, où il vouloit achever de m'engager.

Je me donne tant de peine, & je m'informe avec tant de soin, qu'enfin je trouve une femme de mes amies, qui étoit assez bien avec Seratine; elle me présenta à elle, & j'obtins de cette belle personne la permission de lui rendre visite. Insensiblement je l'accoutumai à me voir, & enfin je me rendis si assidu, qu'il ne se passoit point de jour que je n'allasse chez elle.

Lesbie, à qui elle faisoit confiance de tout, sçut d'abord notre commerce, & pria seulement son amie de ne me point mener chez elle; mais en même tems elle lui dit mille biens de moi. De sorte que la répugnance qu'elle témoignoit à me voir ne fit aucune impression sur l'esprit de Seratine, auprès de qui je ne laissai pas de me mettre assez bien.

Cependant plusieurs Chevaliers de grande considération s'étoient attachez auprès de Lesbie; elle les recevoit tous
avec

avec de grandes honnêtetez, & ses manières obligantes lui attirèrent tant de monde; qu'il étoit impossible de la trouver seule. Vous sçavez combien elle haïffoit autrefois le tumulte du grand monde; & vous jugez bien qu'un changement si extraordinaire surprit tous ses amis. Quelques-uns lui en parlèrent, mais Gellius, qui étoit devenu amoureux d'elle, s'expliqua si ouvertement, la jalousie lui fit faire tant d'extravagances, que Lesbie, qui ne l'aimoit point, s'irrita fort contre lui, & le bannit enfin de chez elle. Il fit ce qu'il put pour se raccommo-der; mais il ne réussit point, & s'en retourna à Vérone, où il mena depuis une vie assez obscure, resserré dans sa Famille, dont, comme vous sçavez, la conduite avec lui ne passe pas pour fort innocente.

Un de ceux qui avoient le plus de passion pour Lesbie, étoit Helvius Cinna; vous le connoissez, vous sçavez qu'il est d'une qualité distinguée, qu'il a eu dans la République de grands Emplois, & que les beaux Vers qu'il a donnez au Public lui ont acquis une grande réputation d'esprit. Soit que Lesbie eût plus de goût pour lui que pour les autres, soit qu'elle crût qu'il étoit celui qui pouvoit le
mieux

mieux réparer la perte qu'elle avoit faite de vous, elle le traita beaucoup mieux que les autres, elle lui fit croire qu'elle l'aimoit.

Il vint un matin me trouver, & il me fit confidence de sa passion. Je sçai bien, me dit-il, que Catulle pour qui j'ai toute l'amitié & toute l'estime que la bonté qu'il a pour moi & ses rares qualitez méritent, a été fort amoureux de Lesbie; & il semble que je devrois à notre amitié le sacrifice de mon amour. Je ne balancerai pas, continua-t-il, à étouffer ma passion, si Catulle avoit encore lieu d'espérer; mais il est certain qu'il ne se raccommoquera jamais avec Lesbie. On dit même qu'il prend d'autres engagements; ainsi je ne crois point que notre amitié soit blessée par les soins que je rends à une personne, que mon ami n'aime sans doute plus, ou du moins qu'il ne doit plus aimer, puisqu'il n'y a nulle apparence qu'il puisse jamais rentrer dans ses bonnes graces,

Il me dit ensuite toutes les marques de bonté que Lesbie lui donnoit; & comme je regardois les choses avec des yeux moins prévenus que lui, je vis dans les actions de Lesbie & dans tout son procédé avec lui, beaucoup d'estime
&

& de considération pour son mérite; mais peu de tendresse. Les Amans se flattent toujours, & il en jugeoit autrement que moi.

Au reste, m'ajouta-t-il, elle me parle à tout moment de Catulle; mais c'est dans des termes si pleins d'aigreur, c'est avec tant de marques de mépris & d'indignation, que je ne pense pas qu'on ait jamais haï aussi fortement qu'elle le hait.

Prenez garde, lui dis-je, que vous ne vous trompiez, ces marques apparentes de mépris & d'indignation, sont peut-être des marques d'un violent amour qu'elle ne peut surmonter. Si elle n'aime plus Catulle, pourquoi songe-t-elle à lui? Pourquoi vous parle-t-elle de lui à tout moment? Croyez-moi, continuai-je, elle se trompe elle-même, & vous trompe avec elle; elle aime toujours Catulle. Ah! mon cher Licinius, interrompit Catulle, qu'il paroît bien que vous avez aimé! Vous connoissez tous les mouvemens & toutes les délicatesses de l'amour; vous entrez dans le cœur d'une Amante, vous en sçavez pénétrer tous les replis & tous les détours; & au travers de mille froideurs, vous sçavez démêler un reste de passion qu'on ne sçau-

sçauroit éteindre. Ce que vous venez de me dire me rend la vie ; n'en doutez point, mon cher Licinius, on m'aime.

Lesbia mi præsentè viro mala plurima dicit.

Lesbie en termes pleins d'aigreur,
 Parle de moi sans cesse ;
 Elle change en mépris, dit elle sa tendresse,
 Et je n'occupe plus son cœur.
 Si Lesbie offensée
 Avoit éteint l'amour, dont j'ai sçu la blas-
 fer,
 Ami, de sa pensée
 Lesbie auroit sçu me chasser.
 Mais quoi ! sur mon sujet elle ne pent se
 taire
 Elle n'en parle qu'en colère ;
 En vain de ses froideurs je serois allarmé ;
 Elle se plaint de moi ; je suis toujours aimé.

A U T R E

Sur le même sujet.

*Lesbia mî dicit semper male , nec
tacet unquam.*

Que Lesbie est trompée!
De moi seul occupée,
Elle croit me haïr , lorsqu'elle en dit du
mal.

Aveuglement fatal !
-J'en use à son égard de même ;
Mais je meure , si je ne l'aime.

Pardonnez, mon cher Licinius, aux transports d'un Amant, qu'une amoureuse joye a emporté plus loin qu'il ne vouloit ; vous connoissez l'Amour & les Muses, & vous sçavez si l'on peut résister à leurs mouvemens secrets, lorsqu'il leur plait de s'emparer de nous.

Je serois bien fâché, dit obligeamment Licinius, que vous leur eussiez résisté ; ces Divinitez vous on fait dire
de

de trop agréables choses ; mais reprenons notre histoire.

Helvius Cinna avoit trop de plaisir à croire que Lesbie l'aimoit pour se laisser persuader par mes raisons ; il continua ses assiduités auprès d'elle , & il se confirma dans la pensée qu'elle sentoit pour lui quelque chose de plus tendre que pour les autres.

Cependant un Parent de Lesbie , qui avoit fait une grande fortune à Rome , mourut , & la laissa seule héritière de ses grands biens. Ceux sous l'autorité de qui elle étoit , la voyant devenue si riche , résolurent de la marier au plutôt ; & comme parmi tous ses Amans , il n'y en avoit pas un qui n'eût beaucoup de bien , beaucoup de qualité , & beaucoup de considération dans le monde , ses Parents lui dirent de choisir celui qui lui plairoit le plus , & de se préparer à l'épouser.

Elle fut trappée de cette déclaration , & elle commença à sentir qu'elle vous aimoit encore , lorsqu'elle envisagea le mariage , & qu'elle songea que vous n'étiez point du nombre de ceux qu'on lui proposoit pour Époux ; elle frémit de la seule pensée de se donner à un autre
que

que vous. Elle ouvrit son cœur à Seratine, qui me disoit tout ce qu'elle lui confioit, & qui pourtant ne put obtenir d'elle que j'allasse la voir. Cependant ses Parens la pressoient étrangement, & plus elle témoignoit de répugnance au mariage, plus il augmentoient leurs persécutions. Enfin après beaucoup de plaintes & de remontrances inutiles, ils allèrent la trouver, & celui d'entr'eux qui étoit le plus considérable, lui dit que puisqu'elle ne vouloit pas se choisir elle-même un Epoux, sa Famille lui en choisiroit un.

Lesbie ne lui répondit que par des larmes qu'elle répandit en grande abondance; le même homme qui lui avoit déjà parlé feignant de se laisser toucher par ses pleurs, lui dit qu'on lui donnoit encore trois jours pour se déterminer: que pendant ce tems-là elle pouvoit choisir qui bon lui sembleroit; mais que ce tems expiré, on ne la laisseroit plus maîtresse d'elle-même. Ses Parens après cela se retirèrent, & la laissèrent dans le plus grand accablement, & dans la plus grande affliction qu'on puisse s'imaginer.

Elle demeura long-tems, comme j'ai su depuis par elle-même, immobile,
les

les bras appuyez sur une table, auprès de laquelle elle étoit assise ; elle m'a avoué que sa douleur avoit été si vive, qu'il lui étoit impossible de dire ce qu'elle avoit pensé dans ces premiers momens, où à peine sçavoit-elle si elle vivoit encore ; tant son esprit & ses sens mêmes étoient accablez par les funestes idées qui se présentoient en foule à son imagination.

Après qu'elle fut un peu revenue, elle envoya prier Seratine de la venir trouver, & d'abord qu'elle la vit : Ma chere Seratine, lui dit-elle, vous voyez la plus infortunée personne du monde, ayez pitié de mes malheurs, ou préparez-vous bien-tôt à voir mourir votre amie. Il faut, continua-t-elle sans lui donner le tems de répondre, il faut que j'entretienne Licinius, & que ce soit chez vous, car mille raisons m'empêchent de le voir chez moi. Seratine lui promit qu'elle me verroit quand elle voudroit, & Lesbie lui dit, qu'elle iroit le lendemain dès le matin chez elle, & qu'il falloit qu'elle me fît avertir.

Dés le soir même Seratine me donna avis de tout ce que je viens de vous dire ; & le lendemain je me trouvai chez elle plutôt que Lesbie. Elle vint dans

un

un état à faire pitié aux plus insensibles; elle étoit si négligée & si abattue, qu'on voyoit bien qu'elle avoit une douleur très-violente.

Licinius, me dit-elle en me prenant la main, pardonnez-moi toutes les duretez que je vous ai faites; vous méritiez d'être traité avec plus d'égards que je n'en ai eu pour vous; mais vous connoissez les caprices de l'Amour, & vous êtes trop sensible à cette passion, pour ne pas pardonner à une malheureuse Amante, toutes les fautes que l'Amour lui a fait faire. J'aime, ajouta-t-elle, & c'est toujours votre Ami que j'aime. Hé pourquoi donc, Madame, lui dis-je en l'interrompant, l'avez-vous laissé aller dans des Païs éloignez, traîner loin de vous une vie accablée de mille chagrins? Il vous adore, & la douleur, qu'il a de vous voir irritée contre lui, sans en sçavoir la cause, l'a jetté dans un desespoir, dont ses Amis doivent craindre les effets; lorsque vous l'avez vu prêt à s'exiler, que ne l'avez vous retenu?

Hélas, me dit-elle, est-on bien raisonnable quand on a une violente passion dans le cœur? Est-on maîtresse de soi, & sçait-on bien ce qu'on fait? J'ai voulu haïr Catulle, j'ai cru le devoir

Tome I,

N

faire;

mais je n'ai pu surmonter le penchant que j'ai à l'aimer; plus j'ai feint de le haïr, plus je l'ai aimé; plus je l'ai éloigné de ma présence, plus je l'ai approché de mon cœur; je n'ai point voulu le voir, je vous ai fui vous-même, parce que vous êtes son ami, & que je craignois que vous ne me parlassiez de lui. Que toutes ces précautions m'ont été inutiles! L'Amour me le rendoit toujours présent; je croyois le voir par-tout, & je me disois, pour le justifier, plus de choses que lui-même n'eût pu m'en dire. Hélas, ajouta-t-elle douloureusement, avois-je mérité d'être traitée comme je l'ai été de lui? Une passion aussi violente & aussi sincère que la mienne devoit-elle être sacrifiée? Devoit-il publier les innocentes faveurs qu'il avoit obtenues de moi? Et s'il falloit que tout le monde apprit mes foiblesses, devoit-ce être par la bouche de Catulle? Je l'ai aimé, s'écria-t-elle, en pleurant, que dis-je? je l'aime encore avec trop de tendresse.

Les soupirs qu'elle poussa, & les pleurs qu'elle répandit, m'empêchèrent long-tems de lui répondre. Enfin quand je la vis un peu remise, je pris la parole, & je lui dis tout ce qui pouvoit servir à votre justification; & comme elle prenoit
votre

votre parti contre elle-même, je n'eus pas de peins à la persuader; je lui protestai ensuite que vous l'aimiez toujours avec la même tendresse, & la même constance que vous aviez fait autrefois.

Hé bien, dit-elle, je crois qu'il m'aime, & tout cela ne sert qu'à me rendre plus malheureuse. Elle m'apprit alors les persécutions de ses Parens: Il faut, continua-t-elle, que je choisisse un Epoux; & ce qui me désespère, il n'est pas en mon pouvoir de choisir Catulle; mes cruels Parens ont envisagé son procédé pour moi avec des yeux bien différens de ceux d'une Amante toujours disposée à pardonner à son Amant; ils ont cru qu'en m'offensant il avoit outragé toute leur Famille; ils en conçu pour lui une haine terrible, & je n'oserois même prononcer son nom en leur présence. Jugez maintenant, continua-t-elle, de mon accablement, je n'ai que trois jours pour me déterminer sur ce funeste choix; c'est-à-dire, ajouta-t-elle toute en pleurs, qu'il ne me reste plus que trois jours à vivre.

J'avoue que je fus si vivement touché de vos malheurs & de ceux Lesbie, que j'en perdus presque l'usage de la Rai-

fon. Nous demeurâmes long-tems l'un & l'autre dans un silence morne, & nous nous regardions avec des yeux où la douleur étoit peinte, sans avoir la force de nous rien dire.

Lesbie fut la première qui parla, & soit que comme elle avoit déjà rêvé aux moyens de détourner un malheur dont elle étoit menacée, il y avoit long-tems; soit, dis-je, que le remede qu'elle me proposa lui fût déjà venu en pensée; soit qu'il lui fût tout d'un coup inspiré par sa passion, elle ouvrit un avis que Seratine & moi jugeâmes le plus raisonnable, & que nous résolûmes de suivre.

Ce fut que j'irois trouver Cinna, & que sans déguisement je lui dirois les véritables sentimens de Lesbie, qu'ensuite comme il étoit votre ami, & qu'il avoit de la considération pour Lesbie, je le prierois de sa part de lui aider à se conserver pour vous. Vous pouvez juger quelle fut la surprise de cet Amant qui se flattoit d'être aimé, lorsque j'allai lui faire les propositions que je viens de vous dire; il m'écouta sans m'interrompre, & ne fut de long-tems en état de parler.

Quoi, me dit-il après, Lesbie aime toujours Catulle; & cependant elle me
dit

dit qu'elle le hait! Elle souffre que je m'engage auprès d'elle, elle me témoigne qu'elle approuve ma passion, elle me laisse espérer qu'un jour elle m'aimera, & cependant elle en aime un autre, & elle veut que je me sacrifie pour les intérêts de cet heureux Rival? Non, Lesbie ne mérite pas que j'aye pour elle la moindre complaisance. Allez, Licinius, allez lui dire qu'elle cherche d'autres secours que le mien, & qu'après la cruauté qu'elle a eue de prendre plaisir à me rendre le Rival d'un de mes meilleurs amis, c'est bien assez que je ne la haïsse point, & que je me résolve paisiblement à l'oublier; elle ne doit rien attendre davantage de moi.

Je le laissai dire tout ce qu'il voulut; mais lorsque je crus, que par ses plaintes sa douleur s'étoit, pour ainsi dire, exhalée, & n'avoit plus la même violence, je lui représentai qu'il ne devoit point vouloir de mal à Lesbie, qui s'étoit trompée la première avant que de le tromper; & qu'enfin puisqu'il étoit votre ami, il devoit sacrifier à vos intérêts une passion inutile. Comme vous sçavez qu'il est parfaitement honnête homme, & qu'il y a peu de gens au monde aussi exacts que lui sur les de-

voirs de l'amitié, il entra insensiblement dans mes raisons, & me demanda ce qu'il falloit qu'il fit.

Il faut, lui dis-je, que vous promettiez à Lesbie que vous n'abuserez point du droit qu'elle va vous donner sur elle-même. Lesbie après cela pour se délivrer de la persécution de ses Parens, leur dira qu'elle veut vous épouser; & vous, pour nous donner le tems d'avertir Catulle de tout ce qui se passe & de le faire retourner, vous différerez le mariage sur des prétextes qu'il sera aisé de trouver.

A quoi m'engagez vous, s'écria-t-il douloureusement? Hé bien, continua-t-il ensuite, faisons tout ce que vous voulez; si je ne puis être aimé de Lesbie, je mériterai au moins d'en être plaint, & je donnerai à notre siècle un des plus rares exemples d'amitié qu'un homme bien amoureux puisse donner. Mais, ajouta-t-il, je veux que Lesbie me promette que si elle ne peut rendre Catulle heureux, elle m'épousera.

Je n'eus pas de peine à lui faire promettre ce qu'il souhaittoit; Lesbie étoit si résolue à faire toutes choses imaginables pour vous épouser, qu'elle ne doutoit nullement du succès, & qu'elle cro-

voit

voit ne s'engager à rien en promettant à Cinna tout ce qu'il vouloit.

Cependant les choses réussirent comme nous l'avions imaginé ; les Parens de Lesbie furent satisfaits du choix qu'elle fit ; & il trouva moyen d'éloigner le mariage sans qu'ils se doutassent le moins du monde de la vérité. Je fis partir aussi-tôt un Affranchi chargé de Lettres pour vous informer de tout : je vous mandois de vous hâter de retourner à Rome, & d'apporter vous-même de vos nouvelles ; mais votre mauvais destin qui n'avoit pas résolu de finir si-tôt vos malheurs, empêcha que vous ne reçussiez mes Lettres. Le Vaisseau qui portoit mon Affranchi, fut battu d'une si furieuse tempête qu'il périt, & que personne de ceux qui étoient dedans, ne se sauva.

Nous n'avons appris ce funeste accident, que long-tems après qu'il a été arrivé, & lorsque les choses étoient dans un état, où il n'y avoit plus de remède à votre malheur. Lesbie passa quelque tems assez agréablement : elle espéroit de vous revoir bien-tôt : je lui disois qu'elle vous trouveroit plus amoureux que vous n'aviez jamais été : cette espérance lui donnoit un enjouement

qu'on attribuoit à la satisfaction qu'elle avoit d'épouser Cinna : il n'y avoit que l'abattement de Cinna qui embarrassoit les gens ; on voyoit sur son visage une tristesse dont il ne pouvoit être le maître, & on ne pouvoit s'imaginer que le retardement d'un bonheur assuré lui pût causer un si violent chagrin.

L'inquiétude de n'apprendre point de vos nouvelles troubla bien-tôt la joye de Lesbie, elle comptoit tous les jours & tous les momens, elle se plaignoit à moi de votre négligence, & elle me disoit souvent que je l'avois trompée; j'étois moi-même si étonné de ne voir arriver ni vous ni mon Affranchi, que je ne savois que penser ni que dire.

Plus Lesbie paroissoit triste & inquiète, plus Cinna, qu'un rayon d'espérance commençoit à éclairer, devenoit tranquille & enjoué.

Pour moi, j'étois dans de continuelles allarmes, & je m'imaginois les choses même les plus impossibles, plutôt que de penser que vous eussiez oublié Lesbie. Il courut alors un bruit qui se confirma par des Lettres de Bithynie, & qui vous ruina entièrement dans son esprit. Gellius en ce même tems fit un voyage à Rome, & quoiqu'il ne vît point
Les-

Lesbie, j'ai toujours cru qu'il étoit l'Auteur de ce bruit & de ces Lettres malheureuses qui vous perdirent. On mandoit que vous étiez à la Cour du Dictateur le plus satisfait & le plus galant des hommes : que vous ne songiez qu'à plaire & qu'à vous réjouir : que vous faifiez tous les jours de nouvelles intrigues ; & qu'une Princesse qu'on nommoit, & dont j'ai oublié le nom, vous occupoit alors si fortement, qu'il ne sembloit pas que vous vous souvinssiez seulement qu'il y eût d'autres personnes au monde.

Je ne sçaurois vous dire quelle fut la surprise & la douleur de Lesbie. L'ingrat, s'écria-t-elle plusieurs fois, en présence de Seratine qui me l'a dit, j'ai la foiblesse de le rappeler, & il n'a pas même la complaisance de m'amuser par quelque vaine excuse ; il retient auprès de lui l'Envoyé de son ami, & il ne se souvient peut-être plus que cet homme attend sa réponse pour revenir ! Hélas ! que je suis à plaindre ! il triomphe, il me sacrifie à sa nouvelle Maîtresse ; il lui raconte mes vaines fiertez dont je me suis si honteusement démentie ; mais il ne jouira pas long-tems, ajouta-t-elle, du plaisir de me croire amoureuse de

lui. Ma chère Seratine, poursuivit-elle, ne me parlez jamais de cet infidelle, aidez-moi à l'oublier, & pour commencer dès ce moment, faites chercher Cinna, il faut que je l'épouse. Seratine n'osa s'opposer aux résolutions de son amie, qui lui paroissoient trop justes.

J'étois avec Cinna lorsqu'on vint lui dire que Lesbie le demandoit, & nous allâmes ensemble chez elle. Cinna, lui dit-elle d'abord qu'elle le vit, je suis indigne de la considération que vous avez eue pour moi; je vous ai préféré un ingrat qui me méprise, je vous ai obligé à servir ma folle passion contre vos propres intérêts, je ne mérite pas après cela que vous pensiez à moi; mais si vous pouvez vous résoudre à oublier mes injustices, & à me pardonner mes égaremens, vous me trouverez entièrement desoccupée de ce perfide qui m'a si lâchement trahie.

Cinna se jeta à ses genoux, & en les embrassant avec une tendresse extrême: Ab! Madame, lui dit-il, est-ce à vous à me demander pardon? Vous réglez toujours dans mon cœur; je vous aime toujours, & lorsqu'il s'agit de se faire aimer de vous, je n'examine rien, je ferme les yeux sur vos rigueurs passées,
&

& je neveux plus rien voir que vos bontez présentes. Mais, Madame, ajouta-t-il, si vous voulez vous guérir entièrement de la passion que vous avez pour Catulle, il ne faut plus différer de me rendre heureux.

Je pris votre parti, & je dis pour vous excuser tout ce que l'amitié que j'ai pour vous, put me suggérer; mais Lesbie étoit si irritée qu'elle ne vouloit pas même m'entendre; elle promit à Cinna qu'elle l'épouserait dès le lendemain; & se tournant de mon côté, je sciai, me dit-elle, que vous n'êtes point coupable des perfidies de votre ami, & il vous paroitra peut-être étrange que je veuille vous en punir; mais comme j'ai résolu d'oublier même le nom de Catulle, ne trouvez pas mauvais que je vous prie de ne me plus voir; vous ne pourriez vous empêcher de me parler de lui, & quand vous pourriez vous taire sur son sujet, votre vûe m'y feroit penser malgré moi; je l'ai trop aimé, je connois trop ma foiblesse; enfin je le crains toujours, je vous crains & je me crains moi-même.

Cinna qui a toujours eu beaucoup d'amitié pour moi, fit tout ce qu'il put, afin de l'obliger à ne me point bannir

de chez elle; mais il ne put rien obtenir. Je me retirai plus affligé de votre malheur que de ma disgrâce, quoique j'en dûtse craindre les suites, à cause de l'amour que j'avois pour Seratine, qui passoit presque tous les jours entiers chez Lesbie, & qui, ne me voyant plus si souvent, pouvoit se desaccoutumer de moi & souffrir que quelque autre l'aimât.

Enfin, le Mariage de Cinna & de Lesbie se fit, & jamais Amant ne parut si satisfait de sa fortune que Cinna; lorsqu'il se vit dans le Temple prêt à devenir l'Epoux d'une Maîtresse qu'il adoroit. Pour Lesbie, quoiqu'elle fit tout son possible pour faire paroître beaucoup de joye, elle laissoit voir malgré elle dans ses yeux le chagrin qui la devoit.

Peu de tems après ce Mariage, Crastinie étant prête à partir pour se rendre à la suite du Dictateur vint dire adieu à Seratine chez qui j'étois. Je priai Aurelius, qui devoit l'accompagner, de vous apprendre tout ce que je viens de vous dire sur le sujet de Lesbie & de Cinna, & de me faire sçavoir de vos nouvelles. Je ne sçai s'il le fit; mais comme j'ai sçu depuis qu'il avoit de grandes
liai-

liaisons avec Gellius, je crains bien qu'il ne vous ait déguisé la vérité.

Il me la déguisa, n'en doutez point, interrompit Catulle, il ne m'apprit rien autre chose que le mariage de Lesbie & le bonheur de Cinna, dont je fus desespéré, & qui m'obligea à prendre avec Crastinie les engagements que vous avez sçu depuis que j'ai pris.

Peu de tems après ce malheureux mariage, reprit Licinius, je sçus que mon Affranchi s'étoit perdu dans la Mer, & que vous n'aviez pu recevoir mes Lettres. J'en fis informer Lesbie, & cette nouvelle fit sur elle un effet qui me fit connoître qu'elle vous aimoit encore; cependant elle gardoit avec Cinna les mesures du monde les plus honnêtes, & il étoit fort satisfait d'elle.

Il se passa quelque tems sans qu'on entendit parler de vous; enfin je reçus cette grande Lettre où vous m'appreniez toute votre aventure avec Crastinie, & votre brouillerie avec César. Je donnai cette Lettre à Seratine, qui feignant de me l'avoir prise sans que je le sçusse, n'eut pas de peine à la faire lire à Lesbie.

Ab! s'écria-t-elle en regardant Sera-

tine, pourquoi m'avez-vous montré cette fatale Lettre ? Que me faites-vous envisager ? Catalie m'aime encore, il abandonne pour moi le soin de sa fortune ; j'avouerai que cette idée me donne une joye que je ne puis m'empêcher de sentir plus que je ne devrois. Mais que cette joye d'un moment attirera de chagrins après soi ! Je n'avois déjà que trop de peine à oublier Catalie criminel, & je ne pourrai m'empêcher de l'aimer innocent. Jugez, continua-t-elle, ma chère Seratine, jugez de l'accablement où je dois être : car enfin j'ai pour Cinda une considération qui ne me permettra jamais de me rattacher à la moindre chose, dont la vertu la plus scrupuleuse puisse être blessée ; cependant j'aime Catalie, je l'aimois tout inconstant & tout perfide qu'il me paroïssoit, vous venez de le justifier. Ah ! qu'avez-vous fait ?

Seratine ne faisoit que la plaindre, & n'osoit combattre ni ses résolutions ni sa douleur. Elle la prioit seulement de temps en temps de permettre que je revinsse chez elle ; mais elle ne put l'y faire consentir que lorsque le Dictateur fut de retour en Italie. Je ne vous dirai rien des magnificences de son entrée dans

dans

dans Rome, vous pouvez vous les imaginer; & le recit en est inutile à votre Histoire.

Crastine retourna avec lui; mais elle parut si fière, elle prit avec toutes ses anciennes amies des manières si orgueilleuses, qu'elle s'attira bien-tôt la haine de tout le monde. Lesbie sur-tout ne pouvoit s'accoutumer à souffrir cette fierté ridicule, qui n'étoit pas la seule raison de la haine qu'elle conçut contre Crastine; l'attachement que cette indiscrete fille disoit par-tout que vous aviez eu pour elle, l'irrita bien plus que toutes les hauteurs qu'elle lui voyoit; elle ne vouloit pourtant pas qu'on pénétrât les causes des sentimens d'aigreur & de mépris qu'elle faisoit paroître pour Crastine.

Le trouble que causa dans toute l'Italie la récompense des vieux Soldats de César, à qui il donnoit quelquefois des terres & des maisons qui appartenoient à d'illustres Romains qui n'avoient point porté les armes contre lui, obligea plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe à aller le trouver, pour leurs propres interêts, ou pour ceux de leurs amis. Lesbie fut une des premières qui alla lui demander justice pour une de ses

Pa-

Parentes, qui ne pouvoit venir elle-même se jeter à ses pieds.

Elle n'eut pas du Dictateur toute la satisfaction qu'elle espéroit; & elle fut si irritée du refus qu'il lui fit, que voulant se vanger de quelque manière que ce fût, elle pria aussi-tôt Seratine de m'amener chez elle; & lorsque j'y allai: Vous voyez, me dit-elle, Licinius, que mon destin est de vouloir vous bannir de ma mémoire, & de ne pouvoir me passer de vous; elle me raconta ensuite les sujets de chagrin qu'elle avoit contre le Dictateur.

Il aime la gloire, poursuivit-elle, & c'est par-là qu'il le faut punir; faites des Vers qui apprennent ses vices & ses cruautés à toute la Postérité, & qui rendent son nom aussi odieux, qu'il s'efforce de le rendre illustre. Vangez-moi, vangez votre ami, me dit-elle en rougissant, & pardonnez-moi toutes les inégalitez qu'une tendresse secrète, que toute ma vertu ne sçauroit étouffer, m'a fait avoir à votre égard.

J'avois moi-même quelques raisons de me plaindre du Dictateur, & je n'eus pas de peine à me résoudre de satisfaire Lesbie; je fis donc ces Vers si sanglans que vous aurez peut-être vus.

Bi-

Bithynia quidquid & P. Cæsaris unquam habuit.

TOut ce qu'a jamais eu la Bithynie
entière;

Et ce Roi dont César sçut toucher l'ame
fière, &c.

Je les ai vus, interrompit Catulle, & je les ai admirés, quoique je ne sçusse point qu'ils fussent de vous. Il est donc inutile que je vous les dise, reprit Licinius, & je vais poursuivre mon récit.

Je ne sçai si Servilie devint jalouse de Crastine, & employa pour en détacher César le pouvoir qu'elle a toujours conservé sur lui: ou bien si lui-même, dégoûté d'une Maitresse dont le cœur lui avoit donné trop peu de peine à engager, chercha les moyens de s'en défaire honnêtement; enfin il songea à la marier, quoiqu'elle-même peu soigneuse de sa réputation ne s'en souciât pas trop.

Il offrit à plusieurs Chevaliers Romains de grands Emplois & de grands biens, afin de les obliger à l'épouser; mais il n'en trouva aucun à qui le soin de sa fortune fit oublier celui de sa gloire. Il commençoit à être fort embar-
rassé

raffé de Craftinie, lorsque quelques affaires obligèrent Heratius à se présenter devant lui.

Heratius est un Plébeïen fort riche, dont le Pere avoit été Esclave, & , après avoir amassé de grands biens, étoit mort assez jeune. Heratius menoit une vie fort retirée & fort basse, renfermé dans une petite maison avec sa Mere, dont les inclinations n'avoient rien qui ne sentit la bassesse de sa condition. César sçut tout ce que je viens de vous dire, & jetta les yeux sur cet homme pour en faire le mari de Craftinie: il l'écouta favorablement, & tâcha de le gagner par les honneurs qu'il lui fit. Enfin, on lui proposa le mariage de Craftinie, & contre l'espérance de César, il y témoigna une répugnance invincible: sa Mere même fit des éclats & dit des choses qui aigriront César, & qui le piquèrent de telle sorte, qu'il résolut de contraindre Heratius à faire tout ce qu'on souhaittoit de lui. On menaça la Mere & le Fils de les dépouiller de tous leurs biens, qu'on prétendoit avoir été acquis par des voyes honteuses & criminelles. L'appréhension d'être ruinez disposa ces Ames serviles à obéir, & César voulut que la pompe du Mariage se fit dans son Pa-

Palais; il donna ensuite une Charge à Heratius, & lui promit l'Anneau de Chevalier.

Crastinie étant mariée avec Heratius devint encore plus fière, & se rendit odieuse à tout le monde; elle eut un démêlé avec Lesbie qui fit beaucoup de bruit, & où César prit son parti avec tant de chaleur, que Lesbie qui naturellement est assez glorieuse, cessa d'aller à la Cour; & par la froideur & l'indifférence qu'elle témoigna pour César à tous ceux qui lui parlèrent de se raccommoder avec lui, elle l'agrit tellement, qu'il a cherché depuis toutes les occasions de nuire à Cinna, qui s'est consolé de cette disgrâce avec ses Livres.

Cependant Heratius, qui d'abord avoit paru fort content de sa fortune & de son mariage, se brouilla bien-tôt avec Crastinie; il en vint à une rupture ouverte, & il n'y eut que l'autorité de César qui l'empêcha de la répudier; mais il la quitta, & alla demeurer à une maison de campagne qu'il a à dix milles de Rome.

Cette aventure fit beaucoup de bruit dans le monde, & Lesbie croyant avoir trouvé l'occasion de se vanger de Crastinie,

tinie , m'obligea à faire encore des Vers.

Je pris un tour mystérieux , & je fis une espèce de Fable Menippée , dont il semble que personne ne se peut plaindre ; c'est l'Histoire d'Europe aimée , comme vous sçavez , de Jupiter ; & ensuite mariée à Asterius Roi de Crete. Ceux qui ont ouï parler de Craftinie , n'ont pas de peine à en démêler le mystère , & ceux qui n'y entendent point de finesse , ne laissent pas de se divertir en la lisant.

Catulle pria son ami de lui montrer cette Fable , qu'il n'avoit point vue ; & Licinius ayant tiré ses Tablettes de sa poche , lut ces Vers.

HIS.



HISTOIRE D'EUROPE.

ASTERIUS, Prince assez débonnaire,
D'esprit peu raffiné,
Et d'humeur fort légère,
Gouvernoit les Cretois; & par sa vieille Me-
re
Etoit lui-même gouverné.



La bonne Dame honnêtement avare,
Pour marier son Fils cherchoit un grand par-
ti,
Dont le bien fût aux siens dignement affor-
ti;
Mais (ô, pour la punir, événement bizarre!)
Tandis qu'avec tous ses voisins
De sa part sur le Bien on chicane, on con-
teste,
L'A.

210 LES AMOURS

L'Amour qui n'avoit point de part dans ses
destins,
Lui rend pour se vanger sa prudence funes-
te.



Jupiter, Dieu, qui comme chacun sçait,
Plus d'une fois s'est vu pris sur le fait ;
Et qui des honnêtes Familles
Devenu la terreur par cent larcins divers,
Au lieu de régir l'Univers,
Ne songe qu'à tromper jeunes femmes & fil-
les.



Ce Dieu donc, un beau jour d'Été,
Se promenant en Phénicie
Apperçut par hazard une jeune Beauté,
Qui pour rêver avoit quitté sa compagnie ;
C'étoit la fille d'Agenor,
La jeune Europe à la tresse dorée,
Qui de cette Contrée
Étoit le plus charmant Trésor.



Jupiter aussi-tôt devint amoureux d'elle,
Elle ne fit point la cruelle,
En moins de rien leur Traité se conclut ;

Zc

Et la Nymphé fidelle
 Fit tout ce que le Dieu voulut.
 On sçait sous quelle figure,
 Et comment à la Belle il fit passer les Mers,
 Et de cette aventure
 Je ne veux point charger mes Vers.



Je vais conter choses plus importantes.
 La Nymphé avoit deux ou trois confiden-
 tes ;
 C'en est trop quand on veut du secret en a-
 mour ;
 De cette intrigue aussi Junon eut des nou-
 velles,
 A son Epoux en fit grosses querelles ;
 Et Jupiter fat jaloux à son tour.



Le jeune Endymion plaisoit fort à la Dame,
 Qui grandes privautez souffroit à son A-
 mant,
 Et déjà dans le Ciel on disoit hautement,
 Que Junon trahissoit Jupiter dans son ame.
 Ce Dieu donc alarmé,
 Et des mêmes traits n'étant long-tems char-
 mé,
 Pour se raccommoder alla trouver sa fem-
 me,

Lui

Lui dit qu'à l'avenir il feroit son devoir ;
 Mais qu'en quittant Europe il falloit la pour-
 voir.



Junon promet d'avoir soin d'elle ,
 Et soudain traversant les airs à tire-d'aile ,
 Vint chez Asterius ;
 Mere, Fils, Courtisans, tous furent bien
 confus
 De voir la Souveraine & des Dieux & des
 hommes,
 Entrer dans leur obscur Palais,
 Où beaux ameublemens ne se virent ja-
 mais ;
 Car c'étoient gens fort économes,
 Qui bien paisiblement gouvernant leur E-
 tat ,
 Fuyoient la dépense & l'éclat.



Junon radoucissant sa voix & son visage ,
 Parla d'abord de Mariage ,
 Dit qu'avecque tant de vertus ,
 Il étoit grand dommage ,
 Que le charmant Asterius
 Passât le plus beau de son âge

Sans

Sans goûter de l'Hymen les plaisirs innocens,
Et voir naître de soi de beaux petits Enfans.



La Déesse charitable
Ajouta que sous son pouvoir
Elle avoit une Nymphé aimable,
Qu'elle vouloit lui faire voir.
Vous l'aimerez, lui dit-elle,
Et je vous en ferai l'Époux;
Elle est jeune, elle est belle,
Et le Destin exprès l'a fait naître pour vous.



Après ce beau discours Europe fut nommée,
Asterius frémit, & sa Mere allarmée
Fit d'un cri douloureux retentir son Palais.
Déjà la Renommée
D'Europe avoit publié les beaux faits;
On sçavoit ses amourettes,
Et Jupiter n'étoit pas, disoit-on,
Le premier dont elle eût écouté les fleuret-
tes.
Le folâtre Alcidas, & l'habile Ariston,
D'elle avoient obtenu maintes faveurs secret-
tes.



Les Parens furent assemblez,
 Et tous, non sans être troublez,
 Du pauvre Asterius plaignirent l'innocence,
 Qui plus puissant que ses Ayeux
 Mais n'ayant jamais fait aux Dieux la moindre offense,
 Se voyoit menacé d'une telle alliance.



Enfin, ils convinrent entr'eux,
 Que pour sortir d'un pas si dangereux,
 Asterius feignant quelque pressante affaire,
 S'imposeroit lui-même un exil volontaire,
 Et loin de son Royaume iroit vivre en repos;
 Inutiles & vains complots!



De tout ceci Janon fut avertie,
 (Car les Dieux savent tout)
 Et Jupiter se mit de la partie.
 Ce Dieu n'entreprend rien dont il ne vienne à bout.



Du bruit de son Tonnerre,
 Il fit trembler la Terre ;
 Et d'un nuage épais
 Du rebelle mortel il couvrit le Palais ;
 La Grêle & les Eclairs sortant de ce nuage,
 Du seul Asterius menaçoient l'héritage ;
 Le feu déjà prenoit à ses maisons,
 Et l'on crut que l'orage
 Alloit pour lui faire moissons.



Ah ! mon Fils, s'écria sa Mere,
 Allons de Jupiter appaiser la colere,
 Et pour nous dérober à ses terribles coups,
 Recevons, s'il le faut, son Europe à ge-
 noux.



Qu'eût-il fait ? chaque instant grossissoit la
 tempête,
 Il n'avoit point d'appui,
 Et tout le Ciel alloit fondre sur lui.
 Le bon Prince baissa la tête,
 Il fit ce qu'on voulut, & prit le bon par-
 ti.
 Jupiter en fut averti,
 Le Ciel devint serein ; on fit le mariage.



Asterius fut mis au rang des Immortels,
 Et peut-être qu'un jour il eût eu des Au-
 tels,
 S'il n'eût point laissé voir quelque jaloux om-
 brage;
 Mais pour être comblé de tant d'honneurs
 divins,
 Il n'avoit pas perdu tous les défauts hu-
 mains.



Il vouloit qu'à ses Loix la femme fût sou-
 mise,
 Et lui gardât la foi promise;
 Ridicule entêtement!
 Qui de sa première gloire,
 Détruisant même la mémoire,
 Le jetta dans l'abaissement.
 Sur ce prompt changement,
 Sans pousser plus loin son histoire,
 Moralisons un moment.



N'envions point des biens que nous ne gar-
 dons guères,
 Et qui causent souvent nos plus grandes mi-
 sères;

Vivons dans l'obscurité,
 Où le Sort nous a fait naître,
 Et ne souhaitons point d'être
 Plus que nos Peres n'ont été.
 Ces fortunes élevées
 Sur des bases d'iniquité,
 En moins de rien sont renversées,
 Et le plus sûr moyen d'être heureux,
 C'est de ne point porter trop haut ses vœux.

César, poursuivit Licinius, entendit la lecture de ces Vers avec autant de froideur que s'il n'y eût eu aucun intérêt; cependant il avoua à ses plus particuliers Amis qu'il en étoit piqué jusqu'au vif; j'en fus averti, & on me conseilla de m'éloigner de Rome pour un tems.

J'appris alors que vous étiez à Sir-
 mion, & je résolus de venir vous y trou-
 ver. Lesbie à qui ses chagrins & le
 malheur de sa passion faisoient haïr le
 monde & chercher la solitude, fit dans
 le même tems consentir Cinna à la laisser
 passer quelques mois dans une assez agréa-
 ble maison qu'il a sur le chemin de Vé-
 rone; Seratine l'y accompagna, & nous
 partîmes tous trois le même jour. Je pas-
 sai quelque tems dans cette maison, où

mon amour pour Seratine balançoit fort l'envie que j'avois de vous voir.

Enfin, je me préparai à partir, & la veille de mon départ Lesbie me fit entrer dans son Cabinet, où après m'avoir dit que j'étois le seul homme au monde en qui elle prît quelque confiance, elle me conjura de ne vous point apprendre toutes les foiblesses que je lui avois vues pour vous. Ce que vous lui diriez, ajouta-t-elle, ne serviroit qu'à le rendre plus malheureux; il croiroit que je l'aimerois; dans cette pensée il voudroit se rapprocher de moi, & il n'y trouveroit qu'une aversion invincible pour lui; car enfin, poursuivit-elle en rougissant, je me sens toute changée, sans que j'en puisse dire la raison; il y a peu de jours que j'avois pitié de Catulle; je ne sçai même si je ne l'aimois point un peu; mais à présent je le hais comme le plus mortel de mes ennemis.

Voilà, continua Licinius en se levant, l'état auquel étoit Lesbie lorsque je suis parti; c'est à vous de voir sur cela quelles résolutions vous voulez prendre. Ma résolution, dit Catulle, est de l'aimer toujours & de souffrir tous les maux que sa rigueur pourra imaginer. Mais, croiriez-vous, poursuivit-il, que plus je l'aime,

me,

me, plus je hais le Dictateur? je le regarde comme l'Auteur de tous mes malheurs, & je lui impute même ceux qui me sont arrivés avant que je l'eusse trouvé en Bithynie. Cependant, reprit Licinius, il commence à se faire aimer de tous les Romains, le Peuple ne le regarde plus comme un Tyran, & sa domination est si douce, qu'il semble qu'il ait donné plus de liberté aux Romains en détruisant la République. Pour moi, je vous avoue que j'ai un regret très-sensible d'avoir fait contre un si grand homme des Vers si injurieux, & j'ai prié mes amis de lui en demander pardon pour moi.

Catulle ne répondit rien à son ami, & ils avoient déjà repris le chemin de la maison, lorsqu'un Esclave vint leur dire qu'un Courier arrivé de Rome demandoit Licinius. Ils se regardèrent l'un l'autre, & ils ne purent se cacher l'inquiétude que leur donnoit l'arrivée du Courier; ils étoient si accoutumés à recevoir de mauvaises nouvelles, qu'ils ne s'imaginoient pas qu'il leur en pût venir de bonnes du côté de Rome.

Enfin, Licinius ouvrit son paquet, & il fut fort surpris de trouver une Lettre du Dictateur, pleine d'honnêteté &

d'assurances de son amitié. César n'avoit pas attendu que Licinius vint lui-même lui demander pardon des Vers qu'il avoit faits contre lui; il s'étoit contenté des satisfactions, que les Amis de ce Poëte étoient venus lui offrir pour lui; & comme sa générosité & sa clémence passoient l'imagination, il s'étoit fait un plaisir de le confondre à force de bontez & de careïses.

Il fut donc le premier à lui écrire, & il lui offrit son amitié, & lui demanda la sienne en des termes si obligeans, que Licinius en lisant sa Lettre ne put s'empêcher de s'écrier, que César étoit le plus grand de tous les hommes, & qu'il méritoit l'Empire de l'Univers.

Il se retira ensuite avec Catulle dans son Cabinet, où après avoir fait à César la réponse qu'il crut lui devoir faire, il prit la résolution de retourner à Rome, & persuada à Catulle de l'accompagner. Ils partirent peu de jours après, & durant tout leur voyage, ils n'eurent aucun entretien qui ne fût sur le sujet de Lesbie, à qui Catulle songeoit éternellement.

Ils n'étoient plus qu'à quinze ou seize milles de Rome, lorsqu'ils furent tout d'un coup surpris par un orage furieux,
&

& par une des plus obscures nuits qu'on ait encore vues. Ils mirent pied à terre, & s'étant rangez auprès d'un Buisson, où ils étoient presque résolus d'attendre le jour, ils entendirent derrière eux le bruit de quelques Cavaliers qui suivoient leur chemin malgré l'orage & la nuit, & qui en marchant avec assez de vitesse se plaignoient & se disoient les uns aux autres : Votre précaution nous les fera manquer, nous ne pourrons plus les rejoindre, & la nuit nous les dérobera. Licinius se souvint alors, que plusieurs Citoyens de Rome avoient des Maisons assez proche du lieu où ils étoient, & il proposa à son ami de suivre ces Cavaliers, qui, à ce qu'il disoit, alloient à quelque une de ces Maisons. Furius, ajouta-t-il, en a une qui n'est pas fort loin d'ici ; c'est celle-là même qui est devenue célèbre par les Vers que vous avez faits ; tout le monde les sçait à Rome, continua-t-il, & il y a peu de Citoyens à qui on n'entende chanter.

Furi, Villula vestra non ad Austri.

LEs Vents ni les Orages
 N'incommodent point ta Maison
 L'âpre bize n'y souffle en aucune Saison ;
 Mais tes vieux Créanciers y font d'affreux
 ravages,
 Il leur est dû dessus quinze mille deux cent :
 O que c'est un terrible vent !

Il y a encore, poursuivit-il, quelque part aux environs de ce lieu, un Temple de Vénus, qui n'est qu'à quatre ou cinq milles de la Maison de Lesbie, & où elle vient assez souvent, soit pour faire ses prières à la Déesse, soit pour se promener dans un petit Bois de Mirte qui est derrière le Temple, & qui est si agréable, qu'on diroit que la Déesse a soin elle-même de le cultiver.

Licinius n'avoit pas encore achevé de parler, lorsqu'on entendit un bruit confus d'armes & de cris; il sembla même à Catulle qu'il avoit distingué quelques voix de femmes qui imploroient du secours. Son ami & lui remontèrent aussitôt à cheval, & coururent avec précipitation vers le lieu où se faisoit le bruit. Lorsqu'ils y furent arrivez, à la faveur
 des

des foibles rayons de la Lune qui parut un moment au travers des nuages où elle se cacha anssi-tôt, ils virent les marques d'un combat fort inégal qui venoit de se faire: des Chevaux épouvantez, & sans Conducteur, traînoient un Chariot vuide; deux ou trois Esclaves étendus sur la place expiroient, & tout mourans qu'ils étoient, ne laissoient pas de crier qu'on secourût leurs Maîtresses, que vingt ou trente Cavaliers enlevoient.

Catulle & Licinius ne balancèrent pas un moment, & sans s'informer du nom des Dames pour qui on leur demandoit secours, poussez par la générosité qui leur étoit naturelle, ils tournèrent bride, & atteignirent bien-tôt les Ravisseurs, qui s'éloignoient avec le plus de vitesse qu'ils pouvoient. Arrêtez, lâches, leur cria Catulle, & remettez en liberté les Dames que vous enlevez, ou recevez la punition de votre crime.

Les gens de Catulle & de Licinius, les suivoient avec une résolution pareille à celle de leurs Maîtres, & les Cavaliers qui se croyoient déjà en sûreté, furent fort étonnez de se voir des ennemis sur les bras. Ils se défendirent en gens de cœur; mais il fallut enfin qu'ils cé-

dassent à la bravoure des deux Chevaliers Romains, qui ne portoient aucun coup qui ne fût mortel. Trois ou quatre de ces Malheureux étant d'abord tombez, le reste prit la fuite & se sauva, sans qu'on se mit en peine de les suivre; parce que ceux qui avoient les Dames en trouffe les avoient d'abord mises à terre où elles attendoient avec des inquiétudes mortelles la fin du combat.

Licinius fut le premier qui les alla aborder; Catulle ayant été un peu blessé, ne pouvoit marcher aussi vite que lui. Pour elles, elles étoient si troublées, qu'elles ne purent rien dire à leurs Défenseurs. Ils les pressèrent long-tems de leur apprendre leurs noms; mais comme elles ne les connoissoient pas, elles ne voulurent point se faire connoître, qu'elles ne fussent en lieu de sûreté. Elles prièrent les deux Chevaliers de les escorter jusqu'à une maison qui n'étoit pas loin du lieu où elles étoient, & leur promirent que d'abord qu'ils y seroient arrivez, ils sçauroient qui elles étoient. Par bonheur un de leurs Esclaves, qui n'avoit point été blessé, vint les retrouver & s'étant saisi d'un Cheval dont le Maître avoit été tué, leur servit de guide.

Ce fut une chose assez singulière que
la

la marche de cette petite troupe; personne ne parloit; & chacun tâchoit à deviner qui étoient les personnes avec qui il étoit. Enfin, on arriva auprès d'une maison, d'où, au signal que donna l'Esclave, deux ou trois autres Esclaves sortirent avec des Flambeaux. Catulle voyant que la Dame auprès de qui le hazard l'avoit mis, vouloit descendre de cheval, se jetta à bas du sien pour lui aider; les Esclaves approchèrent avec leurs Flambeaux. La Dame fit un grand cri, & tomba évanouïe entre leurs mains. Catulle fut fort surpris de cet accident; mais il le fut bien davantage, lorsqu'ayant levé les voiles qui couvroient le visage de cette Dame, il reconnut que c'étoit Lesbie. Licinius qui étoit encore assez loin derrière eux avec Seratine, qui ne le connoissoit point, s'avança pour voir le desordre qui paroissoit autour de son ami; & ne fut pas moins étonné que lui, de voir Lesbie que ses Esclaves emportoient. Il se tourna du côté de Seratine, qui le regarda avec une surprise bien différente de celle qu'avoit eue Lesbie en voyant Catulle; & la joye qui parut dans ses yeux lui apprit qu'il étoit toujours aimé.

Lesbie étant revenue à soi, se renfer-

dans son appartement avec Seratine, & Catulle fut conduit dans un autre avec Licinius. On peut croire que les uns ni les autres ne passèrent pas la nuit fort tranquillement; Licinius & Seratine avoient tant d'impaticence de se voir & de se parler, que quoiqu'ils fussent dans un état bien différent de celui où étoient Catulle & Lesbie, ils n'étoient guère plus en repos qu'eux.

Catulle eut bien de la peine à souffrir qu'on mît un appareil sur sa blessure. Qu'ai-je affaire de la vie, disoit-il à son ami, puisque Lesbie me hait, & que je suis si odieux à cette ingrante, que ma seule vûe a pensé la faire mourir? Que feroit-ce si j'osois lui parler? Quels transports ne lui causeroit point son aversion pour moi, si j'allois me jeter à ses pieds, & lui jurer que je l'aime? Je ne veux plus qu'elle craigne des accidens pareils à celui qui vient de lui arriver; je veux la délivrer de l'importune présence d'un malheureux Amant; si je vivois, je ne serois point assez maître de moi pour l'éviter; l'Amour me présenteroit sans cesse à ses yeux, elle en souffriroit trop, il vaut mieux que je meure; les Dieux ne m'ont conduit ici que pour me donner la triste satisfaction de faire entendre

dre mes derniers soupris à la Cruelle. Souffrez, cher Ami, continuoit-il, que tout mon sang sorte par cette playe, & que je puisse expirer entre vos bras, en vous parlant de Lesbie, & en vous priant de l'assurer qu'il n'y a jamais eu d'Amant plus infortuné, ni plus fidelle que moi.

Licinius avoit beau lui représenter que l'évanouissement de Lesbie n'étoit peut-être pas pour lui d'un aussi mauvais augure qu'il vouloit se l'imaginer; il eût bien de la peine à lui persuader de laisser panser sa blessure; mais il ne put jamais le résoudre à tâcher de goûter un peu de sommeil pour rendre sa guérison plus prompte & plus facile. Il ne fit que soupirer toute la nuit, & que se plaindre de la cruauté de Lesbie, & le jour parut avant qu'il eût fermé les yeux.

Lesbie de son côté n'avoit pas de moindres inquiétudes. Admirez, disoit-elle à Seratine, la bizarrerie de ma destinée: j'éloigne de moi tout ce qui peut me faire souvenir de Catulle: j'évite ceux que je crois qui m'en parleroient: je quitte Rome, où je crains qu'il ne revienne: je viens, pour tâcher de l'oublier, m'enfermer dans cette solitude, le hazard l'y conduit, & fait que je lui
suis

redevable de la vie; je ne puis, sans ingratitude, refuser de le voir, & je ne puis le voir sans crime. Car enfin, je dois mon cœur à Cinna, & je sens bien que la vûe de Catulle me fera oublier ce que je suis à Cinna; dans quels embarras les Dieux m'ont-ils jettée? Que dira Cinna, s'il apprend que j'ai reçu Catulle? Que dira Catulle, si j'ai l'inhumanité de l'abandonner blessé, & peut-être mourant pour l'amour de moi? Son desespoir rendra ses blessûres mortelles, & j'aurai la cruauté de le voir mourir? Non, ma chère Seratine, je ne le verrai point; je mourrai moi-même; il n'est pas possible que je soutienne plus long-tems les affreux combats que l'amour & le devoir me font rendre; j'y succomberai; heureuse, si en mourant je puis avoir la consolation de voir Catulle persuadé de ma fidélité! Mais, continuoit-elle, n'avez-vous point remarqué si sa blessûre est grande? pensez-vous qu'il soit encore en état de recevoir quelque soulagement par ma présence? Allons-le voir, disoit-elle: & puis un moment après, elle se repentoit de la résolution qu'elle venoit de prendre: elle étoit quelque tems sans parler: & revenant ensuite de sa rêverie: Malheureuse,

reuse, qu'attens-je, s'écrioit-elle! il sera mort quand je le voudrai secourir? Il ne faut plus différer, courons. Et où veux-je aller, reprenoit-elle tout d'un coup? Est-ce Cinna? Est-ce mon Epoux que je veux aller secourir? C'est un ingrat, peut-être, que je devrois haïr, que je devrois oublier du moins; quel intérêt prens-je en la vie de Catulle? Que fai-je s'il m'aime encore? Quand il m'aimeroit, dois-je avoir des sentimens si tendres pour un autre que mon Epoux?

Ce furent-là les tristes réflexions qui occupèrent Lesbie toute la nuit. D'abord que le jour parut, elle fit dire à Licinius qu'il vint la voir: mais lorsqu'il fut auprès d'elle, elle eut honte d'avoir voulu s'informer de la santé de Catulle, & demeura long-tems interdite, sans pouvoir parler. Licinius, par l'embarras où elle étoit, connut aisément ce qui se passoit dans son ame; & après lui avoir dit l'état où il avoit laissé son Ami, il fit ce qu'il put pour la résoudre à lui rendre une visite. Mais elle oppo-
soit à toutes ses raisons une vertu si scrupuleuse & si délicate, qu'il desespéra de la pouvoir vaincre.

Cependant il crut pour plusieurs raisons, qu'il falloit tâcher d'éclaircir l'a-

vanture de la nuit, & de ſçavoir qui étoient ceux qui avoient voulu enlever Lesbie. Elle fut de ſon ſentiment, & ayant donné ordre à tous ſes domeſtiques de ſ'armer & de ſuivre Licinius, elle le pria d'aller au lieu où le hazard l'avoit conduit ſi heureuſement pour elle la nuit précédente. Elle dit enſuite à Seratine, qu'elle lui feroit plaifir, ſi elle vouloit bien aller voir Catulle, & faire auprès de lui tout ce que la bienſéance ne pouvoit permettre à la femme de Cinna de faire auprès d'un homme qui étoit peut-être encore amoureux d'elle. Pour elle, elle alla dans le Jardin rêver au malheureux état de ſa fortune.

Licinius étant arrivé au lieu où le combat s'étoit donné, y vit ſix ou ſept hommes étendus ſur la place, ſans mouvement & ſans vie; leurs habits étoient extraordinaires, & il eut cru que c'étoient des Etrangers, ſi leurs viſages, qui étoient maſquez, ne lui euſſent fait ſouſçonner autre choſe; il mit pied à terre, & ordonna à ceux qui le ſuivoient de deſhabiler ces morts, pour voir ſi on ne trouveroit rien ſur eux qui les fit connoître. On alla d'abord à un, dont l'habit plus propre & la taille plus belle que celle des autres faiſoit croire qu'il
ref-

respiroit encore. Licinius s'en approcha, & malgré la pâleur de son visage, & l'état pitoyable où étoit cet homme, il lui sembla qu'il le connoissoit: il le considéroit attentivement, & il en cherchoit le nom en lui-même, lorsque le Mourant ayant jetté les yeux sur lui le reconnut, & faisant un dernier effort pour parler: Ah! Licinius, lui dit-il, les Dieux ont pris soin de vanger Catulle & Lesbie de tous les maux que je leur ai fait souffrir.

Ces noms de Catulle & de Lesbie firent cesser l'embarras de Licinius, & il n'eut plus de peine à reconnoître Gellius. Quoi! Gellius, s'écria-t-il avec étonnement, c'est vous qui vouliez enlever Lesbie, & c'est contre vous que Catulle & moi avons combattu cette nuit? Je ne sçai, reprit Gellius, qui sont ceux que les Dieux envoyèrent hier au secours de Lesbie; mais il est certain que c'est moi qui l'enlevois, & que j'ai bien mérité la mort qu'on m'a donnée.

Licinius fit approcher ses gens, & leur ordonna de secourir Gellius, qui les laissa faire; & après qu'il eut reçu d'eux tous les petits soulagemens, que le lieu où ils se trouvoient, leur pouvoit fournir: ce n'est pas, dit-il à Licinius, que
j'aye

j'aye aucun desir de prolonger ma coupable vie; je sens bien que mes blessures sont sans remedes, & quand elles ne seroient pas mortelles, je ne voudrois pas qu'on les guérît; mais je vous avoue que je serai bien aise d'avoir encore quelques momens, pour vous raconter toutes mes injustices, & vous faire connoître le repentir que j'ai en mourant, d'avoir fait le malheur de deux personnes pour qui je devois avoir toute l'estime possible.

Gellius se reposa un peu après avoir dit cela, & s'appuyant sur deux Esclaves de Licinius qui le soutenoient, il reprit ainsi son discours: Vous sçavez déjà qu'une malheureuse passion de vanger Quintilie que Catulle avoit offensée, me fit prendre des mesures trop justes pour le brouiller avec Lesbie, j'y réussis; je ne vous dirai rien de nouveau sur cela, & vous avez sçu de quelle manière Quintilie & moi abusâmes de votre confiance, sa mort précipitée devoit m'avoir fait ouvrir les yeux & craindre pour moi-même quelque punition pareille; mais l'Amour me les ferma, lorsque son malheur alloit me les dessiller.

Je devins amoureux de Lesbie, & je continuai de rendre à Catulle auprès d'elle tous les méchans offices que je pouvois;

vois; je la suivis jusqu'à Rome où elle se laissa de moi, & me bannit de chez elle; je fus au desespoir & je cherchai à me vanger sur Catulle des maux qu'elle me faisoit souffrir. Comme je révois aux moyens de le faire, j'appris par des espions secrets que j'avois auprès d'elle, que vous l'aviez raccommo'dé avec elle, & qu'on l'attendoit tous les jours à Rome. Ayant aussi-tôt résolu de rompre vos mesures, je fis courir dans le monde de fausses Lettres de Bithynie, où on marquoit que Catulle étoit amoureux de la Princesse Nise, & qu'il ne songeoit plus qu'à lui plaire, guéri de ses autres passions; j'eus le plaisir de voir réussir mes tromperies. Lesbie ajouta foi aux faux bruits que je faisois courir, & elle épousa Cinna.

Peu de tems après, Aurelius, avec qui j'avois des liaisons secre'ttes, étant prêt à partir pour aller en Bithynie, vint me voir & me dit tout ce que vous l'aviez prié d'apprendre à Catulle; il me sembla que toutes ces choses devoient rendre trop glorieux ce malheureux! Amant, à qui vous faisiez sçavoir que Lesbie ne s'étoit résolue à épouser Cinna que par desespoir, après avoir fait inutilement tout ce qu'elle avoit pu s'i-

ma-

imaginer pour le rappeler auprès d'elle; je priai donc Aurelius de ne lui rien dire autre chose sur le sujet de Lesbie, sinon qu'elle paroïssoit fort contente. Aurelius étoit trop dans mes intérêts pour me refuser, il fit les choses comme je le souhaittois, & j'appris bien-tôt que Cautulle n'étoit pas moins malheureux que moi.

Cependant comme je ne laissois pas d'aimer toujours Lesbie, la violence de mon Amour me fit prendre la résolution de l'enlever; j'envoyai un de mes amis auprès du jeune Pompée, dont on peut dire que depuis la mort de Caton, le parti est devenu l'azyle & le refuge de tous les fameux criminels qui ont craint la justice de César.

Pompée, à qui je promis de lui mener des troupes, me promit une retraite & sa protection contre tous ceux qui voudroient m'obliger à rendre Lesbie; flatté par les assurances qu'il me donnoit, je cherchois depuis long-tems l'occasion d'exécuter l'entreprise qui me coûte la vie; je me croyois déjà en sûreté lorsque vous vintes au secours de Lesbie, & il faut croire que les Dieux avoient résolu ma perte, puisque le petit nombre de gens qui vous suivoient, eut si peu de peine

peine à mettre en fuite les Soldats qui m'accompagnoient & que j'avois choisis pour cette occasion, comme les plus hardis & les plus braves de ceux que je devois mener au jeune Pompée; Aurelius m'accompagnoit aussi, & j'ignore la destinée qu'il aura eue.

Licinius ayant entendu cela, donna ordre à un de ses Esclaves qui connoissoit fort Aurelius de visiter tous les Morts avec soin; & cet Esclave lui rapporta qu'il venoit de le reconnoître à quelque pas du lieu où étoit Gellius, & qu'il y avoit apparence qu'il avoit été tué sur le champ.

Les Dieux sont justes, reprit languissamment Gellius, ils nous punissent tous deux, & ils ne vous ont conduit ici avec Catulle, que pour lui donner la satisfaction de tuer lui-même les deux hommes qui ont le plus traversé sa passion. Assurez-le, ajouta-t-il en regardant Licinius avec des yeux troublez, que je meurs avec un repentir sincère de tous mes crimes; en disant cela, il s'affoiblit tout d'un coup, & il mourut peu de tems après entre les bras des Esclaves de Licinius, qui ayant donné les ordres qu'il crut être obligé de donner pour lui faire rendre les derniers devoirs, retour-

na le plutôt qu'il put à la maison de Lesbie, où l'on commençoit déjà à trouver qu'il tarδοit trop.

Il étonna extrêmement Lesbie, lorsqu'il lui raconta tout ce qu'il venoit d'apprendre. Seratine se souvint qu'elle avoit cru voir Gellius auprès du Temple de Vénus, où Lesbie & elle alloient souvent se promener: il falloit, dit-elle, qu'il fût venu-là pour le dessein qu'il eut hier exécuté, si Catulle & vous ne l'eussiez empêché; car il me souvient, continua-t-elle, que croyant avoir été aperçu, il se cacha derrière des arbres qui le déroberent à ma vûe. Lesbie ne pouvoit se lasser d'admirer son bonheur, qui avoit conduit Catulle si à propos pour la secourir dans un lieu, où selon toutes les apparences il ne se fut jamais avisé de la venir chercher. Licinius prit sur cela occasion de lui parler en faveur de son ami, & il lui dit tant de choses touchantes, qu'elle commença à ne se plus contraindre, & qu'elle lui avoua que Catulle étoit entièrement justifié dans son esprit.

Je sens même, lui dit-elle, que je le plains plus que je ne devrois, & je ne refuse de le voir que parce que je l'aime avec trop de passion. Quelle manière

re d'aimer, s'écria Licinius? vous l'aimez; cependant il se meurt de douleur, parce qu'il se croit haï, & vous refusez de le voir pour le détromper & lui rendre la vie. Ah! Madame, vous ne l'aimez point, ajouta-t-il. Plût aux Dieux, repondit-elle, que vous eussiez dit la vérité. Mais, hélas! j'ai une passion violente que ma raison condamne, & ne sçauroit étouffer; je ne suis point assez lâche pour m'abandonner aux transports de mon amour, ni assez forte pour lui résister; je le combats sans cesse, & je ne le surmonte jamais, & je n'ai qu'autant de vertu qu'il m'en faut pour me rendre la plus malheureuse de toutes les femmes.

Licinius voulut lui répondre, & lui persuader qu'une visite qu'elle rendroit à Catulle, ne blesseroit point son austère vertu; mais elle l'interrompit, & le pria de ne lui en plus parler. Non, lui dit-elle, je ne le verrai point, je me sens trop foible pour m'exposer à une entrevûe aussi dangeureuse que celle-là. Cependant, ajouta-t-elle en rougissant, je vous permets de lui dire pour le consoler tout ce que vous croirez propre à cela, & je consens que vous lui appreniez mes foiblesses, pourvu qu'il vous

promette qu'il ne me verra jamais. Licinius ne la pressa pas davantage, il crut en avoir assez gagné, & il alla promptement trouver son ami, qui durant son absence s'étoit abandonné à des rêveries, & à des pensées fort tristes.

Seratine à la prière de Lesbie étoit venue le trouver peu de tems après que Licinius fut parti; mais soit que dans l'état où il étoit, il trouvât la solitude plus agréable, soit qu'il crût que Lesbie avoit besoin elle-même que son amie ne la laissât pas seule, il pria cette belle fille de retourner auprès d'elle, & de lui inspirer pour lui des sentimens moins cruels que ceux qu'elle avoit.

Catulle étoit donc seul, & Licinius le trouva appuyé sur une table qu'il avoit fait mettre auprès de son lit, il révoit si profondément que son ami étoit assis auprès de lui avant qu'il l'eût aperçu. Ah! mon cher Licinius, lui dit-il, lors qu'il le vit, que vous me faites de plaisir de venir me retirer de mes tristes rêveries, & que je vous plains d'aimer un malheureux comme moi, qui ne sauroit vous entretenir que de choses affligeantes! Licinius; tandis que Catulle lui parloit, avoit jeté les yeux sur des Tablettes, où il avoit vu quelques Vers écrits.

écrits. Je ne sçai, dit-il en les prenant,
 si au contraire je ne dois pas m'estimer
 heureux d'être ami d'un homme à qui son
 malheur même fait dire de si belles choses.
 Il relut ensuite ces Vers, qui étoient
 écrits sur les Tablettes.





ELEGIE.

*Si qua recordanti benefacta priora
voluptas.*

S'il est vrai ce qu'on dit, que les gens ver-
tueux
Trouvent de leurs vertus la récompense en
eux ;
Et qu'un doux souvenir du bien qu'il a sçu
faire,
Satisfait tôt ou tard un cœur droit & sin-
cère ;
Que de plaisirs , Catulle, & quel bonheur
un jour
Te doit faire goûter ton malheureux amour ?
Combien as-tu souffert de refus, d'injusti-
ces ?
Combien d'emportemens & combien de ca-
prices ?
Quels biens n'as-tu point faits, quels soins
n'as-tu point pris ?

Soins

Soins trop mal reconnus par un cruel mépris.

Mais pourquoi désormais t'accables-tu toi-même ?

Deteste qui te hait, & n'aime que qui t'aime,

D'un inutile amour, brise les tristes nœuds,
Dans ton cœur trop fidelle allume d'autres feux ;

Et contre l'inhumaine à qui tu n'as sçu plaire,

Implore le secours d'une juste colère.

Ainsi les Dieux en vain contre toi s'uniront,
Avecque ton amour tous tes maux finiront ;

Je sçai que d'un amour reçu sans résistance ;
Un long-tems à trop bien établi la puissance ;
N'importe, combattons, on peut tout ce qu'on veut,

Lorsque pour se guérir, on fait tout ce qu'on peut.

Cessons d'aimer enfin ; au mal qui nous possède,

Un généreux dépit est l'unique remède.

Et vous, Dieux tout-puissans, si touchez par nos pleurs,

Vous daignez quelquefois soulager nos malheurs,

Jetez sur ma misère un regard favorable,

Et de tous les Amans sauvez le moins coupable ;

342 LES AMOURS

Purgez mon triste cœur d'un funeste poi-
son,
Qui possède mes sens, qui trouble ma rai-
son.
Insensible aux plaisirs tout me blesse & m'ex-
nuye,
Je passe dans les pleurs ma languissante
vie;
Je ne demande plus que m'aimant à son
tour,
La cruelle réponde à mon ardent amour;
Cet heureux temps a'est plus, trop volage Res-
gère,
Où ton fidelle Amant ne songeoit qu'à se
plaire.
Non, je n'aspire plus, grands Dieux, à l'en-
flâmer,
J'aspire seulement à cesser de l'aimer.

Au dessous de ces Vers Licinius trou-
va encore ceux-ci.

Huc

*Huc est mens adducta tua, mea
Lesbia, culpâ.*

Dieux ! quel est le charme fatal
Qui m'attache à Lesbie ?
Quand elle quitteroit mon trop heureux Ri-
val,
J'aurois toujours au cœur sa noire perfidie ;
Es quand l'ingrate enfin m'arracheroit la
vie,
Je ne lui voudrois point de mal.

Catulle après que son ami eut achevé de lire ces Vers, voulut renouveler les plaintes qu'il avoit coutume de faire contre Lesbie ; mais il l'en empêcha, en lui redisant la conversation qu'il venoit d'avoir avec elle sur son sujet. Cet Amant affligé en fut si surpris & si satisfait, que l'excès de sa joye fit un tort considérable à sa santé ; il embrassa Licinius avec tant d'emporement, il se jeta hors de son lit avec tant de précipitation pour aller voir Lesbie, sans songer qu'elle lui avoit fait défendre de se présenter devant elle, que l'appareil qu'on avoit mis sur sa blessure tomba, & qu'il perdit beaucoup de sang.

Il est vrai que cet accident n'eut au-

cune suite fâcheuse, & que la satisfaction d'ame où il se trouva ensuite, avança beaucoup sa guérison; il fut même plutôt en état de marcher qu'on ne l'espéroit, & sentant bien lui-même ses forces, il n'attendit point la permission des Médecins pour quitter sa chambre. Il en sortit un jour que Lesbie, qui ne croyoit pas qu'il se portât si bien, étoit allée seule dans un petit Bois qui étoit à côté du Jardin de sa maison.

Comme il étoit pour lors aux fenêtres de sa chambre, il la vit passer, & s'étant fait habiller le plus promptement qu'il put, il alla dans ce Bois où il avoit remarqué qu'elle étoit entrée. Il n'y fut pas long-tems sans la trouver, elle fit un grand cri lorsqu'elle l'aperçut, & voulut tourner d'un autre côté; mais il l'en empêcha en se jettant à ses pieds.

Me fuyez-vous, lui dit-il, Madame, & voulez-vous me refuser le plaisir de vous voir, que la fortune m'offre malgré vous? Hélas! ajouta-t-il en soupirant, n'ai-je point encore assez souffert de maux, & n'ai-je pas encore assez à souffrir? Ah! Catulle, s'écria Lesbie en le relevant, & en rougissant, que faites-vous, & à quoi m'exposez-vous? Hélas! lui dit-il, je ne vous verrai peut-être

être de ma vie ; car enfin je ne suis pas assez téméraire pour espérer de vaincre votre cruelle vertu ; c'est ici la dernière fois que je pourrai vous parler , ayez la bonté de m'entendre , & souffrez que je vous dise que malgré vos rigueurs , malgré vos injustices , & malgré les résolutions que je prenois de vous haïr , je vous ai toujours aimée , & je vous aime encore avec plus de passion que je n'ai jamais fait.

Souffrez vous-même , dit Lesbie en l'interrompant , que je vous quitte ; vous m'allez dire des choses que je ne dois point entendre , & que je n'aurai pas la force de vous empêcher de dire. Vous voulez me quitter , reprit-il , vous me haïssez donc , injuste Lesbie , vous me haïssez ? qu'ai-je fait pour mériter votre haine ? Il se tût après cela , & Lesbie demeura long-tems sans parler , en le regardant d'une manière si tendre & si passionnée , qu'il en fut transporté ; & qu'en se jettant encore une fois à ses pieds : Non , vous ne me haïssez point , dit-il , mais quel plaisir prenez-vous à me desespérer par votre cruel silence ? Hélas ! lui répondit-elle , vous ne reconnoissez que trop mes sentimens , & vous

devriez bien m'épargner la bonte de les expliquer.

J'avoue, repliqua Catulle, que je commence à connoître que vous m'aimez encore; mais au nom de tout cet amour, qui ne servira peut-être qu'à me rendre plus malheureux, accordez-moi le plaisir de vous entendre dire encore une fois que vous m'aimez. Qu'exigez-vous de moi, reprit Lesbie? Ne vous suffit-il pas d'avoir surmonté les obstacles que mon devoir vous opposoit? Ne vous suffit-il pas de l'avoir vaincu? Voulez-vous en triompher? Voulez-vous m'obliger à vous faire un aveu qui me rendra indigne de vous? Puisque vous m'aimez, vous devez aimer ma gloire; & au lieu de souhaiter que je vous fasse voir toute ma foiblesse, vous devez m'aider à la cacher. Quelle honte pour moi d'aimer un autre que mon Epoux! Quelle honte pour vous d'aimer une femme criminelle! Et qu'a donc de si criminel, s'écria Catulle, ce malheureux amour que vous avez pour moi? Vous m'avez aimé avant que vous connussiez Cinna; les Destins vous ont forcée à l'épouser, vous me croyiez infidelle, vous vous arrachiez à moi malgré vous; je me suis justifié, mon innocence a paru; n'est-il pas

pas jaste que vous vous rendiez à moi? Non, répondit-elle, je me suis donnée à Cinna, & je ne dois aimer que Cinna; cependant puisque vous le souhaitez, je vous avoue que je vous aime, vous occupez tout mon cœur, vous n'avez jamais été banni, je vous ai toujours aimé, & je sens bien que je vous aimerai toujours; mais je ne laisserai pas de vous fuir avec autant de soin, que si je vous haïssois; contentez-vous de l'aveu que je vous fais, redites-vous pour moi à tout moment, si vous le voulez, ce que je viens de vous dire; mais ne me demandez pas que je vous le redise jamais. Non, Madame, reprit Catulle, non, vous ne m'aimez point. Quoi! vous auriez la force de me fuir? Oui, Catulle, répondit Lesbie, je vous aimerai toujours, & ne vous verrai jamais. Ne me dites rien, continua-t-elle, pour combattre mes résolutions, il n'y a rien qui puisse les ébranler, & il faut même vous résoudre à me dire ici le dernier adieu.

Hélas! s'écria-t-il, quelles cruelles paroles me faites-vous entendre? Concevez-vous bien tout le desespoir où vous me jetez? J'étois moins à plaindre de ne vous pas voir lorsque je croyois que vous me haïssiez; mais le plus

terrible de tous les maux, c'est de sçavoir qu'on est aimé, & de ne pouvoir parler à la personne qui nous aime.

Vous n'êtes pas seul à plaindre, dit Lesbie, je sens tous les maux que vous sentez, & j'en sens peut-être encore de plus violens; mais il faut céder à nos tristes destinées, il doit vous suffire que je vous promette de vous aimer toujours. Oui, je vous aimerai; mais si vous vous obstinez à me voir malgré moi, je vous déclare que ferai tous mes efforts pour vous haïr.

Catulle ne résista plus à Lesbie, il lui promit tout cc qu'elle voulut; & après s'être dit l'un à l'autre mille choses tendres, ils se séparèrent en pleurant, résolus de ne se plus voir. Lesbie alla chercher Seratine pour lui apprendre ce qui venoit de lui arriver, & Catulle retourna dans sa chambre, où il trouva Licinius qui l'attendoit, & qui par le desordre & par le trouble où il le vit, devina une partie de ce que je viens de rapporter.

Il est difficile de faire comprendre l'état auquel étoit Catulle, la douleur & la joye paroissoient également dans ses yeux encore tout baignez de pleurs, & on ne sçauroit dire laquelle étoit la plus forte
dans

dans son cœur ; il étoit si fort transporté, qu'à peine s'appercevoit-il que Licinius étoit avec lui ; il n'y avoit ni ordre ni suite dans tout ce qu'il disoit. Lesbie l'occupoit entièrement ; il ne pouvoit parler d'autre chose. Avez-vous jamais vu, disoit-il à son ami, un homme plus amoureux que moi ? Avez-vous jamais vu une passion plus constante que la mienne ? Car enfin on en croira tout ce qu'on voudra, mais je puis vous assurer que je n'ai pas cessé un seul moment d'aimer Lesbie ; mon amour s'est quelquefois caché à moi-même, quelquefois je l'ai cru entièrement éteint ; mais lorsque j'ai voulu m'examiner avec un peu plus d'exactitude, j'ai trouvé qu'il étoit toujours aussi violent & aussi tendre que lorsque j'ai commencé d'aimer.

Credis me potuisse meæ maledicere vitæ.

T Rahi, persécuté,
 Malgré les vains éclats, où mon cœur s'est
 porté,
 J'ai toujours aimé ma Lesbie ;
 Si je l'avois haïe,
 Pourrois-je en ce moment
 L'aimer si tendrement ?

Tandis que Catulle n'étoit rempli que de son amour, Lesbie faisoit réflexion à l'état auquel elle se trouvoit, & aux suites fâcheuses que pourroient avoir ses dernières aventures, s'il arrivoit que son Mari les apprît par d'autres que par elle; elle lui écrivit donc tout ce qui s'étoit passé, & fit aussitôt partir un de ses Esclaves pour porter sa Lettre. Cinna étoit sorti de Rome pour des raisons que je vais dire, & avoit pris un chemin détourné pour se rendre à cette Maison de campagne, où il se passoit des choses si peu ordinaires: ainsi l'Esclave chargé des Lettres de Lesbie ne le trouva point.

César qui avec beaucoup de vertus & de grandes qualitez avoit aussi beaucoup de vices & d'imperfections, jouissant dans les dernières années de sa vie d'une tranquillité que son humeur remuante & ambitieuse ne lui avoit point encore laissé goûter, & se trouvant Maître absolu & paisible de tout l'Univers, s'étoit abandonné à ses passions avec d'autant plus de liberté qu'il avoit plus de moyens de les satisfaire. Il avoit accepté tous les honneurs que la Flatterie lui avoit offerts, & n'avoit pas même refusé ceux que les Romains ne rendoient qu'à

qu'à leurs Dieux. Le Consulat perpétuel joint à la Dictature, les titres d'Empereur & de Pere de la Patrie, son Siègè élevé dans l'Orchestre, & sa Statue placée avec celles des Rois, n'avoit pas suffi à son ambition; il s'étoit fait faire un Trône d'or dans le Palais; il avoit souffert qu'on lui consacrat des Temples & des Autels; il avoit fait mettre ses Images au même rang que celles des Dieux; & il avoit renversé dans la distribution des Dignitez & des Magistratures les anciennes Loix & les Régles observées de tout tems.

Comme l'Amour n'avoit pas moins de pouvoir sur lui que l'Ambition, il n'avoit pas moins accordé à ses plaisirs qu'à sa vanité; il avoit eu une infinité de Maîtresses, & il avoit résolu d'imiter quelques Princes barbares, qui, par un usage entièrement contraire aux Loix Romaines, épousent plusieurs femmes en même tems.

Helvius Cinna étant Tribun du Peuple, lorsque ce pernicieux dessein entra dans l'esprit du Dictateur, il l'envoya querir quelques jours avant que de partir pour aller en Espagne, où il y avoit encore des restes du Parti de Pompée qu'il vouloit détruire; il lui expliqua ses

in.

intentions , & lui laissa une Loi toute dictée, qu'il lui ordonna de publier durant son absence. Il étoit porté par cette Loi, qu'il seroit permis à César d'épouser autant de femmes , & de telle qualité qu'il lui plairoit, afin qu'il pût laisser des Successeurs de son sang à la République.

Il y a apparence que cette Loi étoit faite, particulièrement à cause de Cléopatre, qu'il aimoit éperdûment, & qu'il avoit fait venir à Rome; d'où il ne l'avoit renvoyée qu'après l'avoir accablée de bienfaits & d'honneurs, & avoir confirmé la permission qu'il lui avoit donnée d'appeller de son nom le Fils qu'elle disoit avoir eu de lui, quoiqu'il y eût fort peu de gens qui crussent qu'il en fût le Pere. De sorte même que lorsque Marc Antoine assûra en plein Sénat après la mort de César, qu'il avoit reconnu ce prétendu Fils, on traita tout ce qu'il dit d'imposture: & on se moqua d'Oppius, qui fit un grand Livre pour prouver que le Fils que Cléopatre attribuoit à César n'étoit point de lui, comme si cette supposition eût eu quelque apparence de vérité, & qu'il eût été besoin d'en détromper les esprits.

Helvius Cinna à qui, comme je viens
de

de dire, César mit entre les mains cette Loi si étrange, ne put se résoudre à la publier; il la trouva si odieuse, qu'il aima mieux s'exposer à l'indignation du Dictateur, que de démentir par une complaisance basse & indigne d'un Romain, la vertu dont il avoit toujours fait profession. Cependant le Dictateur offensé du peu de soin qu'il avoit eu de le satisfaire, le reçut à son retour d'une manière à lui faire connoître qu'il devoit craindre son ressentiment; il prenoit plaisir à dire devant lui, & devant cette foule de Sénateurs & de Chevaliers Romains qui l'environnoient toujours, que la République n'étoit plus qu'un nom sans effet, & qu'un phantôme sans ame; que les gens devoient prendre garde désormais à lui parler avec respect, & à recevoir ses moindres discours comme des Loix souveraines, & que Sylla qui avoit quitté la Dictature, avoit eu des connoissances fort bornées.

Des manières qui approchoient si fort de la tyrannie, épouvantèrent Cinna; en sorte qu'il ne fut pas plutôt hors de Charge, qu'il résolut de quitter Rome, & qu'il partit pour se rendre à cette Maison où étoit Lesbie. Il prit un chemin un peu écarté, & ne fut point ren-
con-

contré par l'Esclave, dont nous venons de parler; il arriva donc sans sçavoir que Catulle & Licinius étoient chez lui. Ce dernier s'étant trouvé dans la cour lorsqu'il descendit de cheval, courut l'embrasser, & lui raconta en peu de mots tout ce qui s'étoit passé depuis quelques jours.

La surprise & le trouble de Lesbie parurent aux yeux de tous, elle appréhenda avec quelque sorte de raison, que le séjour de Catulle auprès d'elle ne donnât de la jalousie à une Mari qui sçavoit la passion qu'elle avoit eue pour cet homme que la bienséance ne lui permettoit pas de revoir. Catulle ne fut pas dans de moindres agitations. La présence d'un Rival heureux lui causa des mouvemens qu'il n'avoit point encore senti, la colère, la douleur, la jalousie, la crainte s'emparèrent de son cœur: mais la crainte y fut la plus forte; la considération de Lesbie l'emporta sur toutes les autres idées qui lui passèrent par l'esprit; il n'envisagea plus rien que le danger où il l'exposoit, & il souhaita mille fois d'être mort.

Cependant Cinna ayant été d'abord un peu troublé, se remit, & parla à Lesbie d'une manière si ouverte & si obli-

obligéante, qu'elle n'eut plus aucun sujet d'inquiétude; il alla ensuite trouver Catulle qui étoit demeuré dans sa chambre, attendant avec des impatiences mortelles que Licinius vint lui dire ce qu'il devoit faire. Ces deux Rivaux qui avoient été autrefois très-bons amis, se regardèrent avec des sentimens bien différens; Catulle ne pouvoit s'empêcher d'avoir de la haine pour Cinna, & Cinna ne pouvoit refuser à Catulle une certaine pitié généreuse, qui fait que nous plaignons quelquefois ceux-mêmes que nous nous plaçons à rendre malheureux. Leur conversation ne fut pas longue, mais elle fut très-honnête de part & d'autre.

Catulle ne crut pas devoir faire un plus long séjour dans cette Maison, où sa présence ne pouvoit qu'être embarrassante, & pour Lesbie & pour Cinna. Il partit donc malgré les instantes prières de ce dernier, qui vouloit le retenir pour faire voir qu'il n'étoit point capable d'une jalousie injurieuse à sa femme, dont la vertu lui étoit trop connue pour être soupçonnée. Licinius suivit son ami, & ils arrivèrent à Rome, où Catulle étoit souhaité de tous les honnêtes gens qui ne pouvoient s'accoutumer
à

à ne le point voir; il fut visité de tout ce qu'il y avoit pour lors de gens illustres à la Cour de César, qui témoignèrent même qu'il eût été bien aise qu'il eût oublié ce qui s'étoit passé en Bithynie.

Licinius qui avoit été reçu du Dictateur avec des bontés qu'il n'avoit osé espérer, fit tout ce qu'il put pour persuader à son ami de rentrer dans les bonnes grâces d'un Maître si debonnaire; mais le chagrin que lui causoit le malheur de ses amours, se répandoit sur tout, il s'en prenoit à tout le monde; & il étoit devenu si melancholique & si bizarre qu'il n'y avoit que ses meilleurs Amis, qui connoissoient la cause du changement de son humeur, qui pussent le supporter. Il s'alla persuader que si Lesbie étoit à Rome, il pourroit vaincre par sa persévérance la résolution qu'elle avoit prise de ne le plus voir; il crut que les injustices du Dictateur étoient les seules causes de la retraite de cette vertueuse Amante, qui ne s'exiloit de Rome que pour fuir la vue de ce même homme qui imputoit aux autres tous les malheurs dont il ne devoit accuser que lui-même. Enfin il augmenta si fort l'aversion qu'il avoit déjà conçue contre César, il s'acharna si fort à le déchirer
par

par des Satires sanglantes, qu'il fut condamné de tout le monde, & qu'il n'eut peut-être trouvé personne qui eût voulu prendre son parti, si le Dictateur avoit voulu se vanger.

Mamurra, qui étoit toujours le Favori de César, partageoit avec son Maître le chagrin & la haine de Catulle; il ne le laissoit jamais en repos, & il faisoit paroître presque tous les jours de nouvelles invectives contre lui; il ne pouvoit souffrir que le Dictateur fit tant de bien à cet homme, qui à la vérité n'étoit pas parvenu à cette haute faveur dans laquelle il étoit, par les voyes les plus honnêtes du monde. Voici selon moi les plus violens de tous les Vers que Catulle a fait sur ce sujet.

CON-



CONTRE
CESAR.

*Quis hoc potest videre, quis po-
test pati?*

Quoi! l'île des Bretons, les Gaules tout
l'Empire,
Aux dépenses que fait l'infame Mamurra,
A peine pourront suffire?
Toujours de nouveaux biens César l'accable-
ra,
Et Rome le souffrira?
O vous, dont jusqu'ici l'indigne patience
Du Maître & de l'Esclave a nourri l'insolence,
Romains, foibles Romains,
Le superbe César règne dans vos Familles,
Il vous ôte à son gré vos Femmes & vos
Filles;
Romains qui le voyez, & qui le permet-
tez,

Vous

Vous ne méritez pas le nom que vous por-
tez,

Et toi, César, toujours suivi de la Victoi-
re,

Dont l'heureuse témérité

Des farouches Bretons a soumis la fierté,

N'allois-tu chercher que la Gloire

Chez ces Peuples cruels,

Jusqu'alors inconnus aux restes des Mon-
tels?

Tu cherchois plutôt leurs richesses;

Que ta prodigue main répand sur cent Flate-
teurs,

Qui de ton vain pouvoir lâches adorateurs,

Font tous les jours pour toi de nouvelles
basses.

Sinistre libéralité,

Qui des dépouilles des Provinces,

Et des Tresors des Princes,

Enrichis un Flatteur à ce prix acheté!

Les Richesses du Pont, du Tage, & de l'É-
bère,

Ont eu le même sort que les biens de ton
Père;

Qu'en vains ajustemens, en presens super-
flus,

Ta main a d'abord repandus,

Romains, qu'attendez-vous encore?

Qu'après vos biens, vous-mêmes il vous dé-
vore?

O trop heureux Romains!

Si

Si quelques favorables mains
 Du Gendre & du Beau-Pere,
 Avant leurs fiets débats avoient sçu vous dé-
 faire.

Plus je lis ces Satires contre César, plus j'admire la liberté que se donnoient les Poëtes de son tems, & la patience du premier Empereur du monde: il sembla qu'il eût entrepris de lasser & de confondre Catulle à force d'honnêtetés. Il lui en fit faire de si grandes, après que ces derniers Vers eurent paru, qu'enfin il se rendit à tant de générosité, & qu'il alla avec un repentir très-sincère, le prier de lui pardonner ses égaremens. César lui répondit avec tant de bonté; que ses plus grands ennemis ne purent s'empêcher de louer sa clémence. Il ne perdit depuis aucune occasion d'obliger Catulle; ce fut en sa considération qu'il écrivit à Cinna, & qu'il le pria si obligeamment de revenir à Rome, qu'il ne put s'en défendre. Mais Catulle n'en fut pas plus heureux; car Lesbie ne voulut point accompagner son Mari en un lieu où elle sçavoit qu'elle ne pourroit s'empêcher de voir son Amant.

Cet Amant, malgré les honneurs que
 lui

lui faisoit le Dictateur, étoit le plus infortuné des hommes, lorsque les terribles révolutions qui causèrent le malheur général qui dura si long-tems, firent son bonheur particulier de la manière que je vais dire. Autant que César avec les personnes privées étoit honnête, civil & modéré, autant il étoit superbe & arrogant avec le Public; de sorte que si, d'un côté, il gagnoit quelques affections particulières, de l'autre, il s'attiroit la haine & l'indignation générale. Le Peuple commençoit à se lasser de sa Domination, & tous les jours il arrivoit quelque aventure, qui faisoit voir que les Romains ne souhaittoient autre chose que de nouveaux remûmens. On trouva ces mots écrits au-dessous de la Statue du fameux Brutus, qui avoit chassé les Tarquins, *Plût aux Dieux que tu vécusses encore!*

Ce qui acheva de ruiner entièrement César dans l'esprit de tous ses Citoyens, fut le bruit qui courut alors qu'il vouloit se faire couronner Roi de Rome, & l'arrogance avec laquelle il reçut le Sénat, un jour que tous les Peres Conscripts alloient le trouver en Corps avec les Decrets les plus avan-

tageux & les plus glorieux pour lui, qu'ils avoient pu s'imaginer. Il étoit assis devant le Temple de Vénus, & ne se leva point pour saluer ces anciens Maîtres du Monde, qui étoient accoutumés à voir les Rois leur faire la Cour: ce qui parut d'autant plus étrange, que lui-même, un jour qu'il passoit en triomphe devant le Siège des Tribuns, ayant remarqué qu'un d'entr'eux ne se levait pas, il en avoit été si outré que s'adressant à ce Tribun: *Ote-moi donc*, lui dit-il avec indignation, *le rang que je tiens dans la République; Pontius Aquila, puisque tu ne veux pas me rendre l'honneur que tu me dois.* Quelques-uns ont cru que Cornelius Balbus avoit empêché César de se lever; d'autres ont dit au contraire que Trebatius l'ayant averti qu'il le devoit faire, avoit été regardé de lui avec un visage qui marquoit le peu de satisfaction que lui donnoit une sincérité si contraire à son orgueil.

Quoi qu'il en soit, cette action & ces bruits qui se répandoient en ce tems-là, obligèrent ceux qui cabaloient secrètement contre lui à se rassembler, & à précipiter leurs résolutions: for-

xante Sénateurs ou Chevaliers Romains conspirèrent ensemble ; Cassius & Brutus se déclarèrent les Chefs de l'entreprise, qui fut enfin exécutée dans le Sénat de la manière que tous les Historiens le racontent.

Les Romains qui commençoient à haïr César, sentirent après sa mort réveiller l'affection qu'ils avoient eue pour lui. On rendit à sa mémoire des honneurs extraordinaires. Le Peuple après avoir assisté aux Pompes funèbres qui se firent dans le Champ de Mars, courut avec les flambeaux du Bucher aux maisons de Brutus & de Cassius, où il voulut mettre le feu, & d'où l'on eut toutes les peines du monde à le repousser.

Comme les plus animés s'en retournoient, ils rencontrèrent Helvius Cinna qui passoit par hasard dans la rue ; & l'ayant pris pour Cornelius Cinna, fameux Orateur, qui le jour précédent avoit parlé en public contre César, avec une véhémence extrême, ils se jetèrent sur lui, & après l'avoir égorgé, ils le déchirèrent en mille morceaux, & portèrent sa tête au bout d'une Lance par toute la Ville.

Q 2

Ainsi

Ainsi mourut, par une des plus étranges aventures du monde, le Mari de la belle Lesbie, qui reçut la nouvelle de cette mort si extraordinaire, avec toutes les marques de douleur possibles. Elle vint à Rome, où elle rendit à la mémoire de Cinna, tout ce qu'on pouvoit attendre d'une personne aussi raisonnable & aussi vertueuse qu'elle étoit.

Après que les jours destinés au deuil furent passés, Catulle qui n'avoit osé lui parler de son amour, ne se contraignit plus, & lui donna tous les témoignages de passion dont il put s'aviser. Il y a apparence qu'elle y répondit comme il souhaittoit; car on dit qu'un jour, lorsqu'il sortoit de chez elle, ayant rencontré son cher Licinius, il lui dit ces Vers.

Si quicquam cupidoque optantique obligit unquam.

SI jamais quelque bien ardemment souhaité,

D'un Mortel qui s'en est flatté,

Contre toute apparence

A fait la félicité,

Et

Et passé l'espérance ;
 C'est l'imprévu bonheur
 Que l'Amour me renvoye ;
 Venez tendres plaisirs , venez charmante
 joye ,

Plus que jamais occuper tout mon cœur.

Je retrouve enfin ma Lesbie ;
 Elle se rend à ma constante foi ,
 Et nul Mortel plus glorieux que moi ,
 Ne peut passer une plus douce vie.

Je crois que Lesbie , se trouvant enfin
 maîtresse de ses volontés , épousa Ca-
 tulle ; du moins il semble nous l'appren-
 dre par ces Vers-ci , qui sont les derniers
 qu'il a faits pour elle :

Jucundum , mea Vita , mihi proponis
 amorem.

Q Uoi , de la noire envie ,
 Je ne dois point craindre les traits !
 Quoi , mon bonheur ne finira jamais !
 De saints nœuds uniront Catulle & sa Lesbie ,
 Et nos feux dureront autant que notre vie !
 Puisse un heureux effet répondre à nos sou-
 haits ,
 Et puissions-nous goûter une éternelle paix !

Il y apparence que Sératine & Licinius suivirent l'exemple de Catulle & de Lesbie, & que ces quatre Personnes, dont le mérite étoit si connu de tout le monde, ne trouvèrent plus d'obstacles à leur bonheur.

F I N.

